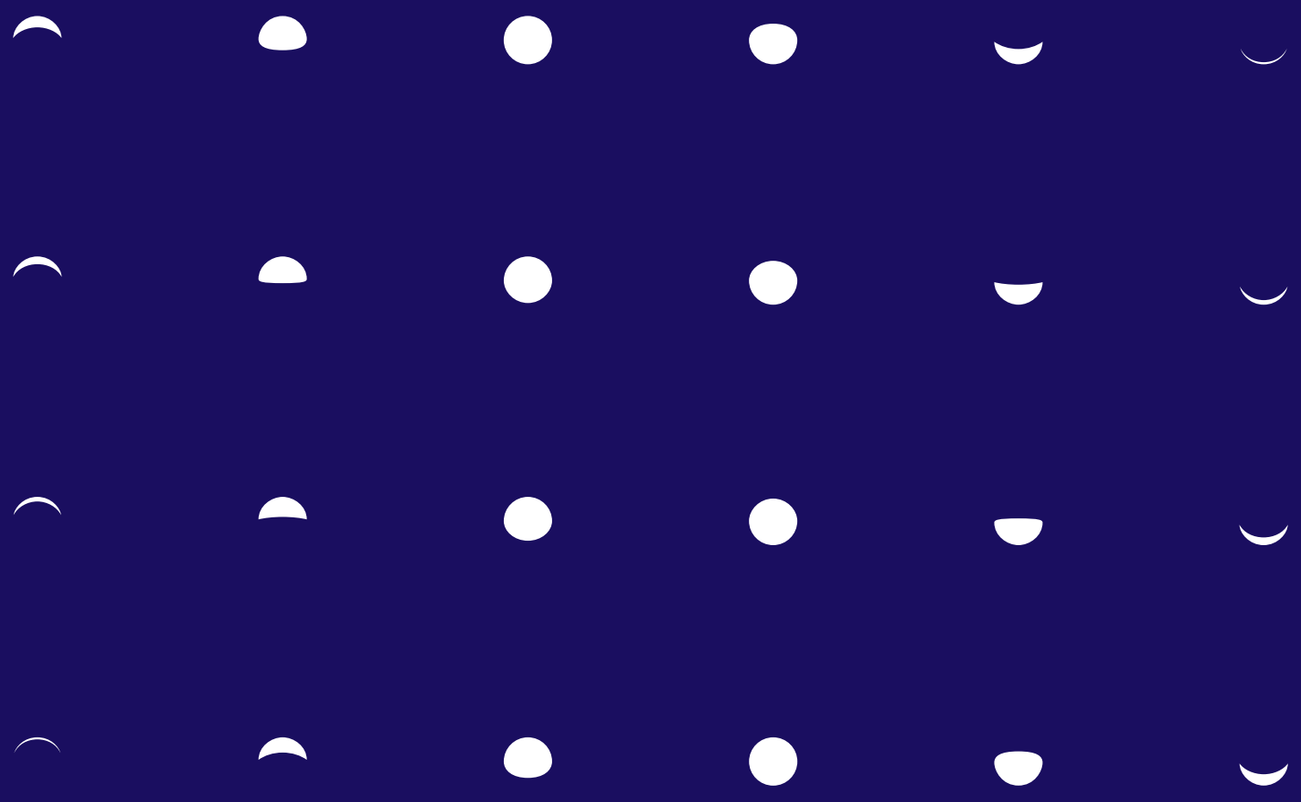
La table des matières
présente

Le Livre de chevet

Le Quartanier



LE LIVRE DE CHEVET

LE QUARTANIER
4418, rue Messier, Montréal (Québec) Canada H2H 2H9
www.lequartanier.com · lequartanier@videotron.ca

LA TABLE DES MATIÈRES
www.latabledesmatieres.com

Dépôt légal : 3e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Le Quartanier remercie aussi
le gouvernement du Canada de son soutien financier
pour ses activités de traduction dans le cadre
du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Les ouvrages de La table des matières sont réalisés
par Daniel Canty et publiés par les éditions du Quartanier.

ISBN : 978-2-923400-60-0
© Le Quartanier & La table des matières, 2009

La table des matières
présente

Le Livre de chevet

UN SOMMEIL SUSCITÉ PAR

DANIEL CANTY

Avec, en ordre chronologique :
Christophe Bernard, Salvador Alanis,
Éric Giraud, Nathalie Bachand,
J. R. Carpenter, Angela Carr, François Turcot,
Annie Lafleur, Dauphin Vincent,
Oana Avasilichioaei, Simon St-Onge,
Charles Simic, Dessavage,
Erín Moure, Mathieu Arsenault,
Jacob Wren, Stephanie Bolster, Franz Schürch,
Renée Gagnon, Marc-Antoine K. Phaneuf,
Patrick Poulin, Louis-Philippe Hébert,
N. S., Mélisandre Schofield

et un supplément pornographique
de Bertrand Laverdure

Hanté par les collages de
mademoiselle Annie Descôteaux
et les dessins de
monsieur Pol Turgeon

Textes d'éveil de veille

Textes d'endormissement
Fenêtres et contes

Textes rêvés

Toujours
jamais
} Conclusion des contes

Tête de plume
TOUJOURS DORMIR

Zone claire.
Zone sombre.

L'heure du conte
Toujours et jamais

Continuer autour des contes et des textes sériels

Compter des moutons
UN DÉCOMPTE DE MOUTONS
UNE PAGE DE MOUTONS

ENDROITS OÙ DORMIR

① Les huit quartiers du sommeil

② Rue Price

③ Vu d'ici

VEILLES

② Carnet de bord

① Sous le sommeil

③ Privé de sommeil

Un arbre planté au cœur du sommeil.
L'arbre planté au cœur du sommeil.

désir

Diagrammes IKEA pour se choisir un oreiller.

Préface à une histoire du sommeil

① Be Bed Bee

Soufflets ronflant

INTRODUCTIONS

FAÇONS DE DORMIR

Trois berceuses

Dormir avec un ours

Dormir comme une roche

Douze expériences rêvées

② Autobiographies du sommeil

③ L'heure du cerbère

DÉRIVES (AVOIR ENVIE)

SÉLÉS

② Spitzberg

① Eaux du sommeil

③ L'eau de la gouttière

LE SOMMEIL EST COMME L'EAU

RÊVER

① Du jour dans la nuit

② Lonirisme

③ M comme polar haché

Le sommeil est comme l'école

Rapprendre les codes des deux premiers volumes, en l'une des centres plus attenuées.

Créer des volumes. Une table des matières en CONSTELLATIONS.

Créer des chemins, des liens, POUR VOLER, ALLER À...

Snakes and ladders...
Snakes and ladders... Tunnels and mirrors...

Il me faudrait rêver

Encore une histoire sur le sommeil et les sociétés secrètes

Subventions en arts visuels?
en arts interdisciplinaires

JAMAIS DORMI
Cher Daniel Canty

Certain sleepers are islands.
or insular.

Poems condensing into prose.
Des endormissements répétés?
Quarts de veille
Que l'hôtel soit une condensation de ces récits.
Disposer les textes par association libre?

11 *Hôtel de la mer I*
Daniel Canty

15 *François Didier de Jouet, inventeur du sommeil*
Christophe Bernard

33 *Carnet de bord*
Salvador Alanis

45 *Ici*
Éric Giraud

51 *Rue Price*
Nathalie Bachand

55 *Les huit quartiers du sommeil 1990-2006*
J. R. Carpenter

67 *Eaux du sommeil*
Angela Carr

73 *II*

77 *Dormir comme une roche*
François Turcot

81 *Spitzberg*
Annie Lafleur

89 *L'eau de la givrée*
Dauphin Vincent

107 *L'heure du corbeau*
Oana Avasilichioaei

115 *Tête de plume*
Simon St-Onge

119 *Les chambres vides*
Charles Simic

The Cost of Misery (Be Bed Bee)
Supplément pornographique de
Bertrand Laverdure

129 *III*

133 *Sonoflexe ronflant*
Dessavage

137 *Autobiographies du sommeil*
Erín Moure

147 *Sous le sommeil*
Mathieu Arsenault

153 *Encore une histoire sur le sommeil et les sociétés secrètes*
Jacob Wren

165 *Trois berceuses*
Stephanie Bolster

169 *Dormir avec un ours*
Franz Schürch

175 *IV*

179 *Du junk dans la nuit*
Renée Gagnon

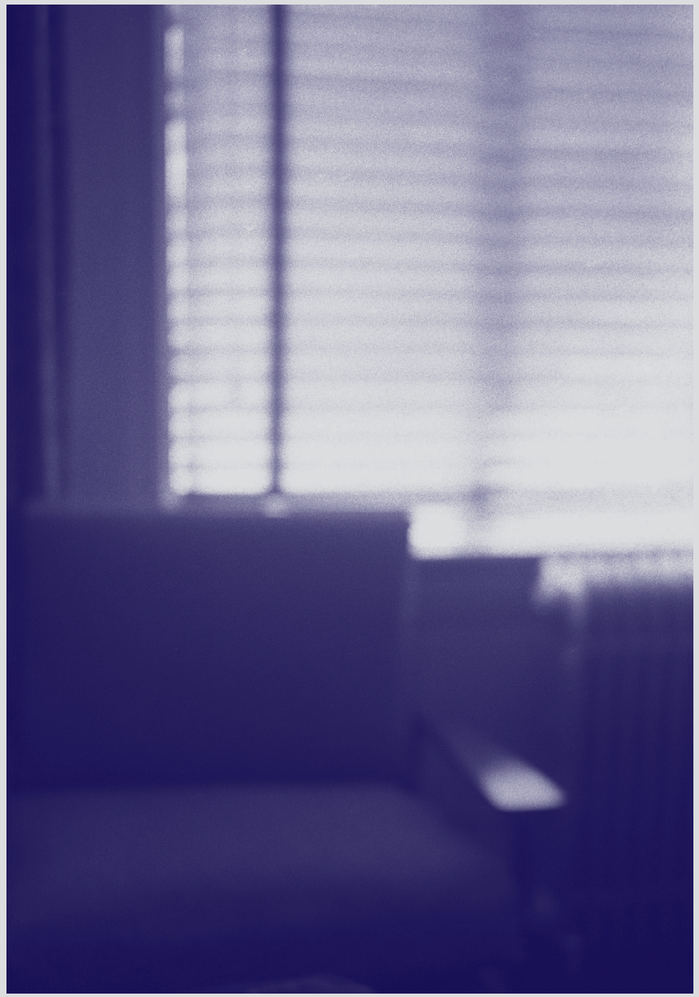
185 *Loonirisme. Descriptif d'une nuit de sommeil mouvementée*
Marc-Antoine K. Phaneuf

191 *M comme polar haché*
Patrick Poulin

199 *Cher Daniel Canty,*
Louis-Philippe Hébert

213 *Privé de sommeil*
N. S.

221 *Douze expériences rêvées*
Mélisandre Schofield



I

Nous ne connaissons de l'Hôtel de la mer que ce que veut bien nous en conter le patron. Nous devons d'ailleurs avouer que nous ne savons pas grand-chose de lui, ignorant jusqu'à son nom, seul inconnu entre ceux des dormeurs assemblés ici, chacun se devant de signer le registre au moment de prendre une chambre. Les visiteurs peuvent bien sûr mentir ou présenter de faux papiers, c'est leur affaire. Il n'en est aucun qui échappera à l'attention du patron. Nous aimerions bien consulter le registre, qui est assurément rempli d'indices importants sur la vie privée de l'hôtel, et prier le patron de nous en expliquer les secrets, mais le patron est un homme discret, et ce n'est décidément pas le moment. Le voilà encore endormi, affalé dans le fauteuil capitonné que cache le comptoir de l'accueil, bien au chaud dans son tricot rouge et ses pantalons de laine sombre, le registre serré contre son cœur.

Le patron s'assoupit ainsi à toute heure du jour, où qu'il soit et quoi qu'il fasse. Il ne s'en excuse pas; il est seul maître en ces lieux, et le sommeil n'y change rien. Il raconte à qui veut bien l'entendre que sa narcolepsie s'est manifestée dès la naissance. Son père partageait, dans les Prairies canadiennes, une maison d'une pièce avec une femme de ménage qui, inévitablement, allait devenir la mère du patron. *If there's a single bed and two of you, only one thing's likely to happen*. Son père explose à la fin de la Grande Guerre, un peu avant la naissance du patron, en posant une bombe pour l'Armée républicaine irlandaise. La grand-mère paternelle, dame domestique comme sa belle-fille, assure une fin heureuse à l'accouchement prématuré en plaçant le poupon, petit pain d'à peine trois livres, dans un four à bois transformé en incubateur de fortune. Le patron s'endort sans pleurer dans la chaleur. Quand il ouvre de nouveau les yeux, il est encore vivant. Sa mère est morte.

Il demeure difficile d'établir la véracité du récit du patron. Cela dit, certaines de nos observations concordent avec sa narration. Aujourd'hui, le patron continue de s'habiller

de lainages, peu importe la saison. Combien de fois l'a-t-on surpris, immobilisé au bout d'un couloir, dormant debout dans l'éclatante lumière de fin d'après-midi filtrant par la fenêtre, ou bien figé, le poing fermé à un pouce de la porte où il s'apprêtait à cogner? Quiconque logeait là aurait pu, soucieux de ne pas perturber le sommeil du patron, entrouvrir la porte, se glisser dans le couloir, partir se promener en ville, et revenir à temps pour se faufiler de nouveau dans la chambre et répondre au patron. Personne n'en aurait rien su.

Sauf peut-être la femme de ménage, que nous appellerons Maggie, faute de savoir prononcer son nom. Nul ne sait quand elle est arrivée ici, outre le patron, bien sûr, qui ne manque pas une occasion de souligner que, sans lui, il n'y aurait personne dans cet hôtel, et qui se plaît à prétendre que, si un homme en risque vraiment l'effort, s'il reconnaît sa situation et en assume la pleine responsabilité, il peut faire en sorte que les choses ne changent jamais.

Maggie est une jeune malaysienne d'une discrétion absolue, que certains soupçonnent de mutisme, et dont la beauté tranquille, sous ses habits de travail, n'échappe pas à ceux qui séjournent en ces chambres. Ces derniers mois, elle a abandonné les petites robes de coton blanc qui étaient son ordinaire pour s'habiller de pantalons de jogging et de t-shirts trop larges pour elle. Nous croyons qu'elle veut faire oublier sa beauté. Elle doit avoir des responsabilités à la maison, des enfants, un mari difficile ou des parents mourants. Les immigrantes ne travaillent pas sans raison.

Avec le temps, Maggie s'est convaincue qu'elle devenait invisible aussitôt passé le seuil de l'hôtel. Nous dirions plutôt qu'elle a perfectionné l'image d'une femme floue. Nous la voyons passer au bout des couloirs et, après un salut poli, un infime hochement de la tête, ou un sourire à peine esquissé, nous tourner le dos avant que nous puissions déchiffrer l'expression de son visage, considérer son âge ou admirer sa grâce, ne laissant derrière elle qu'un chariot jonché d'instruments et de solutions de nettoyage, de taies et de draps, de verres emballés de papier, et de cartes postales à envoyer à ceux qui nous manquent.

C'est la fin d'un autre après-midi pluvieux à Vancouver. Maggie ouvre les rideaux de la chambre 28, qui donne sur la rue, pour révéler la lumière morne du dehors. Elle ouvre la fenêtre à guillotine. Une fine bruine éclabousse le cadre de la fenêtre, et la fraîcheur du dehors emplit la chambre. Maggie inspire profondément, recule vers le lit défait et, contre toute attente, s'y allonge. Sur le flanc, elle contemple la réflexion de l'Hôtel de la mer dans la lisse façade de verre de l'immeuble d'en face, embrouillée par le glissement des gouttes de pluie. Nous ne saurions dire ce qui motive son geste, ni à quoi elle peut songer, les yeux ainsi ouverts.

Il est 18 h 45. N'abandonnons pas nos plans pour si peu. En bas, à la réception, le témoin de la chambre 28, avec une lueur aussi douce que celle d'une veilleuse, clignote sur le tableau qui fait face au patron. Maggie n'y a pourtant pas touché. Décidément, les immeubles ont une vie propre. Il y a longtemps que le patron ne répond plus aux sonneries des chambres et, si son corps alangui ou les traits de son visage sont parcourus d'infimes tressaillements, il demeure néanmoins impossible de déterminer si l'insistante commande a un quelconque effet sur sa conscience assoupie. Le sommeil vieillit avec nous et, bien qu'il se fragilise avec les ans, il n'en pèse que plus profondément. Le patron, qui est boiteux, se dit que, de toute façon, les chambreurs, avant qu'il ne parvienne à leur seuil, auront déjà changé d'idée. Pourtant, il est évident que quiconque appuie avec tant d'insistance sur le bouton d'appel voudrait que ses commandes, comme celles d'un hypnotiseur, forcent le patron à se lever, à entrouvrir le registre, à remonter les colonnes où s'alignent les signatures, chacune unique, des dormeurs ici assemblés, et à se pencher enfin vers l'intercom pour s'enquérir des désirs du chambreur.

La lueur binaire du témoin allume et éteint un point intermittent sur le visage du patron. Elle est trop subtile pour changer quoi que ce soit à ce qui se passe en lui. Ses paupières battent à la cadence des rêves, qui sont, dit-on, un langage codé. Le patron, du fond de son sommeil, n'a que faire des fantasmes d'un quelconque chambreur, ou de notre curiosité, car il dort. Seul, il dort. Cela ne saurait durer.

François Didier de Jouet, inventeur du sommeil

Christophe Bernard

On peut, pour mieux en extraire la substance précieuse, décortiquer le sommeil au moyen d'électro-encéphalogrammes : le frétillement des aiguilles et de l'encre sur des rouleaux de papier blanc ne prouvera rien sinon l'étrange parenté du rêve et du séisme. Ou l'on peut affirmer que le sommeil a de toute éternité meublé nos nuits : ce serait oublier (et nous l'avons oublié) que, longtemps avant que son cycle ne s'impose au corps, le sommeil a surgi des remous souterrains de l'imagination humaine.

Il a fallu attendre que le XVIIIe siècle sature l'univers de ses calculs et de ses mesures ; qu'une étiquette soit collée au dos de toute bête ; que la nature soit ratissée au peigne fin ; que soit remis en cause l'ordre ancien des astres ; que naissent à Paris deux jeunes hommes dévoués à un rêve unique, pour que puisse de cervelle humaine jaillir pareille « chimère dévoreuse de logique », pour citer *Les Carnets* de François Didier de Jouet (1750-1776), inventeur sans brevet du sommeil. C'est à lui et à son acolyte, Maximilien Diderot (1749-1793) — obscur neveu de

l'illustre encyclopédiste—, que nous devons le début de ce roman que nous rêvons de nuit en nuit.

—•—

N'allons surtout pas croire que le sommeil soit sorti de sous le lit de Jouet. Les fondements « théoriques » du sommeil doivent beaucoup à l'obscurantisme moyenâgeux. Le besoin de travail n'ayant d'égal que sa dureté, il était impossible à cette époque de sacrifier à l'habitude de dormir le tiers d'une vie, laquelle était brève. Cependant, l'absorption quotidienne de croyances incroyables façonnait en profondeur le jugement populaire, à un point tel que les gens, sciés de fatigue leur vie durant, rêvaient en plein jour. Les cauchemars survenaient à midi, sous des avatars suffisamment atroces pour garder debout le paresseux comme l'intrépide. Si les échos muselés de cet « âge des ténèbres » ne soulevaient plus, au Siècle des lumières, que répugnance et protestations, il arrivait qu'une horreur passée atteigne l'oreille enfantine, qu'on bourrait dans le noir de contes épouvantables, chaque fois que la peur des petits servait le dessein des grands.

Ces fabulations avaient filtré jusqu'à l'atelier des Jouet. Laurent Isidore, père de François Didier, était le plus célèbre artisan d'amusements enfantins à Paris. Il s'affairait depuis son jeune âge à la fabrication minutieuse de créatures fantastiques, et c'est parmi des hordes de harpies, de dragons pyrotechniques, de chevaliers des enfers et de lutins de cire que grandit son fils. Toute son enfance, ce dernier n'eut qu'un souhait : celui de les voir s'animer, comme il verrait s'animer plus tard l'homme à la tête de machine et aux mains brûlées qui l'entraînerait vers le sommeil.

La nourrice, un bon matin, retrouva François Didier seul dans l'atelier, blanc comme un œuf, paralysé de terreur après

que ses cousins lui eurent susurré d'odieuses fables médiévales. Le garçon était caché sous l'établi, parce que le nain jaune, à côté de l'enclume, l'avait conjuré de venir plus près, pour lui faire très mal. Ses parents durent, pour le convaincre de l'inertie des figurines, en jeter quelques-unes au feu. Mais le flot tenace des années ne délogerait pas ces fantasmes de l'imagination de François Didier. Il avait vu ce qu'il avait vu. Désormais, il ouvrirait les yeux.

L'imagination était quotidiennement célébrée chez les Jouet. Il n'en demeure pas moins que la famille, amoureuse de notions et de techniques, avait à cœur d'élever ses enfants selon les préceptes de la Renaissance. À l'instar des Galilée, Copernic ou Kepler, François Didier se fascina très tôt pour le domaine du visible, dont il voulait lui aussi observer les phénomènes jusqu'en leurs confins extraterrestres. Son grand-père, Louis Damien de Jouet, éditeur de livres pour enfants, répondait à cette admirable inclination qu'il reconnaissait chez son descendant. Il initia le fils de son fils aux découvertes modernes, présentées aux enfants dans les ouvrages—quelque peu inquiétants, très colorés—que comptait son catalogue. Il voulait par-dessus tout que s'ouvre pour François Didier l'infini des horizons.

La bibliothèque de l'aïeul était à la disposition de l'enfant, qui dévorait indifféremment des traités d'anatomie et des contes de fées. On constaterait plus tard que François Didier s'était « abîmé la tête » par des lectures éparses qu'il absorbait sans départager jamais le vrai du faux. Surtout que son grand-père attisait ses fantaisies en régalant le gamin d'images et d'histoires, sans lui-même distinguer très bien, à son âge honorable, le Graal d'un simple objet de poterie. Louis Damien disait que l'esprit de l'enfant devait

être excité, qu'en dépendraient ses réalisations d'adulte. Il voyait dans la curiosité l'un des moteurs du progrès, et c'est pourquoi il ressassait à son petit-fils, sans cesse et sans mesure, le récit des grandes explorations. Ses versions parfois sans logique confondaient le petit.

Tout de même, Jouet connaissait d'avance les histoires de voyage que racontaient ses maîtres d'école. Il savait tout de Colomb, parti explorer non seulement les limites marines, mais aussi celles de l'entendement. François Didier, sept ans, pouvait citer de mémoire cette phrase écrite par le célèbre capitaine — et rapportée par cœur par Louis Damien — dans son journal en date du 27 octobre 1492 : « Au jour dui d octobré quattro matelos sestant fai devorest le cor en leur hamac par Monstres d'eaux tel Kallmar gigantique é Kraken des pôls [sic]. » Louis Damien attribuait la chose à un syndrome connu en haute mer — délire de sirène — et racontait à son petit-fils que les hommes d'équipage, persuadés que leur capitaine les menait aux abysses, avaient allumé des foyers de révolte dans les cales glaciales de la Pinta, de la Niña et de la Santa Maria. Heureusement pour l'Amérique que le rivage s'était découpé à l'aube sur un horizon transparent. Ces évènements, en tout cas, mijotèrent longtemps dans les pensées de François Didier : lui aussi serait un explorateur, lui aussi partirait vers l'inconnu pour entendre le chant des sirènes.

Jouet détestait du fond de l'âme l'ère classique, qu'il jugeait sans âme. Il détestait cette obsession de droiture, cette façon de nier tout ce qu'abritent l'ombre et la forêt. Le charmaient plus profondément les cavernes, les feux insaisissables dans les bois, les voix volatiles indiquant des passages secrets, bref, l'enchantement du théâtre une fois sa facticité disparue.

Pour son dixième anniversaire, Hélène de Jouet avait emmené l'enfant à la Comédie-Française pour qu'ils assistent ensemble à ce qui s'avérerait une piètre tragédie, *Le Styx de Lutèce*. François Didier se morfondit à la vue de ces poses déclamatoires et de cette intrigue adultère. Mais la magie du théâtre n'échoua pas complètement, puisque le duel final entre Léonce de Francbock et son domestique, Étienne Coubert, parvint à stimuler en lui l'une des pulsions déterminantes pour son futur et pour le nôtre : l'ennui, qui aspire l'être entier dans un onirisme dégagé des contraintes et des décrets du maintien de soi — ainsi que de l'action se déroulant sur les planches.

La seule chose qui ait ce soir-là exercé sur Jouet une attraction assez puissante pour que s'en grave en lui le souvenir furent les paroles indiscernables du souffleur, ce filet de voix échappé d'une trappe au milieu du décor où les acteurs se pâmaient faussement. Personne sauf lui ne semblait remarquer ni entendre quoi que ce soit. De retour chez lui, François Didier, pénétré qu'il était d'une forte impression qu'un monde parallèle existait à proximité du nôtre, ne pouvait plus sans raidir s'approcher de la trappe menant au grenier, d'où il revenait fébrile et trempé d'une sueur juvénile chaque fois que son père exigeait de lui qu'il aille y chercher un pot de cire et un peu de colle.

Vinrent enfin les lumières, qui virent naître, parmi d'autres créateurs de plus grand renom, notre héros anonyme. L'espace comme le temps furent découpés en unités infinitésimales ; les philosophes et les savants décortiquèrent le cosmos, le classèrent, le rangèrent dans des boîtes. Mais la nature est indocile, et même les sciences les plus totales ne parvenaient pas à l'enclore tout à fait dans leurs grilles taxinomiques. Certaines cases du

tableau restaient hachurées de pénombre et tombaient pour cette raison sous l'égide de la nuit. Car il était devenu impératif, pour le maintien du nouvel ordre universel, de reléguer à l'écart les manifestations naturelles incomprises — l'électricité, l'épilepsie, l'érotisme, ces forces qui joueraient un rôle indélébile dans notre compréhension du sommeil. La nuit accumulait quantité de variables inconnues. Les interdits venaient s'y fossiliser. Mais le sommeil en surgirait, comme il surgirait en Jouet, grâce à l'attraction malsaine de ces vérités sauvages qu'avait trop longtemps éclipsées le grand schème du siècle.

—•—

L'anecdote est peu connue, mais en 1772 Diderot — non pas Denis, mais Maximilien — descend se mêler aux Parisiens de la pire engeance. Le voilà au fond d'un bouge criard à se soûler au gros bleu, sans rien pour payer. Nous sommes rue du Chat-qui-pêche, et c'est là que Diderot se sent chez lui. L'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* est terminée depuis près d'un an déjà. Maximilien, qui n'a rien de la cervelle rayonnante de son oncle, n'y a pas participé. C'est que certaines mœurs malapprises lui ont valu — et c'est son désespoir, un désespoir d'une grande pureté — l'exclusion des milieux intellectuels de la Ville lumière. Il macère depuis, dans son désir d'être de ces cercles, des idées si noires que tous les éclats du siècle n'y peuvent rien changer.

En rentrant ce soir-là, Maximilien, gris et patibulaire, s'assoit à son pupitre pour considérer jalousement les pages de l'*Encyclopédie*. Dans sa désolation et son ivresse, il se met à suivre au hasard le dédale des renvois qui en constellent les planches. Il souhaite plus que tout y trouver la lacune qui fera resplendir

toute l'entreprise, une brèche à la connaissance que lui-même pourra combler pour ainsi gagner le respect de son oncle, qu'il aime et admire malgré la dureté que ce dernier lui témoigne. En effet, les persécutions souffertes par l'encyclopédiste, accusé à tort — après vingt ans d'existence consacrés à son ouvrage, vingt ans sacrifiés à la France — de plagiat et d'hérésie, rongent Maximilien comme le plus mordant des acides.

La lecture étourdit bientôt Maximilien, qui croit discerner, au détour des notes marginales, de vagues diffamations contre l'Inquisition et la médecine des fluides (il se rappelle un traitement aux frelons). Bien qu'il entrevoie les rouages invisibles du livre, il se heurte à son incapacité à les décrypter. Il serre le poing de plus en plus fort, ses yeux sautent d'une entrée à l'autre, de plus en plus vite. La colère monte en lui devant ce circuit impénétrable où semble s'enfouir le sens véritable. Il boit et reboit, et s'enrage d'un coup, et pousse brusquement par sa fenêtre ouverte les tomes amoncelés devant lui. Les livres virevoltent dans les airs, et l'un retombe, obéissant très exactement aux principes de la gravité newtonienne qu'il détaille, sur la tête un peu fragile de François Didier de Jouet, qui passe par là.

En entendant un cri perçant par sa fenêtre, Diderot s'extirpe de sa torpeur rageuse. Il vole au bas des marches et invite, à travers ses excuses affables, sa victime à trinquer un coup de rouge au café d'en face. Car il a tout de suite reconnu le genre de personnage : très calculateur, il offre à Jouet quelques volumes de l'*Encyclopédie* en guise de dédommagement, dans l'espoir qu'ils atteindront, pour le profit de son oncle et de sa famille, quelque sphère aristocratique.

Tout porte à croire que François Didier de Jouet, frappé à l'occiput par un volume aux dimensions de 20 po sur 12 po, d'une

masse dépassant les trois kilos, du fait de l'épaisse reliure qu'utilisait Le Breton, souffrit ce soir-là d'une commotion cérébrale. L'hypothèse prévaut que la « pulpe du sommeil », suivant son expression, jaillit alors de sous le divan de Turquie — et non pas d'un lit, qu'il fallait encore inventer — où il s'était étendu quelques heures après le choc.

Tout à coup, François Didier voit clairement, assis à ses pieds, ce qu'il décrit comme un humanoïde à la tête de machine et aux mains brûlées, qu'il avait d'abord cru être l'un des domestiques familiaux, chassé de chez lui pour cause de pustules de peste et de démence naissante. L'apparition conjugue une double réminiscence, qu'il évoque dans ses *Carnets* : d'un côté, une estampe illustrant l'incendie de Londres, une image ayant marqué Jouet enfant ; de l'autre, un schéma d'horlogerie qu'il a pu, en compagnie de Diderot, détailler plus tôt en feuilletant l'*Encyclopédie*.

Jouet ne dort pas, pas encore. Il rêve, les yeux ouverts, d'un homme à la tête de machine et aux mains brûlées — c'est un rêve éveillé —, quand subitement la créature se lève en agitant ses mains carbonisées, qui fument encore. Toute sa rhétorique corporelle indique qu'elle se prépare à dire quelque chose (et que ce sera incroyable). Mais aucun son ne sort de cette cavité remplie de soupapes et de vapeur qui lui sert de bouche. Tandis que Jouet se secoue et s'apprête à lui parler, l'apparition retourne sous le divan de Turquie, et les paroles figées sur ses lèvres s'évanouissent avec elle.

François Didier veut s'expliquer cet épisode incongru. Au café le lendemain, il décrit la scène à Diderot, qui ne croit rien de cet extraordinaire récit. Mais la crédulité gagne son ami à mesure que se vide la carafe de vin. Avant le coup de minuit, les deux garçons sont convaincus que le visiteur leur révélera quelque

radieuse merveille. Et voilà en plus l'opportunité d'offrir un chapitre inconnu aux pages de l'*Encyclopédie*.

Les deux garçons consacrent leur été à compulser les travaux de Diderot (Denis) et d'Alembert. Un jour qu'il s'attarde plus particulièrement à l'examen de l'illustration CXVIII — une représentation du système solaire tel qu'on l'entend alors —, Jouet s'aperçoit qu'à l'appellation des planètes se substitue, dans un lexique français grossièrement crypté derrière des caractères grecs, le nom des principaux collaborateurs de l'ouvrage. Denis Diderot occupe, au centre de la connaissance astronomique et des ellipses des orbites, la place du Soleil. François Didier s'empresse de signaler à son comparse — qui poursuit dans la garde-robe les idées improbables qui lui viennent dans la noirceur — cette anomalie d'envergure. Ensemble, ils consultent aussitôt l'entrée consacrée au Soleil, et constatent avec une joie bruyante que les notes bibliographiques regorgent d'allusions directes à l'imprimerie. Ils découvrent ainsi que la planche enluminée décrivant les composantes de la presse de Gutenberg emploie un terme d'architecture — « stylobate » — dans une acception impropre : le mot désigne les cylindres à encrage, et non pas un soubassement à colonnades. Et ainsi de suite. Le fil de leurs associations s'est perdu depuis, mais, chose sûre, Jouet et Diderot font alors émerger les réseaux de sens dérobés qui parcourent l'*Encyclopédie*. C'est une certitude : les auteurs ont conçu un code indiquant à l'imprimeur l'architecture souterraine du texte, pour qu'y soient dissimulés certains arcanes condamnables.

Bien que la spirale de ces vérités en creux permette aux esprits érudits l'extraction de connaissances supplémentaires, le problème de Maximilien Diderot est d'être un butor porté sur la bouteille, et celui de François Didier d'être un de Jouet,

c'est-à-dire un fabricant de jouets, et non pas un savant. C'est lui qui commettra, en relisant l'*Encyclopédie* « par la petite porte de derrière » (*Les Carnets*), les erreurs qui les égareront tous deux.

Voulant déceler partout des indices de ce que l'homme à la tête de machine et aux mains brûlées avait voulu dire, Jouet se trompe quelque part dans sa relecture. Il bifurque à un certain point du parcours et s'englue dans des connexions certes inédites, mais absurdes. Le pire est que Diderot croit tout des pensées « novatrices » de son camarade. Les jeunes hommes s'éduquent ainsi, en autodidactes, sur une base trompeuse, pour se retrouver — un crépuscule d'hiver où Jouet confond les calendriers grégorien et julien en cherchant la date de l'engloutissement de Pompéi — définitivement prisonniers de leur mauvaise éducation.

C'est donc selon de faux principes que Jouet fabrique pour son rêve un univers complet, biaisé dès sa genèse. Il ajoute diverses annexes à son exemplaire de l'*Encyclopédie* : transes des tribus sud-américaines, mixtures d'herbes analgésiques, rites vaudou, partitions de berceuses pour calmer les bébés. Les deux acolytes y incluent même un programme détaillé de « gymnastique mentale » qu'ils ont établi — méditation immobile, exercice des paupières, horizontalité du corps — pour « ramollir les muscles dans la tête » (*Les Carnets*).

Les mois passent. C'est l'hiver. Et voilà que minuit sonne. C'est confirmé : l'obscurité excite prodigieusement le cerveau. Tout est prêt pour l'expérience. Jouet s'étend sur le plan de la Navette Morphée — ingénierie fabuleuse du sommeil, dernier état des recherches. Sa conscience est sur le point de défaillir, sans parvenir à s'arracher tout à fait à la veille. Diderot enregistre les

bâillements et les spasmes de son ami. Il allume le « mélangeur ». C'est de la folie : une épaisse solution s'écoule des tuyaux vers la tête de Jouet, branchée aux montages d'alambics que le fluide alimente. Ces réservoirs sont surmontés d'engins à turbines, pour un effet de « luminescence inversée » d'où doit jaillir un « rayon noir » concentré en faisceau par le filtre d'une « lunette diamantaire ». Le rayon traversera et le front de Jouet, et le croquis de l'homme à la tête de machine et aux mains brûlées, suspendu à un miroir concave où le grenier se diffracte. Les calculs préliminaires l'ont démontré : un hologramme à l'image de la créature, d'une échelle de 1/10, apparaîtra sur cette plaque en platine, et ce jeu d'embouchures en amplifiera la parole transformatrice.

Mais rien ne fonctionne. François Didier se relève pour ajuster le flux du mélangeur, dont la mixture atteint mal son encéphale. Dans son aveuglement, il trébuche sur un tube et le rompt. Un flux sous pression s'en échappe, percute le générateur et le renverse. L'énergie des photons n'est plus distribuée. La dynamo explose, et avec elle la cassette étanche — noyau de la machine — dans laquelle Jouet et Diderot ont placé la liste de leurs fantaisies, de leurs aspirations et de leurs peurs indicibles. Un fragment est projeté contre la surface du miroir, qui se casse alors, et l'image de l'homme à la tête de machine et aux mains brûlées, matérialisée soudain, marche au milieu du grenier. Diderot s'enfuit. Les neurones de Jouet titubant crépitent d'une activité insolite. De son crâne et d'en dessous du lit, de la cassette et du tube, serpentant en volutes, le sommeil déroule sans fin sa consistance. Il enveloppe François Didier, qui s'effondre mollement sur le plancher, endormi pour de bon, un sourire contenté sur les lèvres. Au réveil — un réveil historique — il connaît les mots de l'homme à la tête de machine et aux mains

brûlées, et ce sont les mots les plus prodigieux de tous, et jamais il ne les répétera.

—•—

L'œuvre de Jouet trouva son promoteur : Denis Diderot, nul autre. Diderot succomba au harassement de son neveu, qui lui dévoila, presque de force, les plans de la Navette Morphée, lui fourrant sous le nez les notes tremblantes de François Didier (qui, depuis l'expérience, marchait la nuit les bras tendus devant, sans répondre à la voix de son père). L'encyclopédiste intrigué convoqua les plus intimes parmi ses collègues — des chimistes, des anatomistes, des maîtres de l'occulte aussi — pour percer le mystère de ce monde parallèle, en suspension entre les fibres du nôtre, et dont l'accès se terrait en chacun. Il fallut peu de temps pour que la clarté se fasse sur le fouillis de notes laissées par Jouet. Les savants appliqués au perfectionnement de la gymnastique mentale pourraient bientôt dormir comme des loirs.

Maximilien se mérita ainsi les grâces rarissimes de son oncle important. Il ne voulait surtout plus les perdre : on le mit en garde, il devint très sérieux. Il quitta la bouteille en étouffant au plus profond de lui les choses qu'il savait. Car son oncle, en effet, jugeait les autorités de France trop instables pour que leur soient révélés tout de suite les secrets du sommeil. Sans compter que les absences prolongées de Jouet (il s'éloignait de tout, et il fallait le laisser faire) leur feraient pour l'instant mauvaise presse. Maximilien s'interdit donc de fréquenter son ami, lequel n'était plus le même, et se dévoua à la tâche qu'on lui avait attribuée : la distribution de l'*Encyclopédie*. Des exemplaires furent envoyés à des monastères d'Autriche, à des librairies italiennes et des universités danoises — et à la cour d'Angleterre. Grâce à l'aura de sa

gloire, Diderot (Denis) fut convié à Londres à titre d'émissaire des lumières de France. Et son neveu l'accompagna, en bon valet qu'il resterait toute sa vie.

C'est à la chasse au sanglier que les deux Français, conversant au bras de George III, furent instruits des difficultés de la couronne, empêtrée dans ses guerres coloniales. Le désarroi du souverain devant les rébellions des patriotes en Amérique le poussait à chercher conseil auprès de l'intelligentsia continentale. Le malheureux en était au point qu'il jurait de se tuer s'il devait une fois de plus expliquer au Parlement les piètres décisions stratégiques qui avaient mené à la débandade des loyalistes. Les Diderot entrevirent tout de suite le filon d'or qui bénéficierait à leur renom. Le soir venu, Maximilien installa donc, dans le boudoir ténébreux, une petite tribune surélevée, derrière laquelle son oncle prononça une conférence improvisée. Il divulgua devant la cour les découvertes de Jouet, promues comme les siennes. Le roi fut stoïquement ému par l'impeccable rhétorique de cet exposé, et tout à fait séduit par le voisinage d'un Nouveau Monde accessible sans frais ni déplacements. Oui, oui, se dit-il, le sommeil servira nos ambitions impérialistes. Il voulut dormir : la seule satisfaction d'avoir une nuit durant, dans ses rêves, étranglé à mort ses opposants parlementaires le convainquit des vertus du sommeil. La nuit porte conseil, et George III acquit donc — pour une petite fortune — le curieux brevet qui lui permettrait à la fois de mettre un baume sur ses tourments et d'étendre son royaume en silence. Pour quelques lingots de plus, il acheta l'absolue discrétion des Diderot, leur promettant l'immortalité des poètes.

À partir de 1775, les Britanniques profitèrent de l'obsession récente pour l'aseptisation des rues et des organismes pour répandre, en le présentant comme une mesure d'hygiène salva-

trice, le sommeil au cœur d'une population mal éduquée de son emploi : on ne se réveillait point pénétré de forces insoupçonnées, mais mollasse et oublieux. C'est ainsi que George III, une fois rendue publique la Déclaration d'indépendance, put s'éviter le lynchage et la honte mortelle. Très rapidement, le sommeil en Angleterre devint nécessaire à la bonne santé du corps, et déjà s'altérait l'appareil anatomique (voir sur cette question : Charles Darwin, *Vers une sélection surnaturelle*, 1882, opuscule manuscrit et non publié, Centre d'archives de l'université d'Oxford).

Ailleurs en Europe grondait la rumeur des révolutions. La popularité grandissante de l'œuvre de Joseph Ignace Guillotin eut un effet spectaculaire sur l'imagination de George III. Il rêva un soir qu'il conversait du sort des insurgés en compagnie de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Mais, quand vint le temps de baiser la main de la dame, il se rendit compte qu'il avait été réduit à sa seule tête, sa tête de monarque, et que cette conversation avait lieu au fond d'un panier sanguinolent. Il crut sage d'agir et de mettre le sommeil au service de l'Europe : la révolution se planterait elle-même un poignard dans le dos, elle engourdirait les foules coléreuses.

Des légions d'espions infiltrèrent donc les anarchistes afin d'instruire les chefs les plus charismatiques non seulement du potentiel libérateur contenu dans le sommeil, mais aussi des rudiments de la gymnastique mentale qui en permettait l'accès. L'invention de Jouet se propagea comme la peste parmi les révolutionnaires à la recherche d'une solution de rechange à ce monde mourant. De Marseille à Kiev, le sommeil gagnait les armées clandestines qui s'organisaient. Mais le rêve de liberté que poursuivaient ces hommes en dormant n'était qu'un leurre du pouvoir, qui n'avait cure de quelques cous coupés. C'était le

prix à payer pour endiguer sans catastrophe cette marée de sang qui déferlait sur les villes meurtries.

C'est ainsi que la révolution n'eut lieu qu'en partie. Car, à peine un demi-siècle plus tard, le sommeil avait fini déjà de dompter le peuple, qui avait été trompé par sa victoire sur l'ordre établi. Les nations s'étaient enfermées dans un ordre pire encore. Les gens s'embourgeoisaient tranquillement, dormaient sur leurs deux oreilles, d'un sommeil bien compartimenté, régulateur de leur veille. Mais, ce qui est certain, c'est que le sort de la plèbe fut moins réjouissant encore. Son destin fut, au XIXe siècle, scellé avec celui du sommeil, ultimement déchargé des dangereux prodiges qui avaient coûté à Jouet sa raison. Pour la majorité de la population — pour tous les ouvriers sans exception —, le sommeil devint une denrée rare, empoisonnée. Car, si dans les beaux quartiers on dormait sous des baldaquins champêtres, l'homme de la rue, lui, dut apprendre à dormir sur du bois, à s'assoupir un peu, ici et là, malgré les cahotements du tramway. Ses rêves avaient tant faibli qu'à peine ils apaisaient jusqu'au soir le vacarme des machines et le cri des maîtres. Il s'épuisait à leur poursuite, l'essor industriel ayant achevé parfaitement le plan conçu par George III. C'est ainsi qu'un jour où la reine Victoria visitait une usine où l'on fabriquait matelas, oreillers et petits bonnets, elle put se réjouir à loisir — mais sans sourciller — des dons visionnaires de son prédécesseur : la production ininterrompue des accessoires qui rendent agréable le sommeil générait, parmi les ouvriers, la plus grande fatigue, et la seule envie de dormir.

—◆—

Ni les Britanniques ni les Diderot n'auront eu à effacer François Didier de Jouet des mémoires. Sa famille s'en chargea. Le som-

nambulisme chronique du garçon, ponctué de fréquents accès de léthargie, effraya ses proches, qui l'envoyèrent séjourner en institution. On déguisa plus tard sa mort inexplicable en « voyage exotique ». Mais tout suggère aujourd'hui qu'il fut le premier homme à mourir dans son sommeil.

Ses dernières paroles, qu'il prononça en dormant, tranchent sur son siècle : « Plus d'ombre ! Plus d'ombre ! » hurla-t-il. Était-ce là ce que lui avait dit dans son rêve l'homme à la tête de machine et aux mains brûlées ? Chose sûre, la situation n'était pas à prendre à la légère, et c'est en toute discrétion que Laurent Isidore fit couler un bronze mortuaire à l'effigie de son fils. Mais un drôle — peut-être Maximilien Diderot, pour un ultime hommage plein de remords — profana le buste au Père-Lachaise. L'inconnu y découpa en pointillé les zones phrénologiques du crâne, en prenant soin d'isoler, sur le scalp du monument, une calotte peinte en jaune où il inscrivit : « Boîte de Pandore ».

Pauvre Jouet. L'histoire a concouru à dissoudre les signes de sa vie et les vestiges de son rêve. Mais quelque chose pourtant subsiste. Chacun a ressenti déjà cette sensation de flottement, qui nous soulevait enfants au bas des marches dans la cuisine sombre et tranquille, ou cette certitude au matin que nous possédions tous les jouets, ou que l'amour fulgurant nous traversait au réveil comme un grand éclair dans le thorax, ou que cette chute dans un puits sans fond nous sortait étrangement de nous-mêmes, ou que cette maison visitée souvent différait chaque fois, parce que ses corridors coulissaient et que vivaient ses tapis.

L'histoire de Jouet retombera demain dans l'oubli. C'est l'histoire du sommeil, qu'il faut réécrire incessamment : son sujet est l'éphémère ; sa bibliographie ne compte que des livres pour

enfants. Les presses effacent les pages de ce livre mieux qu'elles n'y impriment des mots. Car il s'est écrit en dormant, sans phrase ni mot. Il faut que je dorme, il faut que tu dormes. Pars cette nuit, trouver dans le sommeil ton homme à la tête de machine et aux mains brûlées, et somme-le de parler.

Carnet de bord

Salvador Llanís

Il y a ceux qui peuvent dormir en avion et ceux, dont je suis, pour qui c'est impossible. Ma sœur m'assure qu'à peine assise, elle tombe dans un profond sommeil dont elle ne s'extirpe qu'avec peine à l'atterrissage. Bien que cela m'ait toujours semblé exagéré, j'en ai été témoin il y a deux ans, lors de notre dernier voyage ensemble. Nous venions de traverser le couloir d'embarquement : moi, encombré de tous les objets prétendument indispensables au vol — mon ordinateur, deux livres, deux carnets et quelques stylos ; elle, portant un petit sac ne renfermant que son passeport et son porte-monnaie. Nichant sa tête contre le dossier du siège, elle prend congé de moi avec un sourire. Les passagers montent encore qu'elle s'endort déjà. Ni les consignes de sécurité, ni le mouvement de l'avion au décollage ne semblent troubler la profondeur de son sommeil. Le vertige m'envahit dès l'instant où elle ferme les yeux. Son départ me laisse immensément seul. J'ai passé les presque cinq heures qu'a duré le vol très inconfortablement, à veiller sur son repos,

sans pouvoir lire, tout près de son corps impassible, emporté par le doux glissement de l'avion.

—•—

S'abandonner au sommeil revient à annuler, ou au moins à diminuer, le contrôle exercé par la conscience sur l'appareil moteur. Alors que nous dormons, les mouvements de notre corps se laissent aller à leurs propres inclinations, contrebalançant la volonté propre à l'état de veille. Les enfants qui dorment vont et viennent d'un côté à l'autre du lit, et le moment où ils peuvent dormir sans tomber par terre marque une étape importante de leur processus de maturation ; un triomphe parmi tant d'autres de la maîtrise personnelle. Les guides de bienséance comportent un chapitre sur l'étiquette à observer durant le sommeil : le dormeur respectable doit demeurer élégant même au moment du repos, en s'allongeant sur son flanc gauche afin de favoriser une circulation sanguine harmonieuse et d'éviter les ronflements occasionnés par le sommeil sur le dos. De dormir en avion suppose l'atteinte, dans le relâchement, d'un certain niveau de sécurité ou de maîtrise des mouvements. Cela suppose également de savoir s'isoler de la proximité.

—•—

Pendant plusieurs mois, j'ai eu de la difficulté à m'endormir parce que mon corps était parcouru d'une forte secousse juste au moment de plonger dans la léthargie. Parfois, la secousse était accompagnée de l'image frappante d'un objet, et je bondissais hors du lit. D'autres fois, je ressentais un puissant tiraillement, comme si on m'arrachait les jambes. Cette situation se reproduisant fréquemment, j'ai résolu d'en parler à un

médecin, qui m'a prescrit un léger antiépileptique. Lorsque je lui ai fait part du traitement, mon épouse s'est alarmée. Curieusement, mes symptômes se sont estompés avec la première dose. Des semaines plus tard, le médecin m'a avoué que la prescription était presque un placebo, et que mon malaise découlait davantage d'un état de tension nerveuse que d'un véritable problème neurologique. La dernière fois que j'en ai vécu l'expérience, c'était en vol, sur le point de m'endormir. Un saut causé par une légère turbulence m'a éveillé de ma rêverie, activant le mécanisme, et mon corps, totalement désorienté, s'est crispé. Plusieurs secondes ont passé avant que je me rappelle où je me trouvais. Dans mon rêve, j'ai vu une porte énorme qu'on me claquait violemment au visage.

—•—

En regardant ma sœur dormir, je me demande ce dont elle peut bien rêver, si tant est qu'elle rêve.

—•—

Les neurologues appellent « sommeil paradoxal » la phase de rêve caractérisée par une activité neuronale croissante, accompagnée d'intenses mouvements oculaires, alors que le reste du corps demeure immobile. Au relâchement du tonus musculaire correspond l'intensification de l'activité cérébrale. Nous savons désormais que le sommeil paradoxal débute 90 minutes après l'endormissement et dure environ 20 minutes, et qu'il se produit quatre ou cinq fois pendant une nuit, ce qui représente environ une centaine de minutes de rêve par nuit, ou 20 pour cent de la durée totale du sommeil. Dans l'Antiquité, ce moment correspondait à celui où l'âme quittait le corps pour errer par de

vastes étendues, affronter les démons ou s'envoler. Le corps restait immobile, en retrait, loin de l'aventure, cependant que l'âme partait explorer les galeries de l'inconscient. L'humanité a volé bien davantage à ces moments-là qu'au cours de tous les voyages transatlantiques imaginables.

—•—

Quand j'étais petit, et que j'ai pour la première fois vu les nuages par un hublot d'avion, j'étais persuadé de les avoir déjà vus auparavant.

—•—

Il est étonnant de constater que les rêves de vol se produisent plus fréquemment chez les jeunes enfants et les personnes âgées. Des études démontrent que de voler en rêve est plus commun chez les individus âgés de moins de six ans ou de plus de soixante ans. Ce qui me semble plus fascinant encore, c'est la position naturellement associée à ces rêves de vol. L'image la plus commune du corps volant nous présente un corps à l'horizontale, tête vers l'avant, dans le sens du vol. Il y a fort à parier que cette image répond à la logique du vol des oiseaux, dont le corps suit la direction du regard. Quand les enfants jouent à voler, ils étendent les bras vers l'avant et s'inclinent en imaginant qu'ils s'élèvent. Pourtant, en rêve, la position la plus courante du corps en vol est verticale, en ascension debout, s'élevant au-dessus de tout. On pourrait en déduire que le rêve du vol s'apparente davantage à l'expérience d'un vol en hélicoptère qu'à celle d'un vol en avion. Peut-être cela est-il dû à ce que dans les rêves, où l'on n'abandonne jamais la perspective du regard, la vision depuis le zénith est rare.

—•—

Le fait de contrôler son vol en rêve en rend l'expérience jouissive. En vertu de leurs caractéristiques particulières, les rêves de vol facilitent l'analyse des deux états de la conscience onirique. Dans le premier, nous rêvons que nous volons tout en étant convaincus d'être éveillés ; dans le second, nous volons, conscients de rêver. Ce dernier état, qu'on appelle sommeil lucide, est actuellement en vogue. Certains groupes invitent à un apprentissage qui permet, en multipliant les rêves lucides, d'atteindre à un plus grand degré de contrôle sur ses nuits. Ils croient que, dès lors que nous savons que nous rêvons, l'expérience onirique s'amplifie ; et qu'il nous revient de maîtriser les deux mondes où nous vivons. Des services, semblables à ceux d'agences de voyage proposant des excursions vers des destinations exotiques, sont offerts afin de vivre des aventures nocturnes. L'entraînement au sommeil lucide fait partie d'une industrie qui s'attaque à un secteur du loisir jusque-là inexploré.

—•—

En fin de compte, le rêve est un voyage où la pensée vagabonde par des lieux occultes, privés, uniques.

—•—

À l'état de veille, la lévitation correspond au rêve de vol. Les histoires de lévitation, communes dans les vies de saints ou chez leurs contreparties occultes, ont une indéniable portée onirique. On sait que des mystiques comme sainte Thérèse, saint Jean de la Croix ou sainte Catherine de Sienne se sont élevés dans les airs durant l'extase. On raconte même que saint Ignace de Loyola se serait non seulement élevé dans les airs, mais qu'en sus, de la lumière

irradiait de lui. Le cas de Jérôme Savonarole, qui à l'époque de la Renaissance s'est révolté contre le pape Alexandre VI, en appelant à renoncer aux vanités terrestres afin de s'astreindre à un ordre moral strict, diffère sensiblement du scénario habituel. Ce prieur de la basilique San Marco à Florence a refusé de rendre hommage aux Médicis, ce qui lui a donné un grand pouvoir dans la ville. Le 12 mai 1497, jour de l'Ascension, il a provoqué, depuis le pupitre de la basilique où il déclamait son sermon, un grand bûcher d'objets luxueux et frivoles. Les maisons ont été fouillées à la recherche d'objets voués à distraire l'âme de l'essentiel, par exemple des peignes, des miroirs ou des œuvres d'art. Le célèbre « Bûcher des vanités » devait se reproduire l'année suivante. Savonarole est maintenant considéré comme un grand ennemi des arts. On note avec étonnement que Michel-Ange Buonarroti a été un de ses principaux disciples, et qu'il a participé au bûcher en y jetant certains de ses tableaux. Le jugement et l'excommunication de Savonarole ont mis fin à son emprise politique et ecclésiastique sur la ville de Florence. Durant son jugement, on l'a soumis à la torture, arrachant ses vêtements sur la place publique, au lieu même du « Bûcher des vanités », le soumettant aux flammes à titre de châtiment exemplaire. Ses disciples ont soutenu que Savonarole avait lévité à plusieurs moments de son calvaire.

—◆—

Autrefois, le vol était une aptitude commune à ceux qui communiquaient avec l'au-delà. Des témoins affirment avoir vu Daniel Dunglas Home, qui jouissait d'une réputation de chiromancien et de magicien, sortir en lévitant par une fenêtre de sa chambre pour y rentrer par une autre. L'action de voler est plus tard devenue un élément commun du répertoire des illusionnistes.

Dans la magie de rue comme celle de David Blaine, on utilise bon nombre de techniques de lévitation reposant sur un trompe-l'œil, par exemple l'effet de « lévitation magnétique » ou la « lévitation de Balducci ». On pourrait dresser un long inventaire des trucages possibles, artifices résultant tous d'une ingénieuse disposition des pieds et d'un mouvement subtil des semelles.

—◆—

Il y a quelques années, le prestidigitateur David Copperfield s'est produit à Mexico. Les billets pour assister au spectacle ont été rapidement vendus. Pendant le spectacle, le magicien volait au-dessus du public sans qu'on puisse distinguer le moindre trucage. Mais, la veille de la première, les promoteurs de l'évènement ont dû s'excuser auprès du public, reportant la prestation en raison d'un dysfonctionnement de la « machine à voler ».

—◆—

Ainsi, on regarde la personne qui dort et on s'interroge sur la qualité de son sommeil : est-ce qu'elle vole ou s'abandonne à une autre aventure personnelle, échappant à notre vigilance ?

—◆—

L'observation du dormeur est un lieu commun. La contemplation met l'observateur dans une position de domination envers celui, sans défense, qui dort. Le veilleur semble avoir l'avantage de l'inadvertance, mais, à la différence de qui épie l'activité d'un sujet éveillé, l'observateur n'a aucun accès au monde où évolue le dormeur. Cette particularité remet finalement en question la relation de pouvoir entre l'observateur et le dormeur. Le conflit est résolu dès lors qu'on donne plus d'importance à l'état de veille

qu'au sommeil, aux actions qu'à la pensée même. Le choix est déterminant ; le monde du sommeil se subordonne à celui de l'éveil et perd de sa densité. Le rêveur sans défense est privé de la réaction opportune face au danger ou à tout stimulus exigeant une réponse consciente immédiate. Son apparente immobilité en fait une proie facile pour tout ennemi réel. D'un autre côté, il jouit de circonstances privées, uniques, inaccessibles, et apparaît comme le détenteur d'un secret inexpugnable.

—◆—

Une garderie réputée de Mexico fait la promotion de ses services en invitant les parents susceptibles d'y inscrire leurs enfants à visiter ses installations à midi. Dans son programme rigoureux d'activités, c'est l'heure qui correspond à la sieste pour tous les enfants inscrits. Les planchers se couvrent de petits matelas et d'oreillers, où sommeillent les enfants. Toutes les salles prévues à cet effet sont dotées d'une fenêtre panoramique qui permet aux visiteurs d'observer les enfants assoupis. Pendant la visite, la directrice de l'établissement explique que le sommeil des jeunes enfants joue un rôle crucial dans leur développement neuronal. On ne montre pas le reste du bâtiment. Les parents repartent avec l'image en tête d'un groupe d'enfants endormis dans différentes positions, sur le sommeil duquel veille, dans un silence absolu, le personnel éducatif.

—◆—

Au début du roman *La condition humaine* d'André Malraux, le personnage principal épie sa victime endormie à travers le voile d'un rideau, un poignard en main. Nous l'accompagnons dans l'angoisse qui précède sa décision d'ôter la vie à son ennemi.

Il observe le pied du dormeur qui, en rêve, vit un moment tout autre. La veille marque sa distance, et le seul pont qui les unit tient à l'arme blanche.

—◆—

Saül, roi des Juifs, poursuivait dans le désert de Zif David, récemment oint, afin de lui donner la mort. David, ayant découvert le lieu précis du campement de Saül grâce à des espions, pénètre dans la tente du roi qui sommeille. Sa lance est plantée en terre près d'une jarre. Abisaï, qui l'accompagne, lui dit qu'il tient là l'occasion de tuer Saül et d'en finir avec la persécution dont il est victime, ce à quoi David répond qu'il ne tuera pas durant son sommeil l'oint de l'Éternel. Il décide d'emporter la lance et la jarre posées tout près. Dans l'iconographie, David sera représenté épargnant un Saül stupéfait. Le poursuivant découvre la miséricorde de David, sans que la frayeur sur son visage disparaisse pour autant.

—◆—

Cela nous conduit à l'idée de veiller sur le sommeil des êtres chers, à ces nuits passées éveillé à monter la garde tandis que repose celui ou celle que nous aimons. La garde du sommeil constitue à la fois un gage de responsabilité et un signe singulier de tendresse, dont la simple manifestation connote une affection infinie. Il y a là la marque primaire du sacrifice ; celui qui monte la garde met de côté son bien-être pour s'offrir à l'autre dans un acte initialement contemplatif.

—◆—

Dans son roman *Les belles endormies*, Kawabata Yasunari raconte l'histoire d'un homme d'âge mûr qui fréquente une maison de

rendez-vous dont les règles autorisent les visiteurs à dormir aux côtés d'une belle jeune femme, à condition de ne pouvoir ni la toucher ni la réveiller.

—◆—

García Lorca déclarait :

> *Personne ne dort au ciel. Personne, personne.*
> *Personne ne dort.*
> *Mais si quelqu'un vient à fermer les yeux,*
> *Fouettez-le, mes enfants, fouettez-le !*

—◆—

D'après les neurologues, il existe une relation intéressante entre la température cérébrale et la stimulation par le rêve. Pour que le sommeil paradoxal puisse avoir lieu, il faut une activité de régulation de la température, celle-ci résultant de l'équilibre énergétique du cerveau. Les vols et tous les déplacements surprenants qui adviennent durant ces mystérieuses mises en scène nocturnes obéissent aux principes d'une physiologie concrète et observable.

—◆—

Regarder quelqu'un dormir, c'est jouir du spectacle de l'immobilité, ou plutôt, d'une mobilité fragile. Je continue à regarder ma sœur, remplie du sommeil du juste, appuyée contre le hublot, et, à la faveur d'un léger mouvement du bras, je m'étonne du poids de la lente constance de sa lenteur, qui contraste avec la douce célérité du voyage à travers les nuages.

ICI

Éric Giraud

Une neige épaisse tombe de l'écran de la baie, glisse en direction du port, puis sur l'étendue plane dégagée des vedettes, vers le phare, un point vert grossissant de l'extrémité gauche de la grande jetée, regardant fixement l'éloignement progressif vert tendre je suis les grandes plaques de béton immergées, longeant la grande digue jusqu'au lance-torpilles de l'entrée, de grandes limaces de mer, des pieuvres étales sur des roches plates, entre les pylônes du lance-torpilles couvert d'huîtres sauvages et de vers en fleur. Une étendue clairsemée d'algues, puis la roche remonte jusqu'au ponton de ciment, assis au deuxième étage de l'aile nord de la BAnQ , le phare la nuit, la tête en direction de l'écran, puis vers la baie vitrée, la neige en suspension, le phare de la digue longue comme un trait devant l'étendue, jusqu'au ponton et la portion de sable devant, le fort au fond se termine par deux plongeoirs, un blanc avec toboggan et glissière, un plat à la surface de l'eau légèrement rectangulaire. Il est ancré d'une chaîne scellée dans un bloc de ciment immergé à quatre mètres de profondeur,

au bord de la parcelle d'algues à laquelle on s'attache pour rester, les joues gonflées, les poumons enflés, les oreilles remplies d'eau, on entend le mouvement des épines emplissant l'anse du troisième étage, une neige épaisse flotte derrière l'écran, devant la baie, je glisse sur la République, la cabine transparente, de jeunes femmes gravissent les escaliers, la neige tombe au lieu de monter, je suis dormant, des joggers traversent l'écran sur une diagonale, par images saccadées, le sable ralentit, le phare s'épaissit. J'ai oublié avoir dormi, puis continué en marchant, en parlant, en courant. Je dormais devant Kant en descendant les escaliers, le regard fixé vers la cabine transparente, et en écrivant, glissant dans des couloirs de livres, puis en croisant des gens sur les trottoirs ou dans le parc, je dormais encore en répondant aux questions. J'ai poussé des portes transparentes en dormant, envoyé des messages en dormant, puis descendant la République jusqu'au port, ou longeant le parc côté Rachel, j'ai dormi sur un sentier de hautes herbes, les arbres défoncés, emmêlés, débordant de fruits rouges. Du deuxième gradin, face nord, les voitures circulent sur la chaussée recouverte de sel, ils sont allongés sur leur serviette, les yeux fermés. Démarche saccadée au bord de l'eau, disparaissant quelques secondes, ils reviennent et s'aspergent la nuque et les bras. Puis, la face vers les galets, ils ouvrent les yeux et perçoivent le cliquetis d'aiguilles au bord du bris, un homme ronfle au deuxième, une femme exhibe son fiancé en fond d'écran, ils sont devant une maison, les bras découverts et des lunettes au front, le regard clair, le front dégagé. Minuit à la première anse, ils ont laissé leurs habits en boule et nagent en direction du ponton flottant, en brasse lente et coulée, en crawl ralenti. Ils passent sur le sable, puis les rochers montent, les mains frôlent les algues, c'est une progression lente et calme sous ciel étoilé

et sur mer d'huile. L'eau glisse autour d'eux, les yeux ouverts ils reconnaissent le plan de l'anse : peut-être est-il prévu qu'ils parviennent au ponton et s'allongent pour retrouver leur respiration, en regardant la plage qu'ils ont quittée, la petite taille des véhicules, les tables au bas de la barre, des fenêtres allumées, un halo grandissant, de l'eau s'écoule de leurs oreilles, puis les yeux en direction du ciel, la neige tache délicatement, l'écran s'élargit, des courants d'air forment un tourbillon neigeux, la neige tourne, un homme passe à proximité de l'obélisque d'une place à Rome, le bras droit prolongé par un attaché-case, des adolescents assis sur les marches, le regard en direction des pigeons des toits, un œil fermé, je roule sur la République, les pieds en équilibre, entre véhicules et bâtiments jusqu'à la surface silencieuse, immobile, du port, plane pour glisser, une bille du regard avance et rejoint le fort après le ponton débordé par une houle empiétant sur les contreforts de béton. Elle se sèche et traduit le houx, ils reformulent l'anse, au centre ; je fixe la surface et vois la parcelle de galets blancs, d'en haut la roche prend une allure de falaise, les tentacules de l'ortie ondulent lentement, des pierres regroupées refont un rempart que l'on gravit pour se faufiler sous les blocs. J'ai dormi tout l'hiver près de l'étang gelé, enneigé, puis les feuilles sont apparues, déambulant dans les couloirs de hauts plafonds, entre des baies, les rayons, d'un étage à l'autre. Des gradins nord deux individus partent ce matin nager en direction du ponton, au centre de l'anse. Ils plongent jusqu'au fond de sable puis remontent pour se réfugier sous le radeau improvisé. Le ciel s'est assombri juste avant l'entrée d'un vent chaud, de la terre rouge en suspension, ils s'apprêtent à replonger pour rejoindre le ponton blanc du fort, la neige tombe de nouveau comme si elle n'avait jamais cessé, derrière la baie, elle s'élargit

en fabriquant une sphère creuse et épaisse à la fois, où je suis devant l'écran, c'est une position, allongé sur une serviette, le corps agile, il ferme les yeux devant le soleil, écoute alentour la houle et les conversations. Le long de la plage, deux enfants roulent dans les vagues, le ponton trempé, l'écran neigeux, la première anse.

Rue Price

Nathalie Bachand

Ai-je commencé à rêver de toi ?

On la voit descendre la rue. Sous le réverbère, le soir, au loin, plus bas. Souvent il neige. Le blanc : cet effet d'immatérialité propre au rêve. On n'a aucun désir d'enregistrer cette image : elle existe au dehors de toute volonté. Trois minutes, répétition de la même trajectoire, chaque soir, quelques pas sous la neige, les yeux piqués au ciel.

L'image d'une inconnue, annexée à soi, à sa mémoire.

—•—

Souvent, à cette heure, on est là. On est chez soi sans attendre. Ou plutôt oui, on attend de ne pas la voir. Tout comme on s'attend à ne pas refaire le même rêve. Sans contrôle aucun, dans un cas comme dans l'autre.

Il y a le ciel. On regarde ce ciel au même moment que l'inconnue. Puis on la regarde, elle. Elle ne sait pas qu'au dehors se dédouble son image, ses mots imaginés, retenus dans le silence de quelqu'un d'autre.

Ses mots. Comme dans — les crépuscules ; les ciels ; les temps suspendus de ces ciels. Cela au-dessus et puis plus bas — le gris des glaces ; les bétons ; les asphaltes bleus ; le blanc des sols et le sommeil dessous.

Sous l'hiver le sommeil. Sous les choses.

On se dit : là où il n'y a personne subsiste l'image de quelqu'un. Un rêve laissé là sous des pas distraits. Pour personne.

Puis on la revoit.

Elle répète régulièrement ce bout d'existence de trois minutes. Il y a toujours cette neige dans la nuit et cette lumière du réverbère. Sous ses pas meurent des secondes. Un temps se répand sur le trottoir. On pense : cette blancheur est comme un réconfort dans l'inexactitude de l'existence. On ne croit pas qu'on va mourir comme on s'éveille d'un rêve. Non, ce sera plutôt comme un sommeil blanc.

On dépose la tasse de porcelaine, qu'on tenait encore distraitement. On la dépose devant soi sur la table basse. On la regarde luire sous la lumière un peu crue. On se dit que demain existera sans doute. Sans doute à midi, le ciel sera de cette teinte de porcelaine.

On retourne à soi-même. On a une purée de pommes de terre à préparer.

— ⬩ —

De quelle logique relève le blanc de la neige qui fait s'apparenter au rêve la répétition d'un même instant ?

— ⬩ —

Les jours ont avancé. On a suivi leur trajectoire. On a souvent regardé au loin.

Puis il y eut cette exception. L'inconnue est passée avant la tombée de la nuit. Elle a descendu la rue dans la lumière de fin du jour. Le réverbère n'était pas encore allumé. Elle est passée seule, elle avait le pas vif des êtres diurnes. Sans rêve, ni neige. La conviction d'être seule devait être la plus forte, car elle n'a regardé que le trottoir, trois minutes. Les yeux baissés, elle a annexé à sa mémoire un sol glacé, presque mat.

L'instant ne sera plus répété. On a vu la tasse briller sur le rebord de la fenêtre.

LES HUIT QUARTIERS DU SOMMEIL 1990-2006

J.R. Carpenter

Je suis arrivée à Montréal par le train de nuit.
Depuis, j'ai vécu dans huit quartiers.
En chacun d'eux, le sommeil a pris un caractère unique.

PROLOGUE

Le train de nuit s'enfonce, têtu comme une termite, à travers les milles d'écorce noire de la forêt. Les passagers de cette expédition sans repos sont constamment à fouiller pour des provisions : les esprits filent à toute vitesse, font les cent pas entre la classe régulière et les wagons-dortoirs se balançant au flanc du fleuve Saint-Laurent, tanguant-descendant-filant-remontant-virant, droit devant, aussi assurés que les rames des voyageurs.

Côte-Sainte-Catherine

Sommeil accidenté

Arrivée sans sommeil à la gare centrale, bigarrée au petit matin, tout le jour tout ce que je voudrai sera d'échapper à la lumière surexposée de Montréal-en-août. Chaque ville a un premier soir. Je rejoins le mien au 19e étage du numéro 1, Côte-Sainte-Catherine, où l'avenue du Mont-Royal escalade la montagne et où l'avenue du Parc évite de justesse le parc. Là où finir de partir entre en collision avec commencer à arriver, je pose mes valises dans un vacarme de pneus qui crissent, de métal arraché, de parebrises qui éclatent. Dans la lumière des lampes sur le pavé tardif, les éclats de verre brillent encore quand tomber devient sommeil. Jusqu'à ce qu'un second accident de voiture de plein front m'éveille : de nouveau le verre, de nouveau les sirènes. Le reste de cette première nuit au numéro 1, Côte-Sainte-Catherine, je plisse les yeux aveuglée-de-nuit par la lave blanc-venant rouge-allant du trafic s'écoulant d'ici-à-ailleurs, de haut-en-bas-passant, puis en-haut-et-par-dessus-la-montagne. Ce n'est pas un accident si les accidents arrivent à des intersections. Où la nuit rejoint l'aube. J'attends le prochain.

Jeanne-Mance

Sommeil de bambou

Riant et nous agrippant, suant et tombant, affalés, pliant, changeant de place et nous soulevant, nous reposant et essayant de nouveau. Non, comme ça. Attends. Mets la main là. Voilà. C'est ainsi que Jean-Claude et moi avons transporté notre premier futon à notre premier domicile conjugal : deux pièces, une vadrouille et un balai, une planche à pain, un couteau, une petite vie bien rangée. Sauf que. Je ne suis la femme de personne. Je couperai les oignons comme je veux. Je vais passer toute nue devant la fenêtre si ça me dit, merci bien, en silhouette à travers les longues lignes minces de lumière de rue et d'ombre de sommeil des stores de bambou. Les stores venaient avec l'appartement. Et maintenant Jean-Claude croit qu'ils lui appartiennent, et aussi le lit, et la planche à pain, et le couteau, et ma tête. Il dort sur le dos. Ronfle, et le nie. Je frissonne, et il dit que je n'ai pas froid. On vous invite, pourquoi pas ? *Rest* avec nous un peu. Je veux dire restez. Il est tard, dites-vous ? N'y faites pas attention. Toutes nos lumières sont éteintes ? Fiez-vous au son de nos voix. Assistez à nos disputes de dernière minute. Nous n'avons plus nos costumes, mais prenez quand même place pour la répétition de notre scène de négociations. Facile de nous atteindre. Il y a un arrêt d'autobus de l'avenue du Parc à un pas de notre lit. Chut, soupirent les bouches de chaleur. Ron-ron, ronfle l'engin. Le silencieux est brisé. Nous le sommes tous. Notre sommeil miné. Notre chair tranchée. Ce sont les stores de bambou. Ils ont laissé passer trop de nuit.

Atwater

Sommeil de lit d'eau

À trois pieds du plancher, amarrée par des draps d'emprunt, je flotte sur l'océan d'un lit d'eau. Eaux calmes, jusqu'à ce que je me retourne — slosh — et que nous repartions naviguer au ras des murs lustrés et gris comme une fin novembre. Un vent froid du nord nous pousse trois blocs plus loin jusqu'au Forum, nous propulse par-delà la ligne bleue. Tous sur le pont ! Profitant de l'avantage de la patinoire, le lit d'eau et moi, nos filets grands ouverts, menons l'offensive à coups d'échecs avant, et la glace virevolte bientôt autour des buts adverses. Nous sillonnons les sept mers, passant du rhum en contrebande par la rigole du corridor. Les plafonds en stucco bavent d'écume. Faites sonner les réveils ! Iceberg à bâbord ! Ma coloc est de glace. Mais ça ne fait rien. Quand son copain l'a laissée, il a aussi laissé ce lit d'eau.

Gilford

Sommeil à portes françaises

Comment cela est-il arrivé ? C'est arrivé une nuit. Les portes de notre chambre à coucher ont commencé à nous parler en Parisiennes. Au début, même ceux d'entre nous qui étaient francophones n'arrivaient pas à les comprendre. Leurs nouveaux accents de cuivre nous semblaient étranges, et leurs grands gestes amples… Malgré tout, nous étions impressionnés. Les portes s'étaient complètement métamorphosées ! Leurs articulations en accordéon étaient des merveilles, avec cette façon qu'elles avaient de s'ouvrir et de se refermer comme de petits poumons… Nous restions éveillés, tendant l'oreille aux accents murmurés du bois qui flottaient dans le corridor. Graduellement, nous sommes parvenus à identifier des régularités dans les accents parisiens des portes et nous découvrîmes, avec effroi, que c'était de nous qu'elles parlaient. Au beau milieu de la nuit, ces minces lattes prêtaient l'oreille à nos conversations téléphoniques, nous entendaient nous embrasser et racontaient tout, répétant nos meilleures histoires et nos pires, nous forçant à respecter des promesses haletantes, des secrets échappés en un soupir. Les portes à jalousie ne savent pas garder les secrets. Maintenant, tout le monde le sait. Maintenant, tout le monde sait que le père de Fiona est dans le coma, que J.-P. *deale* au dépanneur du coin et que, quelque part dans le sud de la France, Vincent a une femme que connaît une de ses copines de Montréal, mais pas l'autre. Maintenant que nous savons tous parler en portes parisiennes, nous avons beaucoup plus de colocataires que nous avons de chambres.

Saint-Philippe

Sommeil au perroquet violet

Le jour, le Café du Perroquet Violet brasse de bonnes affaires en servant des mets solides, carrés : gâteaux au café, gâteaux aux carottes, brownies et pains aux bananes. De l'autre côté de la rue, un homme très court et une fille plutôt grande vivent aux deux derniers étages d'une mince tranche de gâteau à étages. Leurs chambres font face à la rue et s'élargissent vers l'arrière. Leurs murs sont glacés par la pâle lumière du perroquet de l'enseigne du café. Baptisons l'homme court Petit-Robert. Et la grandillette fille Oxford-English. La semaine dernière, Petit-Robert a renommé son disque dur *Hard Dick* et a rampé se lover à l'intérieur de son ordinateur Apple pourri. Il dort sur son bureau, fouille dans ses fichiers et *photoshoppe* ses rêves. À l'autre bout du corridor, Oxford-English verrouille sa porte, dort d'un sommeil agité sur des draps de flannelette festonnés de flamboyantes fleurs orangées. Sous un casque colonial, en pantalons de combat, elle découpe son chemin à grands coups de machette à travers de luxuriants rêves de jungle, qui bruissent de singes criant-gesticulant et des appels caquetés d'oiseaux chanteurs au plumage vif. Des fruits féconds tombent. C'est l'ordinateur Apple de Petit-Robert qui *crashe*. Oxford-English s'éveille. L'ultraviolet nappe les murs de sa chambre, et ses bras ont la pâleur du velours. De l'autre côté de l'appartement en gâteau à étages, le perroquet violet du café fait sa toilette. Toute la nuit, l'oiseau est perché.

L'Esplanade

Sommeil par effraction

Pare-balles et fermé à double tour, alarmé et bien armé, toutes lumières allumées, et le froid quand même réussit à entrer. Fait de nous des voleurs. Nous traversons la nuit en catimini. Coudes cendrés et chevilles sèches. Peau mince. Cheveux emmêlés. Nous nous accrochons. Deux corps sont plus chauds qu'un seul. Nous fredonnons des fragments de cette chanson de *Lakmé*. Vignes humides s'entortillant-autour, nos jambes un pas de deux, une opération clandestine. Pétales de glace, fleurs de nos respirations. L'air froid. Le froid. Nous coupe le souffle, nous aiguise les nerfs, active nos doigts. Ils cherchent des recoins chauds. Nous pénétrons par effraction dans le sommeil.

Groll

Sommeil gondole

Il n'y a pas de voitures dans ce sommeil. Sur cette rue trop étroite pour quoi que ce soit d'autre que les feuilles tombées de l'automne et les eaux de fonte du printemps. Sur les vents vagabonds des ruelles flottent de vagues odeurs de la route de la soie. Odeurs du Mile End : ail, cholent, kébab, curry. L'affairement d'Erev Shabbos s'estompe en une nuit de repos. Le lagon bloqué du drain fait écho au *davven* monotone, à la prière, aux murmures de Polo à l'oreille du Khan. Bois de feu, barges chargées de fruits et de soie arrivent à bon port tirés par des remorqueurs. Sous le couvert d'une nuit d'encre de pieuvre. Le gondolier guide sa parenthèse noire et vide le long de la ruelle inondée, scrute les fenêtres à la lueur des lampes, plaide : *prego, signorina*. S'il vous plaît.

Saint-Urbain

Sommeil grec

Il y a plusieurs dieux du sommeil. La plupart des nôtres sont Grecs. La vieille dame et son mari, parlant sur le trottoir au pied de notre fenêtre, sont des dieux du bavardage-au-crépuscule. Elle hurle et il grogne, et ils entraînent les voisins dans un chœur, commérant, en accord avec la mélodie radio-transistors d'une chanson cacanne. À la porte d'à côté, dans les eaux de leur piscine hors terre, les dieux des bains de minuit déchiffrent de nouveaux augures. Strophe et contre-strophe, leurs appels et leurs réponses ricochent. L'écho hante notre ruelle. La déesse d'un très petit chien habite en bas. Son copain est le dieu des paris sportifs. Nous prions pour que l'Association de l'Ouest réponde à ses vœux. Quand les Flames perdent, il lance des éclairs, et toute la nuit les sirènes de la rue Saint-Urbain chantent leur chant. Au troisième étage, une bacchanale n'attend pas l'autre ; des boucs cornus et des nymphes nubiles escaladent et dévalent à pas de plomb les escaliers. Le gars qui occupe le lit au-dessus du nôtre croit qu'il est le dieu de l'amour, mais il ne dépasse pas cinq minutes. Il nous semble injuste que nos dieux nous enragent plus que nous les enrageons. Si notre loyer n'était pas si bas, nous ferions comme Daphné, nous nous éclipserions dans la nature. Ou peut-être vers la Petite-Italie. Notre petite annonce se lit comme suit : *Locataires fatigués cherchent divinité romaine ensommeillée.*

ÉPILOGUE

J'ai doucement fui ta maison, et ri le soir venu. Trop fatiguée pour danser. Timide après coup. J'ai passé sans heurt par de lents tunnels, effacé le paysage et laissé des traces grises. L'aube. J'ai encore marché. Lourde. Os mous d'un dimanche. Lente et triste à travers le parc aux minces et fugaces garçons. Jusqu'à ce que vienne la pluie dansante, emphatique, en trois quarts de mesure. J'ai viré au hasard. À un escalier près d'une fontaine, je suis retournée vers la maison.

Eflux du sommeil

Angela Carr

Debout, petit et insubordonné, il regardait les bassins de la fontaine étendre leurs jupons d'eau en un drapé irrégulier et ample, criant parfois à l'ombre en fuite d'un homme : « Vous êtes tellement belle ! »

DJUNA BARNES, *La somnambule*

Le somnambule se repose sous le soleil dans cette ancienne carte postale Retouchée de couleurs sauvages fauves Mauve émergeant dans un ciel penché

une envie émergeant dans l'authenticité, la divisant

Ses souliers sont posés près du bassin de la fontaine, et il est derrière le périmètre des arbres Ailleurs Il est à la lisière de la disparition derrière les arbres ternis les nuages de peinture verte qui les recouvrent Si près du présent

Tellement la couleur dans l'image de la carte tend vers la couleur authentique (si notre connaissance de l'authenticité est authentique) du feuillage

L'anarchie de la fontaine est une absence d'eau Elle soutient plutôt la lumière violette sur l'arc descendant du bassin supérieur splendidement perché

Bassin supérieur important, comme la couleur, pour toute conception de l'authenticité Bassin supérieur intrinsèque mais supplémentaire, perchoir à oiseau, accessoire inatteignable, hautement majestueux, pourtant superflu figure de proue dont le style est un contenant suranné, bassin surélevé pour les zones grises

En l'absence de couleur la fraîcheur de sa paume posée sur sa joue Où il se trouve un peu au delà du périmètre des arbres Ombres parallèles des arbres qui s'estompent

Malgré cela il y a confusion des styles Le style spectral et pâlissant se mêlant à une heureuse anarchie où l'authenticité semblerait être une fontaine horizontale si on en venait à considérer l'authenticité comme un périmètre

Les couleurs culminent en un bassin surélevé pour les zones grises

La monade d'un bassin supérieur splendidement perché évoque les lieux où nous lisons cette poésie à voix haute Nos bouches devant les microphones Nos corps

images parallèles à de hautes et minces fontaines Comme l'autorité de nos voix hautes est superflue Comme notre taille est superflue Il y a apparence d'eau partout autour de nous Comme les pages arrachées et flottantes de livres

L'anarchie de ce poète est proche de la couleur des feuilles superposées (tendant avec imprécision vers l'authenticité) L'anarchie poétique est postulée par l'absence du livre L'anarchie soutient plutôt la lumière violette sur l'arc descendant du bassin supérieur splendidement perché

Peu de livres sont lus par lui et moins encore du début à la fin

Cartilage du lecteur, la plénitude du livre est tendresse

Le somnambule s'arrête dans le mouvement
Dans le jeu de la lumière sur la fontaine

L'apparence de l'eau l'entoure Ombre et flaque

retouchée de couleurs sauvages fauves	FISSURE AUTHENTIQUE
tellement la couleur dans l'image de	FISSUREAU THENTIQUE
tend vers la couleur authentique	FISSUREAUTH ENTIQUE
importante, comme la couleur, pour toute	FISSUREAUTHE NTIQUE
en l'absence de couleur la fraîcheur	FISSUREAUTHEN TIQUE
les couleurs culminent en un bassin	FISSUREAUTHENT IQUE
comme la couleur une absence	FISSUREAUTHENTI QUE

II

De tous ceux qui passent dans les chambres de l'hôtel, le patron préfère les jeunes Japonaises. Peaux de porcelaine, cheveux noirs, intelligence et délicatesse. Elles apparaissent en petits groupes mobiles et rieurs, glissent le long des corridors, s'éclipsent dans les chambres, repartent sans laisser de traces. La vie n'est pas à refaire. Pourtant, le patron se plaît à affirmer que, si c'était le cas, il marierait une de ces jeunes femmes. Malheureusement, dans sa jeunesse, les Japonais, en s'alliant aux Allemands, sont devenus les ennemis du monde libre. Que serait la vie s'ils avaient gagné la guerre? Eux au moins ont été forcés d'apprendre leur leçon.

Le patron rêve, alors que, dans la chambre à l'étage, Maggie considère gravement un long cheveu noir, lisse comme soie, qui repose sur l'oreiller, tout près de son nez. Le vent s'est levé, et des gouttelettes de pluie éclaboussent doucement l'oreiller. Maggie, du bout du doigt, empêche le cheveu de s'envoler. On le dirait animé d'une vie propre. Elle retire soudainement son doigt, se relève avec un charmant sursaut et, s'appuyant sur un bras, dénoue son châle, défait son chignon et laisse retomber sa chevelure noire sur ses épaules. Va-t-elle refermer la fenêtre? Non. Elle déracine plutôt d'un geste sec et précis un de ses cheveux, le dépose à son tour sur l'oreiller, puis pose doucement la joue, tout près des deux cheveux alignés côte à côte sur la taie blanche, et appuie de nouveau le doigt pour les retenir, et contempler leur étrange frémissement.

I went through the war without removing so much as a single hair off anyone. Le patron a connu la guerre et, peut-être parce qu'il y a survécu sans tuer un seul homme, il a parfois l'impression qu'elle n'a jamais pris fin. Pour survivre à l'évidence d'une guerre, il faut savoir s'effacer. À l'École des métiers de Montréal, où il s'enrôle à 17 ans, le patron se découvre une mémoire photographique pour les schémas techniques. L'armée canadienne lui propose alors des missions d'espionnage. Il traverse l'Atlantique en navire et rejoint l'Angleterre, pour une séance de formation à Bletchley Park,

avec le service de décryptage des forces britanniques. Les temps morts, il fait ricocher des pierres sur la surface de la Tamise. Sa dextérité incite un ingénieur de l'aviation à créer un bombardier rase-mottes. Les gentlemen des services secrets, des excentriques en costume trois pièces, qui ne sont pas sans humour, lui construisent une identité de rechange. Il sera parachuté dans les campagnes françaises portant pull marin et béret, et servira de manuel d'installation vivant pour les machines cryptographiques de la résistance.

Ces machines, d'environ la taille d'un dactylographe portable, sont munies de quatre rotors, chacun programmé selon un algorithme unique. Elles mêlent, dans un cliquetis d'insecte, les lettres de n'importe quel message. Le patron, portant le nom de code de Farmer, passe de village en village, câblant les machines. On dira ce qu'on veut du bilinguisme canadien, le français approximatif du patron le confine au silence, et, plus d'une fois, il doit se présenter à des Allemands suspicieux comme le cousin idiot d'un des alcooliques locaux.

Nous l'attendions déjà ici, retraçant du doigt ses aventures sur une carte de l'Europe occupée, admirant son courage et son application, et priant pour qu'il revienne sain et sauf au Canada, les mains propres et la conscience tranquille. Nous avions raison de lui faire confiance. Le patron a l'esprit familial. Il suit les conseils de sa grand-mère et économise 10 % de sa solde. Au retour de la guerre, il pense d'abord immigrer en Uruguay, où il fait toujours chaud. Les jungles sud-américaines pullulent de criminels en exil, et le patron choisit plutôt de s'installer à Vancouver, ville à demi asiatique, construite au cœur d'une forêt de pluie que les Rocheuses protègent de l'inclémence habituelle du climat canadien.

Les histoires qui ont commencé bien avant nous peuvent sembler sans fin. Le patron a toujours su jouer son rôle avec justesse. Ce qu'il raconte s'inspire peut-être des pavés d'histoire militaire qui jaunissent à la réception, ou d'un de ces rêves étanches à notre compréhension qui le visitent en tout temps*. Cela dit, le patron, à ses heures d'éveil, scrute constamment les colonnes du registre, comme si les calligraphies mêlées des locataires contenaient un message caché, ou contemple, immobile, le dessin des pleins et des vides sur le tableau de la réception. Malgré son âge, le patron conserve le plein usage de sa mémoire photographique, et il connaît, à tout moment, le nombre et les noms de ceux qui dorment près de lui.

Quoi qu'on en dise et quoi qu'il raconte, le patron est un homme droit. Il veille avec un souci exemplaire sur les 28 chambres de son hôtel, dont une bonne part sont louées à peu de prix à des vieillards et des immigrants, qui n'ont pas les moyens de bien vivre dans cette ville trop chère, et qui s'y installent des mois durant avant de disparaître de nouveau. Qui sait où? Il n'y a que Maggie et le patron pour demeurer ici.

Nous le savons bien : la guerre a appris au patron à redouter les fuites et la désinformation, et à dissimuler ses motifs. Dans son rêve de fin d'après-midi, pleut-il? Une princesse japonaise, penchée à une fenêtre de l'hôtel, laisse tomber la longue natte de ses cheveux noirs jusqu'au trottoir. Elle s'endort sur l'oreiller de sa chevelure. Un jeune soldat, dans son bel uniforme, vient à passer. Il la découvre assoupie là-haut. Son visage est une lune de porcelaine. Ses cheveux sont un oreiller de soie. Il l'entend lui murmurer à l'oreille : *The war is over*. *The war is over*. Malgré tout il n'ose pas l'éveiller. Il n'en croit rien.

……

* Les récits du patron évoquent, à un détail près, l'über machine cryptographique de l'armée allemande, l'Enigma. Trois rotors, munis de 26 connexions, sont reliés à un réflecteur immobile, redirigeant l'influx électrique à travers l'appareil. Le dispositif rend possible 17 576 combinaisons alphabétiques. L'équipe de Bletchley Park en brisait les codes grâce à une machine miroir, la Bombe, câblée à l'image de l'Enigma. On partait d'une ligne hypothétique des messages ennemis, dite *crib* (un homonyme, notons-le, de «berceau»), pour éprouver la programmation des rotors. Les avions rase-mottes du patron, quant à eux, rappellent le célèbre film de guerre *The Dam Busters* (1955), qui a inspiré la séquence de la destruction de l'Étoile de la mort dans *Star Wars* (1977) (note de la rédaction).

DORMIR COMME UNE ROCHE

François Turcot

Cher Daniel,

Nous sommes télescopés à l'intérieur de la carcasse d'un bâtiment (en pierres, en bois), probablement les vestiges d'une grange, lorsque deux bêtes se font entendre. Elles piétinent, s'impatientent dans les ruines. Il faut vite réagir : nous trouvons étalées sur le sol (et c'est précisément ici que le rêve m'intéresse…) deux coquilles plastifiées, l'une représentant un pingouin, et l'autre un poulet. Ces coquilles géantes — une fois décapsulées — sont assez grandes pour que nous puissions nous y cacher. J'entre dans le pingouin, toi dans le poulet. La seule porte encore retenue par une solive grince : les créatures s'introduisent dans le bâtiment. Deux trous percés dans chacune des coquilles permettent d'entrevoir la scène. Nos souffles chauds résonnent à l'intérieur des boîtiers animaux. Les bêtes distraites ne voient pas le subterfuge : silencieuses, elles quittent aussitôt (du coup le rêve prend fin), et je me réveille la tête dissimulée sous les rayures familières de la catalogne.

— François Turcot

Sous la raideur des couvertures
depuis les fibres nocturnes
je prolonge mes rêves.

Si j'ouvre l'œil le pivot
je flanche : j'imagine ce qui me rattache
à l'envers de la chambre

la brèche d'une couture
tramée dans l'épaisseur de la laine

je m'y enfouis.

Si je momifie mon crâne l'enveloppe
derrière la noirceur des tissages
je respire les particules de la nuit

une maille décousue par mon souffle
troue la pellicule

du corridor souterrain.

Si les plis de ce passage rond
compriment la catalogne
se resserrent

lentement le rythme du cœur
ralentit

tout se brouille.

Si je referme l'œil lourdement
la falaise
je plonge dans la scène du rêve

j'y entre comme dans un musée de cire
où se confond au décor la coulée

une part d'ombre.

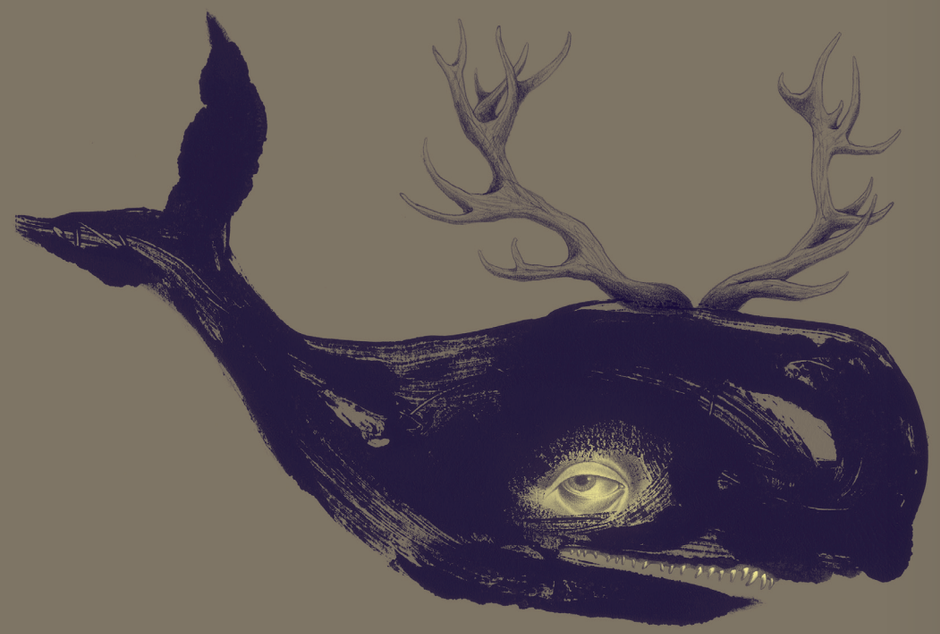
Si mes paupières restent closes se nouent
aux dents fictives d'une bête mélancolique
mâchant les sous-bois

que laissera-t-elle derrière
des sédiments coriaces, des billes enrochées ?

Je dors à présent.

Les rouages de mon corps s'alourdissent
comme le poids d'un galet submergé

au fond je suis un fossile qui s'éternise
sommeille dans une pierre drapée
qu'érode la nuit.



SPITZBERG

Annie Lafleur

À Frédérick Duchesne

Cette île est la plus curieuse du Svalbard du fait qu'elle présente au plus haut degré le faciès polaire. C'est pour ainsi dire un énorme bloc de glace. Grande comme la moitié de la Belgique, elle est, sur les quatre cinquièmes de sa superficie, recouverte de glaciers enrobant de vastes plateaux d'une altitude de 600 à 700 mètres. Telle est leur puissance que sur une grande partie de la côte sud et sur presque toute la côte est, ils se terminent au bord de la mer par de formidables escarpements ; représentez-vous les falaises du pays de Caux en glace.

Charles Rabot, *Spitsberg, escale polaire. Exploration et tourisme, 1914-1934.*

Un verre d'eau au bord du lit
reluit dans les tunnels.

Il rêvait qu'il était prisonnier au Svalbard.
La planète tournait dans un bruit de tonnerre.
Des yeux étincelants s'en allaient sur les glaces.
La beauté des miracles était inaltérée.

Tomas Tranströmer, «Voyage nocturne».

Avec beaucoup de gentillesse et un sourire n'ayant une seule fois souri, Viking. Lui me confia les baleines suicidaires pour les rebotter à l'eau. Stencil usagé assis dans l'estrade des autistes. Le trompe-l'œil Moby Dick revigorait nos plus grands dégorgeurs. Leurs sarraus maintes fois repassés gênaient les pendus tandis que la soirée baignait dans un magma allégé par le cri ambigu des mouettes violées par le vent. Je m'allongeai en songeant au dessin que formaient requin, oursin, triton, à s'embrasser, s'échanger des médaillons, s'ouvrir des musées d'humains, à s'embrasser les mains. Dans le dessin, un filet de mer avait séché au seuil de ma bouche jusqu'à l'oreiller en forme de toi, Spitzberg.

—◆—

La scie lumineuse du phare jouait aux autos dans le ciel vinaigré. Des voitures nuageuses parcouraient les bretelles, facilement, de grisaille en dorure, à s'en damasser le ventre. Les tunnels torsadés ne tenaient plus en place, azur haché, se déroulaient comme un enfant du haut de la colline. Je m'assoupissais au guillotinement régulier de la lueur du beffroi. Concurremment veilleuse et brute, éclairant loch Ness, gomme de guar, hélicoptère.

Rien ne pouvait stopper le monstrueux bourrèlement du ciel. Les plis se bousculaient à la loge des œdèmes, en révérence exagérée. J'apercevais la plus noble des fraises au cou du majestueux Spitzberg. Toujours dans le panorama, le dos ondoyait, frisettes à la nuque, en moisson sidérale. L'énorme ballot météorologique faisait lorgnette dans le paysage mal accroché. J'attaquai mon vélo comme une proie pour pédaler sur les contours de la digue, en essayant une situation Turner-Wagner. De long en large, le ciel se laissait arracher les vêtements par les clients contraires ;

premiers jours ayant oublié l'intervalle de la nuit. Un gris et un rose, séparément, livrés entre la sueur et le plain, encourageaient la crève-force. Une seule fissure escortait mon vélo, et moi, quelque part autour, sans savoir si mes yeux voulaient s'ouvrir, terminer. Je traversais la brume sous l'aile de la mansion… Le vide néon que goûtait ma gomme ballonnait hors de ma tête, une vraie presqu'île dans ce paysage javellisé. Des moustiques arctiques faisaient la planche, la chandelle. Je filais la laine atmosphérique par le chas des pédaliers. Émasculant l'horizon, ma voix mastiquait des bouts d'oxygène. J'écoutais l'ultrason de la galaxie s'effondrer sur l'ombre. Et les roches brossaient leur toupet de travers, omoplate ruisselante. Le guidon poursuivait le mouvement de mes bras. Dessin : ouvre-boîte de l'île. J'imaginais ton jeûne, Spitzberg. Chien endormi dans une fine retaille d'univers.

C'est là, au milieu de mon aria, que le vaisselier s'effondra au ralenti.

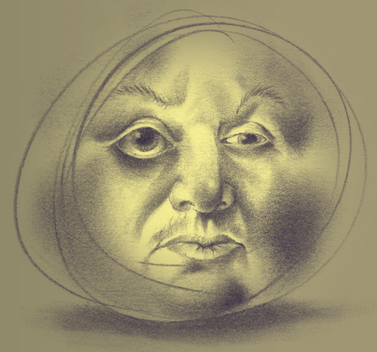
Des grêlons en béton dardaient le maximum d'artères. De tous côtés dînaient les Titans, applaudis au passage. Je tenais mon vélo entier, torchon métallique, dans ma paume bavante. Le gigantesque gant de boxe climatique préparait son uppercut. Je sentis l'ouvrage du vent suspendu à mes bras boursoufler ses vannes. Je me garrochai en boule dans la graisse furieuse des ventouses qui m'exfoliaient le sourire. Le gazon se tressait en l'air, bourrait le foie de la digue aux coutures éclatées. Je me gargarisais. Mes doigts gelaient un à cinq. Ère glaciaire aux jointures donnant suite à mon corps : il rissolait doucement, anéanti par le graillon du monde.

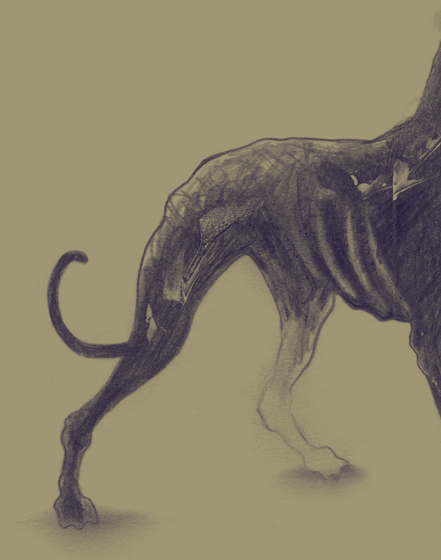
Le ciel bleu m'apparut un peu obligé, tenant ses veines transparentes en bouquet, pétard parfumé. Des fleurs en forme de molaires laissaient échapper leur plombage blond dans les restes éventés. Le Spitzberg baladait ses chemises dans le creuset du vallon, agrandissant ses épaules au gré du sèche-vent. Des nuages pleins de contusions paradaient en intermède. Un hoquet au pied du phare. Honteux debout, tandis que le buste polaire avait quitté son socle et que la poisse s'enfouissait, lui délaissait ses casques d'écume, capitaine léthargique. Amas de mousse au pied du lit.

Vertige varié rien que pour songer à toi. Tout haut et loin devant. Plus je pédalais, plus je rêvais à celui qui cogna son front à la tempête. Cette image m'arrivait aux genoux, comme un écrin hanséatique. La marche, la nage s'additionnaient tel l'ultime trajet vers toi. Royaume !!! Barrage ligniteux, rocaille suicidée, dolmen minuscule, hologramme d'Holgersson dessiné à l'encre de poulpes. Parachute miniature jaune de cadmium : soleil. Spitzberg !!! Un postillon, cascadeur de conversation, parvient au mouillage. J'ai peur que tu te faufiles dans le décor, par l'entrepôt de glace qui s'effondre et dont les tentacules de chaleur m'éraflent au crayon marqueur. On ira bientôt chercher des éclats de toi, mur de guerre. Ou on les sortira au crochet, cerveau égyptien. La mouette avait colonisé les haut-le-cœur marins à en former des banquises de plumage. Troupés ensemble, ces motards célestes formaient un glacier en soi. Leurs plumes fondaient une à une dans les départs du vent. Vider l'écumoire au réveil.

À 19 h, les arbres font profil bas, le menton fige dans leurs volants chantilly. L'humanité marine. C'est là que Viking intervient. La doublure du phare jouait sûrement au aki, tandis que la mer avait

enfilé son pyjama isopropylique. La maquette de la mer rabat ses jupons pour saluer ses vieux héros, venus autrefois s'y réfugier. Moi, je cours à tour de bras, tandis que l'océan plafonne, halo de fer escobar. Cité !!! Chacun de tes formats titube dans le drain de ma bouche. Tes vagues louches sur leurs pattes arrière retombent bouillonnant à la face du krill enragé. La bulle écarlate dans ma tête, comme un placenta en sinécure. Rideau, mouchette. S'ouvre un petit théâtre, dans lequel un écran projette un sourire par en bas, avec deux cornes pour le ramener vers le haut. Enroulé dans ma toge, mes manches pendouillent dans le sucre. La mer zappe continuellement de gris en gris plus gris. Rocher gaufré d'aile et de feuillage salé. Petit ver, fleur en micro, pour le témoignage. Massages venteux aux tempes des fjords. L'œil du phare m'aveugle. Migraine crucifiée au pan du roc gaillard. C'est la nuit continue.





L'Effroi de la Marée

Dauphin Vincent

À Victor

Il y avait, dans l'envolée migratoire qui animait le ciel, des outardes fourbues, assommées de grêle et qui parfois battaient de l'aile à bout de souffle, donnant du bec dans le vent et le tourment. La tête rouillée par le froid, prises de vertige et de verglas, certaines se laissent distancer. Elles piaillent, criaillent, roulent de côté et piquent du nez. « Ces maigres-là sont des oiseaux de malheur, des planeurs de mauvais augure », que ça jacasse dans l'escadrille. Les casse-cous même évitent de se mêler à leur voltige. Ainsi, ces volatiles en berne, la volée les laisse-t-elle tomber pour appâter la chasse, dans l'espoir que l'œil du chasseur s'en distraie et y foute du plomb dans l'aile. Hélas, ce gibier à plumes dénutri, pas même le Chien n'y piquerait son nez.

Justement en voilà une à l'écart, qui ralentit. À tire-d'aile comme les autres, elle a vu défiler les étoiles au fil de son errance

endurcie. Elle a couvé. Elle a vu éclore. Elle a vu mourir. L'aurore dans le dos, elle s'est attribué le bleu du ciel et le rêve du bas monde. Elle s'est déplumée des jours aériens entiers, sans repas sans repos, zigzaguant au gré de la foudre et des bourrasques. Du pays, elle en a vu plus que sa part. Mais à cette heure les battements de son cœur ne suffisent plus. Elle sent l'air lui manquer. Ses ailes perdent de leur aisance. Elle sait ce qui l'attend. Elle défaille, tournoie, vire et part en vrille. Jamais l'escadrille ne freinera-t-elle sa course pour cette cafouilleuse ailée presque empaillée vive à même le flanc du ciel, trop légère dans l'air et qui finira frêle l'air de rien par mourir gelée en plein air. Et l'Outarde hors d'haleine cacarde en chute libre et s'écrase dans la boue.

Plus bas à petits coups d'ailes, les autres volatiles abattent leur besogne. Ceux-là ne migrent pas. Loin de n'être que de passage, ils sont des moqueurs, des petits à l'appétit d'oiseau à l'aise dans leur nid pendant que les migrateurs s'entêtent à voler haut. C'est plus tard qu'un drôle de moineau en route vers son nid surprend en travers du chemin l'Outarde, fumante de gel, les deux pattes coincées dans la glace. Alors, il pépie devant elle : « Qu'attends-tu là, à la merci des carrioles et des sabots ? » L'Outarde ouvre l'œil, toussote : « Plus tôt, j'ai abouti dans ce trou d'eau, mâché quelques écales, bu quelques gouttes et me suis assoupie. Me voilà maintenant outarde otage de la gelée au péril des grands vents. » Le Moineau, perplexe, l'interrompt : « Migreur, le froid prend vite dans ce coin de pays, bientôt toutes sortes de créatures affamées rôderont. Faudra te tirer les pattes de ce mauvais pas. » L'Outarde blêmit : « Moineau, j'ai la frousse ici. Je t'en prie, aide-moi à rattraper les miennes. » Le Moineau fait le tour de l'Outarde, fouille entre ses pattes, se place dessous et force.

Il pousse de sa tête pour la déloger, bat des ailes, se soulève, mais rien n'y fait, rien ne bouge. Il se résigne : « Migreur, la nuit se lève, le vent sera rude. Je vole chercher de l'aile de secours. Surtout, ne t'endors pas. » Et le Moineau s'envole dans les bois. Au loin, les loups hurlent déjà.

De plus en plus seule dans l'ombre, l'Outarde se ronge les sangs. Elle s'inquiète du givre qui roidit son plumage et le haut de ses pattes. Déjà, ses ailes ne se déploient plus selon leur pleine envergure. La tête gourde, l'Outarde tremble, tandis qu'une présence, tantôt qui s'approche tantôt qui s'éloigne, se fait sentir entre les arbres.

Un renard aux trousses, un écureuil plonge d'entre les branches. Les deux bondissent et rebondissent autour de l'Outarde. Le Renard le pourchasse, par moments le serre de près, mais chaque fois l'Écureuil l'esquive, lui échappe. Épuisés, ils s'interrompent pour souffler. La gueule grande ouverte, la langue frémissante, le Renard lâche : « Sst ! Ça caille, ce soir. » L'Écureuil, qui a pris soin de se placer derrière l'Outarde, se frotte les pattes et rabat sa queue touffue sur sa tête : « Hiii ! Oh là, tu es bien prise, bien mise, ma jolie ! Hi. Hi. Ma pauvre, j'en connais un qui va se régaler ! » Le Renard s'approche, la renifle, sort les crocs. Elle crie : « Attends ! Attends ! Pour que je sois tendre et digeste, il me faut mourir tranquille. Or, si tu me croques à vif d'une seule bouchée, je mourrai paniquée et ma viande te sera funeste. Quand je m'affole, il naît dans mon sang de ces substances qui perturbent la vie et la mettent en tombe. » Le Renard la considère, intrigué, mais prêt à croquer. « Attends plutôt que je meure de froid. Comme ça, je n'en saurai rien. » Le Renard lui répond : « Le truc, c'est que je dévore vivant. La viande fraîche me repaît, me nourrit. Si, pendant que j'avale ses entrailles, ma

proie respire encore, c'est que la chair morte n'entraîne avec elle dans mon ventre que nausées et vomissements.»

Apeurée, l'Outarde se secoue, claque du bec. Elle pousse et tire sur ses pattes, se débat, étire le cou, bat des ailes, mais rien n'y fait. «Je vais mourir ici, aucune des miennes ne viendra plus pour moi.» L'Écureuil en rajoute : «Oh là, du calme. Tu parles, hi, hi, c'est vrai ça, j'ai jamais vu des tiennes voler au secours des leurs. Jamais vu. Pourtant, j'en ai compté des tiennes se faire plomber l'aile et tomber à pic dans la gueule du Chien pour finir rôties sur la table du braconnier. Hum, ce goût étrange de la chair cuite !»

La nuit est tombée. Des yeux muets s'ouvrent par dizaines dans les fourrés. Ils ne sont pas vivants, ils sont comme vivants. Mais combien présents. Ils sont les vues d'une seule essence. Le corps fantôme de la nature. Le Renard sait ce qu'ils sont. Ils viennent avec la lune ronde d'automne. Sous leur garde, l'eau s'endort. Le verglas ressout, prend place et fige. Ils sont les passeurs de la givrée, ceux qui veillent à la levée des glaces en forêt. Pour plusieurs lunes, il n'y aura d'autre nourriture que celle qui vit ou se déplace à la surface. Ainsi les rayons tomberont-ils du soleil demain sans plus d'effet sur l'eau qui dort. Pour ceux qui les voient, ils sont à glacer le sang, car sans matière d'être véritable, à la fois glace et mort, qui assèchent tout de toute vie. Ils sont l'esprit de la givrée. L'Écureuil en a la chair de poule. Il se réfugie sous l'Outarde et se cramponne à ses pattes. Le Renard aussi le redoute. Même si son ventre creux gargouille de se mettre l'Outarde sous la dent, il s'éloigne à la dérobée et, patient, il salive à l'écart.

Une voix résonne au travers de l'humide buée du grand air. Virevoltant avec un compagnon, le Moineau émerge : «Migreur,

je te ramène un pic des bois.» Et les deux se posent au pied de l'Outarde. Le Pic des bois observe la scène : «Pouah, tu t'es fichue dans ce sacré pétrin toute seule ?» L'Outarde lui répond : «Oui, petit, seule ici dans la glace de la nuit qui me décolore, avec la soif qui m'ennuie et la faim qui me dévore.» L'Écureuil, en vrai froussard frileux, sort de sous l'Outarde : «Hi, hi ! Dis, tu voudrais pas quelques glands pour te soulager le bide ? J'en ai d'empilés dans une cache près d'ici. Allez, ne bouge surtout pas, hi, hi ! Je te rapporte à pleines mains de quoi te sucrer et te rincer le bec.» L'Écureuil saute et saute et s'enfonce dans les bois. Réjouie, l'Outarde se tourne vers le Pic des bois : «Crois-tu que tu pourrais me briser cette glace ?» Le Pic des bois se penche sur la flaque gelée, en examine la surface : «Pouah, elle me semble épaisse et fort bien prise, mais j'ai déjà troué un chêne de bord en bord, faut voir...» Il se place en face de l'Outarde, pique bien son bec sur la paroi glacée et commence à la marteler. D'arrache-pied, il martèle et martèle. Mais rien n'y fait. À bout de forces, il tombe à la renverse. «Pouah, tu parles que c'est rigide ! Pouah ! Rien à faire, c'est pire que le plus dur des bois durs, qu'est-ce que j'endure ! Mon pauvre bec, je l'ai crochi ! Pouah, ma nuque en a pris, dis donc, pouah ! Quel déboire ! »

Le Moineau et le Pic des bois restent de glace dans la nuit froide. Abattue, l'Outarde fond en pleurs. Attiré là par tout ce boucan, on vole et on accourt vers la scène : mangeux de cerises, jaseurs, fauvettes, rongeurs, lièvres, ratons laveurs, mulots, siffleux, geais bleus, castors, chevreuils, et bien d'autres se joignent à eux. Un harfang, tout juste posé sur une branche, leur dit d'en haut : «Hou ! Hou ! Vous savez, j'en connais un qui pourrait peut-être y gazouiller quelques notes.» Le Moineau acquiesce : «Oui, bien sûr, allons le chercher !» Ces paroles revigorent l'Outarde,

lui réchauffent les veines, et, pendant que certains s'envolent à travers les arbres, chacun y va de son commentaire.

La lune est montée dans les sous-bois. Dans sa lumière, l'esprit de la givrée est curieux. Il se fait sentir des animaux réunis autour de l'Outarde et se manifeste pour que tous le voient. Il est partout entre eux comme un brouillard sans vent. Plusieurs moins braves angoissent. Troublée, l'Outarde demande : « Qu'êtes-vous ? » Mais l'esprit de la givrée ne répond pas, si ce n'est par un tourbillonnement de l'air. Un jaseur se démarque du lot, lui répond : « Cette nappe dans laquelle tout baigne est l'esprit de la givrée, celui animé du spectre éthéré des hommes morts qui sommeillent en terre gelée. Réveillé, il veille à la levée de l'hiver. » Partout le givre chatoie. Partout le vent charroie la rumeur des loups, qui résonne à froid dans l'automne. Tous réagissent : « Oh ! que le Loup tarde ce soir. » « Celui qui mordra dans ce cou savourera la graisse lui couler des dents et des babines. » « Mais le Loup sait surprendre sans être vu... » « Peut-être en veut-il à notre peau aussi ? » Chacun reste pantois, se regarde saisi d'effroi.

L'Écureuil, de retour dans la cohue, se fraie un chemin jusqu'à l'Outarde : « Je suis désolé, j'ai eu beau fouiller partout, creuser çà et là, toutes mes caches ont disparu. Hi. Hi. C'est toujours pareil, hi, hi, je cache tout ce qu'aussitôt je perds. Je m'affame à cache-cache avec l'oubli. Quand même, j'ai mis la patte sur cet œil mort de lapin gelé au collet. C'est pas grand-chose, mais ça soutient. Voilà pour toi. Tu verras, c'est très juteux une fois dans la gorge. » « Tu crois ? C'est bon ? » Chacun commente. Plusieurs s'indignent. D'autres papotent en sourdine : « Dès l'aube, la première carriole venue l'écrabouillera ! » « Oh ! que oui ! » « Moi, je sais comment les roues défigurent. » « Moi aussi ! Ce que j'en ai perdu des miens broyés sous l'action de leur poids ! Hi, hi,

pauvres carcasses et viscères éclatés », dit l'écœurant cure-œil curieux entre deux bouchées de l'œil gelé qu'il grignote. « Vola-t-il ? » « Vola-t-elle ? » « Envolée, par où qu'elle s'envolera ? » Les échanges de vues cèdent à la parlote, et le tumulte va croissant, du vacarme et du tapage plus qu'il n'en faut. Un vrai tintamarre à réveiller les morts.

Toute cette agitation se répand, gagne les profondeurs. L'onde bardasse sous terre, où dans de vieilles tombes enfouies par-ci par-là se détendent pendus, guillotinés et autres tourmentés. Il y a là des bûcherons terreux, bleu moisi et vert-de-gris qui commencent à se dégourdir. Ces remous dans la terre attirent l'attention des animaux. Tous se remuent. Sous le couvert des arbres, ils voient les bûcherons qui se dégagent du sol un à un et se considèrent : morts-vivants les uns les autres, excédés d'être ainsi tirés de leur repos en terre. Ragaillardis par tout ce remue-ménage, ils se redressent, secouant leurs frusques d'antan en haillons : manteau, chemise à carreaux, pantalon bas ; bonnet, capuchon, tuque et foulard mités ; mitaines, barbe et pipe en bois. Leur chair mouilleuse n'a pas moins fière allure : larves à gangrène, mâchoires déboîtées, dents déchaussées qui puent, plaies fangeuses et jus, orifices qui suent, os saillants et nerfs à nu. Livides, ils clopinent jusqu'à l'Outarde.

À l'approche des bûcherons, l'esprit de la givrée se condense, se densifie et parle : « Par la graisse de l'oie ! Ces fous osent sortir de leur trou ! » Sa voix d'outre-tombe affole les animaux. Certains s'enfuient. L'Outarde voudrait bien fuir elle aussi, mais, toujours coincée, elle hasarde : « Vous êtes qui ? Des revenants de retour du bûcher ? » Les bûcherons haussent les épaules : « Non, des bûcherons en déroute qui ont bûché et bûché au détour de l'embûche. »

«Ah bon. Et vous voulez quoi ?» Alors, ils se rapprochent et entament d'une seule voix : «Nous, bûcherons, nous bûchons, scions, buvons, dansons, jouons et dormons. Et nous bûcherons, scierons, boirons, danserons, jouerons et dormirons, comme toujours depuis toujours et pour toujours !» L'Écureuil, se mordant la bajoue, peine à se contenir : «Hi ! Hi ! Ils sont mourants !» Et les animaux s'en donnent à cœur joie, morts de rire : «Mais qu'est-ce que c'est que ça ?» «Des guenilloux atriqués comme la chienne à Jacques ?» «Pouah ! Comme ils empestent !» «De vrais pue-la-mort !» «Plus puant que ça, tu meurs !» L'Outarde continue : «Et vous faites quoi ici ?» L'un d'eux articule : «Attendez que j'me rappelle... C'qui me r'vient, c'est qu'on nous a assis dans un canot d'écorce et qu'on nous a transportés à travers le ciel jusque dans nos chaumières pour fêter le Nouvel An dans nos familles, surtout pas pour courailler.» Un autre bûcheron s'avance, enlève son bonnet et replace ses cheveux limoneux : «Ouin, je voulais voir mon petit dernier, le t'nir dans mes bras, pis l'sentir. C'pas drôle l'hiver dans l'fond du bois. On s'sent seuls, pis c'é long.» Un autre tousse et crache quelques grumeaux, s'essuie sur la manche la morve qui lui pend du nez, enfin ce qu'il en reste, ajoute : «J'sais pas trop, on a dû mal négocier l'affaire... Parce qu'asteure, on est juste de l'engrais à vivants. Des pousseux de rêves dans la tête du pôvre monde qui dort.» Il s'interrompt, se mouche, mais son nez se décroche et finit dans le mouchoir. Un moment il le regarde, ferme la main dessus : «S'cusez-la ! C'est qu'y a pas grand-chose qui tienne encore.» Un autre plus chétif et un peu en retrait ouvre la bouche : «Pis ça fait un maudit boute qu'on est jusse ça. J'en ai mon voyage.» Celui à gauche, plus amoché, le cœur pourri et juteux et qui pompe encore : «Moi'ssi, j'en ai plein l'dos. Chu t'écœuré ben raide. J'en peux pus de t'ça.» Et un coulant

jet noir gicle de sa poitrine et lui éclabousse le visage. «Arrête de te pomper de même, ça sert à rien. J'te l'avais dit, l'Gros. On a focaillé, pis on est partis du mauvais bord. C'est toute.» «Ben ouais, maudit qu'on était paquetés quand on est rembarqués d'dans.» «On était même pus capables de s'enligner ben dret.» Puis, ils pouffent de rire, ensemble, rient de bon cœur.

Tandis que tous s'esclaffent, le Renard resurgit. Les oreilles basses, il se faufile entre eux. Le Harfang, le Moineau et le Pic des bois réapparaissent avec un nouveau compagnon : «Brrr ! Il fait un de ces froids de canard ! Brrr ! Migreur, je te présente Turlusiphon Turlututu, le Pinson roi des chanteurs.»

«Hum. Hum. Bonsoir. S'cusez mes plumes en bataille, j'étais en plein sommeil. Alors, que puis-je faire ?» Le Pic des bois lui montre la glace. «Oh ! Vous croyez que ?» Le Harfang tourne la tête, cligne des yeux : «Oh ! que oui, n'as-tu pas déjà brisé le verre des hommes, hou !» Le Pinson se donne de grands airs : «Bien sûr, bien sûr !» Mais le Pic des bois lui montre son bec fêlé : «Eh, Pinson, ne chante pas victoire trop vite, cette glace est pire que le roc.» Les bûcherons se regardent. Le Gros se plaint : «Ah non ! Y va pas nous faire le coup. Mes oreilles se sont ben trop'usées aux échos de fond de tombes.» La cohue proteste, rouspète. Personne ne veut entendre le Pinson chanter. L'Outarde les implore, Turlusiphon s'en mêle : «Hum ! Hum ! S'cusez, mais pourrais-je enfin m'y mettre qu'on en finisse ? J'ai du sommeil à rattraper, moi !»

Alors, le Pinson roi des chanteurs se racle la gorge, se la frotte, se la dilate et se la réchauffe à blanc. Il se dérouille la voix de quelques vocalises. «Pfft. Pfft. Pas coulant de pousser une note dans pareil air. Pfft. Pfft. Trop sec, ça givre.» Quand même, la gorge rouge de charme, il se bombe le torse et entame sa mélodie. À tue-tête, il chante son air d'autre froid. On larmoie de gêne.

Il rougit, imbu de sa voix, assoiffé de triomphe. Autour de lui, autant chacun lorgne l'autre de l'œil qu'à demi-voix ça murmure sous l'aile devant tant d'orgueil : « Comme il le porte haut, son bois. » « Hou. Hou. Par la juste note, déjà éraillé outre mesure, il fausse ! » « Mais ce n'est qu'une voix blanche, une vraie divette. » Le Pinson change d'octave, chante plus haut. Monte le ton, fait vibrer ses cordes, y va à gorge déployée. Comme un fausset, il pousse une finale suraiguë, la maintient. « Pouah, dis donc, il ne manque pas d'ego, celui-là. » Et le Pinson, qui s'égosille à fond, s'en fait une gloriole.

Tous trémulent au son de ce trémolo vibrant, plumes et poils hérissés. Le tympan prêt à fendre, chacun louche de malaise et se bouche les oreilles, le crâne abasourdi par ce son de scie. Peut-être entend-on alors le grondement sourd d'une avalanche au loin dans les montagnes, ou l'éclatement du verglas sur les branches ou de quelques cailloux gelés, mais, à la flaque de glace, rien n'y fait. Et le Pinson s'étouffe, se convulse et s'effondre. « Pfft. Pfft. Me faudrait un peu d'eau. J'ai la gorge qui crame. Qu'est-ce que c'est que cette glace ? Pfft. Pfft. Las, je déchante complètement. » Puis il s'évanouit. Alors, on s'approche de lui, le tâte de l'aile, lui soulève la tête, lui pousse dans la gorge de la neige, qui aussitôt fondue s'évapore, lui rafraîchit le gosier et le ranime.

Sonné par cette dissonance, l'esprit de la givrée résonne comme une casserole autour des bûcherons, qui, eux, se frottent les oreilles et dévisagent les animaux, pris de tremblote devant l'Outarde. Seul le Renard ose un pas et s'avance vers elle. Il veut sa proie avant les loups, car, si elle ne meurt pas pour lui, elle mourra pour la meute. Toutefois, l'Outarde s'essaie encore et demande aux bûcherons : « Peut-être qu'avec une de vos haches, vous pourriez… » Ils se consultent, plutôt débinés : « T'es pas chanceuse, ma

belle. On a déjà essayé pire. Y a rien à faire. On peut pus agir sur vot'bord de monde. » Derrière, le Gros, gêné, marmonne. « Envoye, dis-y. » L'Outarde se tourne vers le Gros : « Me dire quoi ? » « Hum… s'cuse-moi de te dire ça, mais, si tu nous vois assez pour penser que nos haches pourraient… c'est p't-être que t'es engourdie… que… que t'es déjà un peu rendue de not'bord… »

En entendant ces paroles, l'esprit de la givrée réagit : « Bande de plaignards, vos plaintes et vos larmes ne suffiront pas à faire briller l'acier de vos haches. Qui vous voit n'est pas plus près de la mort qu'il n'est loin de la vie. Dans votre essence, vous êtes autant visibles pour eux qu'eux le sont pour vous. Il suffit d'avoir vécu et de ne pas être peureux. Disons que tous vous voient, mais que plusieurs préfèrent fermer les yeux. Essayez donc de comprendre que vous êtes morts, bel et bien morts, et que cela ne change rien à rien. Acceptez-le. Et cessez de croire que votre sort est l'œuvre du diable et que le fait de déambuler encore dans de la chair pourrissante vous empêche le ciel. Foutaise que cela ! Rembarquez donc dans votre canot et profitez-en ! » Les bûcherons sont interloqués. Sous le choc, ils ont les yeux qui leur sautent de la tête et qui revolent et qui rebondissent un peu partout. Écœurés, la plupart des animaux détournent la tête et feignent de les ignorer, sauf l'Écureuil, qui jubile devant ce buffet à ciel ouvert. Le Gros est démuni : « Eh, le Jeune, aide-moi, j'vois tout bleu pis j'ai fret aux yeux ! » « Calme-toi, le Gros. Viens icitte. Tire-toi une bûche, pis respire un gros coup. » Pendant que le vent se lève dans la forêt et que les branches remuent, les bûcherons, à quatre pattes, fouillent à tâtons pour retrouver la vue. L'Écureuil en profite, se faufile entre eux et met la patte sur un œil au beurre noir, qu'il s'empresse de gober à l'abri des regards.

Quelques-uns des lièvres et des rongeurs assistent les bûcherons et les aident à récupérer leurs yeux. L'Outarde commence à claquer du bec, lève la tête : « Oh, esprit de la givrée, il ne me reste dans le crâne que les vues où j'avais tout le ciel entre mes ailes. Je sens la dormance me gagner le sang, me gonfler les veines de sa givrée. N'y pouvez-vous pas quelque chose ? » Le brouillard autour d'eux se met à vibrer : « Outarde, nous n'y pouvons rien. Nous n'y sommes que pour rappeler aux fantômes qu'un même vent souffle d'un monde à l'autre. La givrée passera et beaucoup d'entre eux voudront être encore là pour le poids de la neige. Au moment propice, si tu parviens sans retenue à t'envoler au dehors de tes plumes, tu sauras nous rejoindre. Souviens-toi que tu ne planeras que portée par un vent de souche pour ton reflet en couches. Mais peut-être pourrions-nous faire appel à un dormeur fantôme. » Derrière, les bûcherons s'échangent des yeux : « Aie, le Gros, tiens en voilà un. » Il se le pousse dans l'orbite : « Ouin, c'est le bon. » « Chu désolé, mais y'en reste moins qu'y en est tombé. » « Qu'est-ce tu dis ? » « Ben, va falloir t'habituer à vivre en coq-l'œil. » « Maudit, comme si c'ta pas encore assez ! » « Inquiète-toi pas, j'vas te passer le mien de temps en temps. » « Quoi ? Pour que j'louche comme une loutre ? Oublie ça, j'haïs ça me voir jusse le boutte du nez. » « Arrête donc de chialer, au moins t'en as encore un, toé. » L'Écureuil sautille vers l'Outarde : « De vrais pleurotes, ma parole ! » Soudain, il freine, se redresse : « Outarde ! Derrière toi ! »

Tous se retournent. Les bûcherons sont bouches béantes. Sorti de nulle part, un enfant fantôme attend debout. Il se prend la mâchoire à deux mains, chigne : « Ça fa' mal en câline. » Les bûcherons se rapprochent : « Petit, que fais-tu là ? T'es pas supposé être icitte. » L'enfant les regarde : « À soir, on m'en a arraché toute une. Mon père a attaché ma dent molle avec du fil à coudre à la

porte du poêle. Pis quand j'r'gardais pas, clac ! il l'a poussée d'un coup sec. Ouch ! Ma dent a r'volé. Pis a s'est ramassée dans une craque du plancher. Je l'ai déprise, pis je l'ai cachée en d'sous d'mon oreiller, pour que la fée des dents me la change contre une grosse piasse ronde. » L'enfant avance et tend une main vers l'Outarde. Les bûcherons s'exclament : « Il est encore relié ! » Tous les animaux s'affolent : « Ooohh ! » Alors, l'esprit de la givrée les rassure : « Du calme, du calme. Ne perdez pas votre sang-froid. Il arrive que nous rendions tangibles à l'œil certains rêves dont la lumière est suffisante. L'enfant ici avec vous dort quelque part non loin, le corps pris d'un sommeil profond. Pour autant qu'aucun changement de rêve ne survienne, nous pourrons le maintenir ici parmi vous. » L'enfant les regarde. L'Outarde lui demande de la décoincer. L'enfant s'accroupit. Il tente de lui déprendre les pattes, de briser la glace, mais chaque fois qu'il la touche ses doigts s'évanouissent dans la chair. Surpris, il ricane, puis essaie de nouveau, mais rien n'y fait. Il est sans substance dans son état. « Chu désolé, ça marche pas. »

L'Outarde baisse la tête : « Que me reste-t-il comme espoir ? Je l'avoue, j'ai honte de finir dévorée devant vos yeux. N'y aurait-il pas moyen de m'endormir pour qu'une fois endormie et encore en vie, je m'oublie si bien que le Renard me croque vive et que je meurs sans savoir que je meurs ? » Les bûcherons se creusent la tête, font écumer leur matière grise. Les animaux désespèrent, apparaissent fatigués. Le vent souffle et le froid mord quiconque traîne à découvert. La cohue se morcelle. On abandonne. Petit à petit, on se désintéresse de l'Outarde, on la quitte. Chacun regrette son refuge et a en tête la chaleur de son nid. On commence à regagner les bois et, bientôt, il ne reste plus que le Jaseur, l'Écureuil et le Renard, qui s'assoit devant elle. L'enfant commence

à s'estomper. Il s'essaie encore à aider l'Outarde, mais rien n'y fait. Et l'esprit de la givrée intervient : « Renard, n'aurais-tu pas toi aussi honte de ta chair si tu la voyais morte et faite de choses défaites par terre ? Car une fois démis de la chair, l'un voit tout d'en dehors. Renard, si tu la croquais bien, elle n'en saurait rien.» L'enfant, qui paraît de plus en plus translucide, secoue la tête. Le Renard gratte la gelée, éternue, répond : « Bon. Dès qu'elle dort, je la croque, qu'on en finisse.» Alors, l'enfant le supplie de se retenir. Les bûcherons acquiescent à sa requête. Le Renard renâcle, résolu à échiner l'Outarde. De violentes bourrasques balaient les bois. L'enfant se décolore. Il sursaute et crie. Puis une rafale l'emporte, le dissipe. Il s'est volatilisé.

Tandis que les bûcherons se demandent entre eux comment endormir l'Outarde, le Jaseur s'amène au devant : « Permettez, permettez. Outarde, moi qui parle sans arrêt, qui conte et crie, raconte et récite, je puis vous ensommeiller. Souvent je me suis senti d'ennui devant qui bâille à m'écouter. Je suis le soporifique naturel de la forêt.» L'eau à la bouche, le Renard se frotte à l'Outarde, lui lèche le cou et le mordille. Elle s'énerve. L'esprit de la givrée, sensible aux changements de vents entre les mondes, intervient pour l'apaiser : « Migreur, ton corps est couvert d'engelures. Laisse le Jaseur t'assommer de ses fabulations, et le Renard ne te manquera pas d'une dent. Nous y veillerons.» Et le Jaseur commence une histoire interminable où un petit mammifère infirme découvre un jour qu'il est impuissant à survivre par lui-même dans la vie sauvage. L'Écureuil, qui s'en balance, détale, mené par l'odeur de ses caches fertiles. Un des bûcherons a beau jouer de sa musique à bouche, mais rien n'y fait. Tous sombrent bientôt dans un sommeil profond et ronflent en chœur, bien pelotonnés les uns contre les autres, non sans avoir pleuré

quelques larves. Si le Renard peine à rester de veille, l'Outarde, elle, ne s'endort pas. Elle ressent du moins le poids de ses paupières closes et entend le cliquetis de son cœur rouagé qui ralentit et sonne le glas de l'animal en survie. « Ah, comme il m'urge de dormir. Plus le froid me mord, moins la mort n'en démord. Et pourtant j'en suis incapable.» Puis, au son monotone de la voix du Jaseur, enfin l'Outarde s'absente d'elle-même un moment.

« Outarde, en cette nuit de gel, je me demande si je suis encore ici, et si mon corps est bien encore avec moi, rien qu'à moi ? » « Hum, ai-je encore une ombre ? Car les fantômes n'ont pas d'ombre, ils sont un reste brillant de la chair du vivant.» Les yeux clos de l'Outarde s'agitent : « Le froid avide me mord, et sa morsure m'assèche la vie. Pour regagner le ciel, je volerai hors de moi, à corps perdu sans retenue.» Dans cette lueur inégale qui commence à poindre à l'horizon, tout semble monter vers les nuages jusqu'à ce qu'on n'en voie plus rien. La forêt elle-même est un nuage badigeonné de givre. Une bande de canards en approche ralentissent et se posent. Ils cherchent de quoi boire ou manger et piétinent le sol de leurs pattes palmées et remuent le frimas avec leur bec. Et les nuages se mêlent en sombres nuances. Et le vent cingle. Un flocon virevolte. Puis deux. Puis trois. Et la neige se met à neiger. Et le jour se met à la journée.

Au loin, en haut de la côte, un enfant s'amène, la main dans celle de son père. Ils apportent avec eux une chaudière pleine des braises du soir, encore rouges d'avoir gardé au chaud la maisonnée. Inquiet, l'enfant s'imagine l'Outarde se balader bien au chaud dans l'estomac du Renard ou, rôtie et juteuse, tourner sur la broche d'un trappeur. Quand ils arrivent, ils sont seuls, les

canards se sont envolés. Même s'il croit les entendre un instant, l'enfant ne voit pas les bûcherons qui ronflent à poings fermés, emmitouflés jusqu'aux oreilles dans le fossé. Mais il voit, au milieu du chemin, les deux pattes de l'Outarde bien saillantes, frêles, et rien d'autre que des plumes éparpillées dans la neige. L'enfant ne veut rien voir. Il cherche l'Outarde partout, s'obstine et l'appelle, mais rien n'y fait.

Devant le chagrin de l'enfant, son père lui parle des visages de la mort et du travail des racines. Il lui explique comment le vent souffle par la tombe un trou dans le monde où les fantômes traînent leur trépas en silence et y espèrent le feu qui se substitue au soleil. L'enfant écoute et se tait, car il sait que plus rien n'y fera rien, sauf peut-être la grosse piasse ronde qu'il soupèse dans sa poche ou encore les plumes qu'il ramassera pour s'en bourrer un oreiller plein.

L'HEURE DU CORBEAU

Oana Avasilichioaei

un corbeau illuminé sur un rayon de lune
glissa dans ta chambre

quand l'heure quitta l'heure
invoque un cierge, enchante le noir

ta chevelure en bouche endormie par un vent soudain
un greier-ţi împletea părul tău de trestii
corbeau ombrant les ombres
tempête de sauterelles, furie de feuilles

a fost odată ca-n poveşti
a fost ca niciodată...

il était une fois
dans un pays loin d'ici...

un corbeau glissant sur un rayon de lune
illuminant ta chambre

luceafărul cobora pe-o rază
mâna-ţi mângâia

tu dormeai cu tâmpla ta de oase şi ascultai lumina

le temps dormait à tes flancs, se lavait de sa couleur

Écoute. Qu'entends-tu ?
canne-à-mal doucement percutant le sablier

paupières soufflées au fond d'un gobelet

eu te ascultam copilă şi mă zburau cocorii

tu tot coborai în somn şi respirai trezindă

aprindând fereastra cu oglinda gurii

tel un enfant oiseauté j'écoutais

ton souffle éveillé, embassiné dans le sommeil

ta bouche mirée, enferventant le verre

tu ascultai tremurătoare
cu umerele goale

crocus florissant d'histoires

dehors seule l'herbe frémissante
lombrics clignant des yeux myriades de bouches myriades

galope

galope

les tulipes du temps dormaient à tes flancs,
lavées de leur couleur

iar eu te aşteptam cu oştirea de cuvinte
lăsate-n colţuri, frigurânde

et j'attendis avec mes mots soldatesques
oubliés aux quatre coins, chevrotant de nuit

iar tu mă aşteptai cu oştirea de pleoape
şi mâna întredeschisă

et tu attendais avec tes paupières soldatesques
tes paumes à demi offertes

o dorul meu, retarde l'air

sur les branches des arbres le temps disloquait
les squelettes verdoyants des mots

rădăcinind lumina
, întoarce ceasul

lună de lună
geamul ne tot şoptea
ascultă, ascultă

lune rejetant le drap de cette heure sans heure

ô cœur incertain

là-haut, sur les pignons, une chouette s'envola
avec une ombre
ton sommeil encensa l'air de la chambre
fit frémir la lumière lunaire

eu dorm lângă tine pe o rază de lună
eu dorm
o tandru
ô garde-feuille

Tête de plume

Simon St-Onge

C'est documenté — je dormais quand je suis né.
Ni cris, ni pleurs, ni d'œil de glaire et d'émoi,
ni d'où suis-je, docteur, ni d'adieu ! placenta ;
qu'une lisse petite boule de sommeil,
qu'un rare silence pour commencer.

Une si discrète entrée dans le monde,
un tel manque de vigueur,
d'intérêt pour la douleur,
firent un cosmos d'angoisse
du crâne de mon père,
et des nuits durant,
infatigablement,
mes origines le tracassèrent.

Puis lorsqu'un soir, cerné comme une chouette,
il baigna le chien, brûla sa barbe,
écrivit un poème, quitta la maison,
pour moi ni paradis perdu, ni petite dernière
photo de famille peut-être ?
qu'un sommeil en tiroir dans un lit capitaine,
que l'ombre du chien sur le plancher de ma chambre.

*

Mon père trouva refuge à Soda Springs, Idaho,
où dès lors les enfants s'endormirent
à la légende du Veilleur des hiverneurs,
miroitant, verglacé, bardé de clochettes,
qui électrifie les sapins pour friser les ours,
somnambules en quête de jour,
tirés trop tôt de leur rêve de neige.

C'est là-bas même qu'on m'expédia
au lendemain d'une fête incertaine,
et par train je filai à l'ouest comme la nuit,
front à la fenêtre, pieds en l'air,
négatifs de nuages au fond des paupières.

Mais quand les wagons se plissèrent comme une peau
contre un saule tranquille assoupi sur les rails,
ni côtes qui se serrent comme une main sur le cœur,
ni gorge qui s'ouvre sur des mots inouïs ;
qu'un dormeur suspendu dans un mobile de fer,
qu'un coma amorti par une tête de plume.

*

Je me retrouve en rayons X dans une chambre noire,
mon crâne au mur comme une lune en hiver,
sa lumière bleue tirant de l'ombre
la main d'un homme en chemise de plomb
et le front de mon père,
qui sur le bout des pieds
s'amuse à placer sa tête
aux côtés de la mienne,
souriant comme un coup de soleil
pour la postérité :
une dernière photo, Monsieur X ?

Et dans un battement de lumière
son rire fait s'ouvrir
mes yeux comme les siens ;
nous nous reconnaissons, je pense,
tandis que je me rendors.

LES CHAMBRES VIDES

Charles Simic

PRÉFACE

Dans un de mes rêves, Joseph Cornell et moi nous croisons dans la rue. Cela est du domaine du possible. Entre 1958 et 1970, j'ai marché dans les mêmes quartiers de New York que lui. Soit je travaillais à de minables emplois de bureau, ou j'étais sans emploi et je passais mes journées à la bibliothèque publique de la 42e Rue, que Cornell fréquentait aussi. Je ne me souviens plus quand j'ai vu ses boîtes d'ombre pour la première fois. Quand j'étais plus jeune, le surréalisme m'intéressait, et c'est probablement pourquoi j'ai remarqué son nom et les reproductions de ses œuvres. Cornell me faisait sentir que je devais faire quelque chose de semblable en tant que poète, mais j'ai longtemps continué de l'admirer sans en connaître tellement plus. Ce n'est qu'après son décès qu'il est devenu pour moi une obsession. Bien sûr, on avait déjà beaucoup publié d'écrits sur lui, pour la plupart excellents. L'originalité et la modestie de Cornell désarçonnent les critiques et les rendent sympathiques et étonnamment perceptifs. Quand on aborde son art, nos yeux et nos imaginations sont les meilleurs guides. En écrivant les pièces qui suivent, j'espérais émuler sa façon de travailler et ainsi en arriver à le comprendre. Il faut souligner que Cornell travaillait en l'absence de toute théorie esthétique ou notion préétablie de la beauté. Dans ses boîtes, il brassait quelques insignifiants objets trouvés jusqu'à ce qu'ils s'assemblent et composent une image qui lui plaise, sans aucune idée de ce à quoi cette image pourrait finalement ressembler. J'ai espéré faire de même.

— Charles Simic

Jouet secret

Tu rends inconnu le visage endormi de l'enfant, ses yeux et sa bouche à demi ouverts.

Tout dans son monde est un secret, et les jeux sont encore le jeu de l'amour, le jeu de cache-cache, et le jeu glacial de la solitude.

Dans une chambre secrète d'une maison secrète son jouet secret est assis seul, à l'écoute de sa propre immobilité.

Des corbeaux volent au-dessus de cette ville. Les fantômes de ses rêves et des nôtres se rassemblent la nuit comme des étalagistes et leurs mannequins sur une rue d'immeubles sombres, abandonnés, et de nuages blancs.

The Cost of Misery

(Be Bed Bee)

MON IMAGE EST UN PRODUIT. MON LIT EST SON CA

—Isabelle Maréchal

D'ailleurs – d'ailleurs –
Il serait trop long de passer par une locution adverbiale.
Est-ce qu'il te reste de l'argent ?
Non –

Arrête tes simagrées. Notre visage est un lit. Notre bouche est un lit. Nos aisselles sont des lits. Nos yeux sont des réceptacles à lits. Nos pores sont des pochettes ergonomiques pour ressorts de lit défectueux. La fleur d'anus est une plante rare qui éclot dans les lits.

The market is a bed. A bed is the ultimate lie. A bed is the heart of civilization. A bed is the product that enlightens our lives. Do you know the cost of misery? Sex dreams too numerous to bear... Be bed bee.

THIS IS A SERIOUS BUSINESS

WE WORK TO LOWER THE COST OF MISERY

AVEC JULIE S., dans un corridor d'hôtel, en courant, en riant, ses bas déroulés, moi, la pine à l'air, qui vise son cul. Le lit en arrière-plan, scène remarquable. Tout dégouline. La croupe luisante. J'embrasse ses cuisses. Elle embrasse mes épaules. Pas de pénétration. Vulve amusante.
COST : 250 000 $ AA01

AVEC TANIA L., dans un lit pas cher. Une chambre qui sent les urinoirs. Un chat dans une cage, endormi. D'abord s'embrasser, longuement. Puis la pénétrer avec langueur. Grafignures, lacérations du dos. Voix forte. Impatience, sensualité presque cinématographique (style *Casablanca* drôle). Zeste d'amour en sus. Pas de rappel.
COST : 15 000 $ AA02

AVEC JEAN-PAUL D., dans une ruelle de Montréal. Rapidement. Après un lancement au Saint-Sulpice. Une branlette désorganisée. Le sourire aux lèvres. Porte-clés en forme de lit à baldaquin espagnol.
COST : 75 $ BB01

AVEC SCARLETT J., au Ritz à Montréal. Étendu sur un lit à peine défait. La bouche sur ses seins pendant des heures. Puis sa bouche sur mon cou, en gilet de sauvetage, en assemblée de liberté. Elle ne touche même pas à ma queue.
COST : 150 000 $ AA03

AVEC ALFRED J., dans mon lit, chez moi. Mon lit rayé de bleu. Douillette IKEA. Un poster avec un trou au milieu. Au niveau de sa bouche. Sans me blesser la pine.
COST : 20 $ BB02

AVEC JULIETTE B., derrière un cendrier d'hôtel, clinquant, un drap de lit étendu sur la moquette du corridor. Elle, jouant à la chatte. Moi, jouant au butor. Frotti-frotta sur vêtement. Effleurement de sa bouche. Massage du genou.
COST : 75 000 $ AA04

AVEC JULIE LE B. Elle sort de la douche. Se masse devant moi. Elle glisse sous les couvertures. Me demande de lui lire le menu de l'hôtel. Mange une pomme puis me suce. Crache les morceaux de pomme sur mon corps. J'éjacule dans sa bouche pleine.
COST : 15 000 $ AA05

AVEC MACHA G., dans un camping. Sous la tente. Le lit est le sol. D'abord le regard. Elle inspecte ma queue. Tasse les poils sur le côté. Me suce. Puis elle sort dans la nuit pour prendre une marche et lire du Tonino Benacquista.
COST : 13 000 $ AA06

AVEC DENISE D., dans un lobby d'hôtel. Elle me montre un sein. Prend ma main et la pose sur son aréole. Elle me lèche le doigt. Je me masturbe.
COST : 4 000 $ AA07

AVEC MÉLANIE G., un lit sur une scène. Un guitariste rock derrière le lit. Projections ordinaires d'un spectacle de projections ordinaires. Théâtralité. Je me frotte sur son ventre rond. Elle me lèche les couilles. Je la pénètre très vite. J'éjacule en trois minutes. La musique continue de bruire derrière nous. Elle s'endort.
COST : 6 000 $ AA08

AVEC GREGORY C., il se met à quatre pattes. Me montre son cul. Bien lisse. Je le caresse. Il me masturbe. Avant d'éjaculer, je lui montre la direction de La Mecque et nous prions ensemble la venue éternelle d'Allah. Il macule le plancher. Je viens sur ses fesses.
COST : 56 000 $ BB03

AVEC STÉPHANIE L., dans mon lit, le soir, après avoir regardé les nouvelles de Radio-Canada. Nous parlons de trekking. Elle me caresse les fesses. Je l'embrasse. Pendant deux heures. Nos bouches sont irritées par la salive. Je la pénètre. Puis la goûte longuement. Elle jouit. Nous dormons enlacés.
COST : 7 500 $ AA09

AVEC ELSIE L., dans un motel du boulevard Taschereau. D'abord lui flatter les cheveux. Sucer ses orteils. J'embrasse ses yeux. Incongruité tolérée. Nous lisons ensemble un article de journal qui la met en valeur. Nous nous léchons mutuellement. Elle jouit plusieurs fois.
COST : 13 000 $ AA10

AVEC VIOLAINE F., après une soirée de beuverie, à quatre heures du matin. Dans un grand lit gonflé de plumes. En novembre. Elle me sourit. Je la lèche avec componction. Nous buvons. Elle se déshabille. Je la pénètre vite et mal. Endormissement. Elle ronfle et moi aussi. Je ne suis pas bon. Pas de retour.
COST : 11 500 $ AA11

AVEC JANETTE B., dans un lit droit. Elle me dit que je suis inhibé. Je déchire ses vêtements. Elle me caresse le visage.

ALL JACKASS CALLERS WILL BE PROSECUTED

* * *

CALLERS MUST BE EIGHTEEN OR MORE

J'AIMERAIS PRIER DEVANT SES VÊTEMENTS MORTS. Je me masturbe pendant qu'elle touche ma tête et regarde à l'extérieur.
COST : 23 000 $ AA12

AVEC NATHALIE Q., à Saint-Tropez. Dans un lit simple. À quatre pattes. Pénétration ordinaire. Elle prend son plaisir en se masturbant. Se retourne et nous recommençons. Missionnaire avec une légère touche de nourriture. Je verse du lait au chocolat Québon dans le creux de son nombril. Je lape. Ça lui dégouline dans la vulve. Correct.
COST : 16 000 $ AA13

AVEC MARIE L., au Quatre Saisons. Dans un lit immense. Elle sur moi. Vive et pompant du bassin. Sa vulve fait l'ange sans arrêt. Tornade de cheveux. Pressoir et jaquette de ratine. Elle écrit sur la table de la chambre trois pages de dialogue pour une pièce à venir. Me les lit et me suce ensuite.
COST : 24 000 $ AA14

AVEC CAROLE B. Elle me fouette gentiment, avec désinvolture et ironie. Bâton avec un long balai de cuir mou. Elle passe un doigt dans sa chatte. Attend que je bande. Ça y est. Me donne une claque. Je jouis.
COST : 178 000 $ AA15

AVEC KARINE V., dans un appartement montréalais inconnu. Un lit propre. Des draps convenablement gonflés. Elle dégrafe son soutien-gorge. Se masse les seins. Je lui passe un doigt. Elle me masturbe curieusement. Je la pénètre un peu, elle se dandine à peine. Je lui demande gentiment si je peux éjaculer sur ses seins. Elle me donne la permission en souriant. Puis nous nous embrassons par petits coups, en imitant des pingouins. Longues heures enlacées.
COST : 43 000 $ AA16

AVEC NELLY A., chez elle. Son lit est immaculé. Elle me demande avec austérité de la pénétrer dans l'un ou l'autre de ses orifices. Elle me laisse le choix. Ce sera sa surprise. J'hésite. Elle est devant moi, offerte. J'enligne mon pénis. Je lui dis qu'elle a le devoir de tout avaler. Elle s'exécute. Elle me fait signe de la caresser en un lent mouvement de rotation. Puis plus vite. La vitesse change, et elle ajuste la vigueur de ma main. Je me tortille. Je suis écarquillé. Excité, j'introduis l'une de mes phalangettes dans son anus. Elle boit. 5 ml de néant. De sa tête elle me fait signe de continuer. Ça y est. Elle tremble un peu, pour la forme.
COST : 6 700 $ AA17

WE TAKE

ESTATE
PLATINUM CARDS
BOATS
SPORTS CARS
ROLEX
AND LONGINES

WE TAKE

YOUR PRIDE
YOUR SELF-ESTEEM
YOUR LOWLIFE PRICK ATTITUDE
YOUR "I DON'T GIVE A SHIT,
I TAKE 'EM ALL" KIND OF DESIRE

AVEC CATHERINE P., dans un lit couinant, dans un chalet des Laurentides. Elle est nue. Il y a de la musique. Trame sonore d'un film chinois. Nous baisons en pensant à Johnny Cash, presque religieusement, en alternant les phases d'embrassades et les phases de masturbation mutuelle. Elle jouit. Avant moi. Je ne jouis pas. Je l'enlace, en bébé quémandeur. Quinze minutes plus tard, je la pénètre encore. J'éjacule sur son ventre plat. Elle tourne son visage vers le bois rugueux du chalet. Elle m'offre la place du pipi, au bord du lit.
COST : 3 000 $ AA18

AVEC ARIETTE D., je bave des yeux. Généreuse, elle décide de me sucer. Me regarde avec un air contrit, un air de dalaï-lama. Elle fait la charité. M'offre un livre. Pas de jouissance de part et d'autre.
COST : 123 000 $ AA19

AVEC MARIE-CHANTAL T., sur la banquette de cuir d'une BMW. Mon torse est attaqué. Elle pousse sur mon corps. Ses deux mains trouvent un point d'appui entre mes seins. Nous suons. Plusieurs mouvements énergiques de son bassin m'écrasent. Je pleure de douleur. Elle pense que je jouis. Elle jouit. Puis m'offre sa croupe.
COST : 35 000 $ AA20

AVEC SONIA V., dans mon lit. Avec de la crème glacée. Bouche froide. Drôle de sensation. Ça ramollit. Je plonge dans sa vulve, avec ma langue surgelée. Soudain, tout ressemble à un musée de cire. Deux doigts, puis trois. Notre haleine redevient tiède. Nous nous embrassons avec grande joie. Plus rien n'est sec. Je jouis entre ses seins. Je continue à la masturber. Voilà.
COST : 4 600 $ AA21

AVEC ÉLIZABETH B.-B., sur son lit, dans sa chambre. Je caresse très longuement ses seins. Elle ferme les yeux. Je détache ma ceinture. Elle me masse les couilles. J'embrasse goulûment son torse, ses seins, sa bouche. Je lui tire un peu les cheveux. Elle arque son dos. Je me masturbe tout en la léchant. Elle roule sur le lit. Elle jouit. J'attends vingt minutes. Je recommence le manège, mais cette fois je la regarde dans les yeux et je l'embrasse avec passion. Je la pénètre. Je viens trop vite. C'est un désastre.
COST : 22 000 $ AA22

AVEC RENÉE G., dans son lit. Je la regarde et je lui demande de m'embrasser. Elle hésite. Je la déshabille. Nous nous enlaçons. Je lui fais un massage interminable. Elle s'endort. J'attends quinze minutes puis la réveille. Je la masturbe trop peu. Je la pénètre. Elle se rendort.
COST : 4 000 $ AA23

AVEC PASCALE M., nous courons dans ma chambre, nous sautons sur mon lit. Elle se moque de moi, joue à la grenouille. Puis s'étend, fatiguée, sur ma couette. Négligemment, elle me caresse les fesses. Je lui lèche les oreilles. Chacun de ses pavillons est visité par le bout de ma langue. Elle frissonne. Je lui arrache son pantalon. Elle m'embrasse à pleine bouche. Je tâte sa vulve ample, généreuse. J'éjacule sur sa jambe droite, avant de la pénétrer, en état d'excitation maximum.
COST : 1 200 $ (OU VOIR SANS GRANDES ATTENTES *LE CŒUR AU POING* DE CHARLES B.) AA24

WE EXPECT YOU TO BE SATISFIED

AVEC ANNE-MARIE L., dans une émission télévisée, sur un lit de paillettes avec un *follow spot* qui suit mon petit pénis. Elle entreprend un mouvement hollywoodien avec ses lèvres de dévoreuse. Elle n'est pas encore nue. Elle dézippe avec théâtralité la gaine de PVC qui recouvre son corps. J'entrevois d'abord ses seins qui bondissent hors de son costume et ballottent, menaçants, devant mon membre dur. Le *follow spot* change alors de victime, il suit maintenant sa main qui continue à la dénuder. Lorsque sa chatte surgit, légèrement velue, pleine d'entrain, j'y enfonce un doigt avec véhémence. Surprise. Publicité. Je la masturbe debout, pendant qu'elle se caresse les seins. J'éjacule par terre, mon sperme s'étiolant sur les restes de sa gangue de plastique, à ses pieds. Retour de la pause. Le caméraman me tire par le bras. Contrat terminé.
COST : 15 000 $ **AA25**

AVEC WINONA R., dans un hôtel de New York. Elle fume avec mélancolie sur le lit défait. Me demande d'y aller sans me presser. Je lui suce les orteils. Masse ses pieds. Je lèche tout son corps avec une patience de bénédictin. Je lui dis : *Bénédictin*, en français. Elle me dit : *Cut the fucking crap, just suck!* Elle continue de fumer pendant que j'entreprends un mouvement savant de va-et-vient dans sa chatte avec ma langue et mon index gauche. Je joue du tuba pendant presque vingt minutes. Ma langue est sclérosée. Elle jouit. Je lui embrasse les seins. Elle feint de me masturber puis crache sur mon pénis turgescent. C'est une invite. Je lui tends mon membre. Elle le repousse. Je me masturbe dans la toilette. Elle est déjà partie quand je reviens.
COST : 178 000 $ **AA26**

AVEC ANNIE V., dans sa chambre, un disque d'or nous surplombant. Très douce, la nuit. Nous sommes nus et nous nageons dans son lit humecté de nos liquides. Question d'embrassade, elle arrête scientifiquement juste avant que nos lèvres grésillent comme de l'acide. Elle sait. Ses fesses sont invitantes. J'ouvre son anus avec précaution, graduellement, en introduisant un doigt, puis deux, puis trois, avec un lubrifiant conséquent. Je n'enfonce pas ma pine jusqu'à l'aine, elle n'aime pas ça, puis se retourne sur elle-même. Elle retire ma queue de son cul, me masturbe un peu, la nettoie avec un bout de drap sec et l'insère dans sa chatte. J'embrasse ses cheveux autant que sa bouche. Zut pas d'amour. Mais le *girlfriend experience* si cher au connaisseur.
COST : 56 000 $ **AA27**

AVEC QUEEN K., dans mon lit. Le nécessaire à addition des points érogènes sur mon oreiller. Dans son cas, c'est une question de *qui étouffera l'autre avec le plus de conviction*. Nervosité des embrassades, mots lancés en guise de défis drôles. Pas le temps de penser, s'explorer est plus important. Je mords ses fesses avec douceur. Elle agrippe les miennes avec fermeté. Nous jouons au massage thaïlandais sans en connaître les tenants et les aboutissants. Mes doigts suintent les larmes de mille vierges. Elle me dit : *10 000, Apollinaire*. Je lui dis : *OK culture*. J'ai une envie folle de la pénétrer pendant qu'elle me regarde. Elle aime le chatouillement de mes poils sur sa vulve. Je lèche ses seins comme un ethnographe amateur. Je ris. Elle rit. Nous jouissons en riant. Étrange, ça fonctionne.
COST : 3 750 $ **AA28**

WE EXPECT YOU TO CALL YOUR

"THAT'S TOO BORING, CAN I INVENT A PRICE FOR A GIRL THAT I WANT RIGHT NOW AND WHO'S GOT A TALK SHOW ON FOX?"

FRIEND AND TELL HIM OUR NUMBER. WE WILL FIND A WAY TO SATISFY HIM OR NOT.

FUCK CRAZY HOTLINE 514 525-2841

KILLING A YOUNG MEXICAN GIRL IN A FAKE ACCIDENT IS POSSIBLE.

IF YOU WANT TO FUCK HER BEFORE, IT'S INCLUDED IN THE PRICE.

AVEC LORD LOUIS M., dans un lit royal, sur un porte-avions imaginaire. Il enlève ses bottes de cuir qui grincent. Me demande avec un sourire en coin de m'agenouiller. Son mépris est presque touchant. J'ouvre mes fesses. Il me donne la fessée. Il tire ensuite mes couilles et ma verge vers lui, en passant en dessous de mon anus. Je ne dis rien. Je souffre. Il attend qu'une passionnante chaleur vienne lui indiquer que le sang explosera bientôt entre mes cuisses. Il lâche tout. Je bande. Il donne un coup de rein violent entre mes jambes. Je sens sa sève en moi. Il claque la porte.
COST : 167 000 € (REPRODUIRE EN FILM PORNO INTERNATIONAL) **BB04**

AVEC BRIGITTE F., dans un studio d'enregistrement parisien, sur un lit de camp. Elle est à genoux. Elle ouvre sa bouche immense et me suce jusqu'à ce que je la barbouille. Son visage plein de perles, elle m'enfonce un doigt dans l'anus et rit longtemps. À gorge déployée. Étienne D. me reluque dans la cabine des ingénieurs de son. C'est une grande farce. Tout le monde est heureux. Nous recommençons le même lazzi jusqu'à ce que ma verge devienne douloureuse.
COST : 34 000 € **AA29**

AVEC NANCY H., dans sa chambre d'écriture, sur un matelas pneumatique. Je suis nu. Je ressemble à une statue d'un grand artiste américain du pop art trash. Rien de reluisant. Je me lève. M'appuie sur le mur. Elle touche attentivement et avec une insidieuse compassion mon ventre qui déborde un peu. Elle lance sa langue dans mon nombril. Le déverrouille en quelques secondes. J'essaie de la toucher. Elle se rétracte. Elle enlève ses petites culottes. Me les donne à renifler. Puis masse avec aménité mon entrejambe. Je bande. Elle se penche devant moi. Me tient à distance. Elle approche ses fesses de ma verge. Se frotte les fesses sur ma queue comme les femmes de Neandertal se caressaient sans doute sur les jeunes arbres. Par inadvertance ma pine la pénètre durant l'exercice. Elle stoppe son mouvement. Elle attrape ensuite les mains moites qui tremblent sur mes hanches et les pose sur son cul, symétriquement. Pendant un instant, elle cherche un état de confort. Spontanément, je tire et pousse sur mon pénis. Elle ne dit rien, fixe le mur, halète un petit peu, très faiblement. J'essaie de lui empoigner les seins. Peine perdue. Elle rattrape ses appendices à cinq branches et les plaque encore sur ses fesses, moins symétriquement que la première fois. Elle jouit dans un long soupir qui pince. Je n'en peux plus, je la lèche.
COST : 34 000 $ **AA30**

DON'T WORRY
WE HAVE FRIENDS · IN HIGH PLACES ·

AVEC JULIE D., dans une station balnéaire. Sur une table de massage. Je suis un faux masseur. Je promène mes doigts sur son dos, avec douceur et pianotements. Je pétris ses fesses avec patience, je les étire, je les frictionne, je les fais danser. Je glisse ma main jusqu'à sa vulve. J'y laisse mon poing, légèrement aplati, afin qu'elle se masturbe à sa guise. J'attends. C'est une femme concentrée. Ajouter de l'eau. Elle jouit une première fois, avec discrétion. Je me déshabille. Elle me suce en gardant la tête penchée sur le côté de la table. Je suis sur la pointe des pieds. Je me retire de sa bouche puis je l'accompagne sur la table. Nous nous enlaçons, je l'embrasse immodérément. Je la pénètre en criant, comme un cow-boy malencontreux. C'est une scène furtive d'un film de gangsters intello des années 80. C'est vieilli, mais ça fonctionne tout de même.
COST : 88 000 $ AA31

AVEC ANNE-MARIE W., dans un motel de province. Plus de lit. Des ressorts et des tiges de fer. Le matelas a migré sur le sol. Elle me couvre de baisers, me tend ses fesses, s'embroche sur mon hameçon irlandais, je caresse son dos pendant qu'elle monte et descend. Ascenseur bloqué sur deux étages. Belle bouche d'une vieille Amérindienne, ses grandes lèvres enserrent mon pénis, forment une valve experte. Je tente de la déplacer, de tirer sur son bassin. Elle persiste dans cette position. Elle connaît l'horloge de sa jouissance. Tout tremble d'un coup. Elle me dit : *Qu'est-ce que tu veux ?* Je lui dis : *Que tu me suces.* L'habituel. Le service déjeuner. Petit pouding d'hôpital. Je jouis. Elle ne donne pas de *tip.* Nous attendons quinze minutes puis nous recommençons, synchronisés par un musicien japonais.
COST : 14 000 $ AA32

AVEC MARIE-HÉLÈNE P., sur un divan-lit, dans une maison de banlieue. J'embrasse son nez, j'embrasse sa bouche, je secoue ma crinière maligne (à peine quelques bouts de cheveux folâtres). Elle sourit avec une dureté magnanime. Pitié langoureuse. Je malaxe son corps comme un palefrenier fébrile, un dompteur de tigres, un ami de Lassie. Sa fente est nette. Ma verge se dresse à un angle inégalé. Pratiquement quatre-vingt-dix degrés. Généralement soixante-quinze crans suffisent. Position du Verseau. Chœur de spasmes sur mes mains remplies d'humanité tendre et de vers à soie. Je ne me retire pas. Je reste sur elle, dans elle, comme un papillon de nuit.
COST : 27 000 $ AA33

AVEC MARIE-SISSI L., sur sa table d'écriture munie d'un coussin long. Par terre, nous travaillons à son prochain livre. Elle m'explique. Je l'écoute. Elle me donne des ordres à peine voilés. Je lui dis que je ne l'ai pas lue mais que j'ai l'impression de la connaître. Elle me dit : *Effet Warhol.* Je lui dis : *Oui, le bon charpentier des arts.* Elle s'introduit un godemiché dans la chatte, abruptement, en

DON'T WORRY
WE ARE THE FRIENDS OF THOSE WHO DON'T EVER TALK ABOUT FRIENDS…

ne cherchant pas à m'écouter, en criant : *Touche-moi les seins !* J'obtempère. Elle me dit : *Je ne suis pas comme ça d'habitude.* Je lui dis : *Tant pis.* Elle continue à se masturber avec délicatesse en m'ignorant totalement.
COST : 18 000 $ AA34

AVEC MARIE P., sur un fauteuil d'Archambault, transformé en lit pour la prise de vue. *C'est pour une bonne cause*, me dit-elle. Rapidement, je suis nu. En dessous de son t-shirt apparaît une blouse de soie très saillante. On entrevoit le rosé de ses boutons derrière le tissu mince. Elle baisse ses culottes, écarte ses jambes, me demande de regarder attentivement. Sa vulve est moins sarcastique que la science moderne. C'est une flaque dessinée par Hokusai. Son doigt fouille les rebords de son trou. Elle lève soudainement les jambes, révélant avec impudeur son anus de crayon à mine, parfait. J'éjacule, étourdi, sur un livre qui traîne. Ébahi, essoufflé, cherchant la clé du journal de Jouhandeau. Plein d'une douleur de rêve.
COST : 67 000 $
(PLUS 45 000 $ POUR LA FONDATION POUR LA PRÉVENTION DU CANCER DU SEIN) AA35

AVEC MITSOU G., sur un lit de coussins arabes, muni d'un tire-lait. Elle me tend un tube de plastique qui tire le lait. Je travaille ses pointes de flèches. Elle me fait signe de cesser. Je ne la ligote pas. Je la touche à peine. Elle marche dans la chambre, en jouant à la minette. Je la serre dans mes bras, comme un singe bonobo. Ridicule, un ridicule de pluie subite. Elle rit. Me masturbe en se rhabillant. Se désintéresse de moi avec une franchise joyeuse.
COST : 56 000 $ AA36

AVEC CHLOÉ S., devant une caméra louée, dans ma chambre. Je lui dis : *Brown Bunny.* Elle me dit : *It will cost you a lot.* Je rétorque : *I don't care.* C'est si touchant, c'est si tordu, c'est si long et bon que j'atteins le stade du nid de fourmis amazoniennes. Je me décompose entre chacun des courts jets qui miment l'ultime scène. Elle me tend la main. Je lui dis : *You are a great artist!*
COST : 189 000 $ AA37

AVEC CAROLINE M., qui ceint une serviette blanche sur son corps d'œuf de Chine, aussi lisse que la tradition. Elle m'interpelle dans la cage d'escalier. Je monte en sautant les marches. Pas un pli sur son lit à l'écoute. Elle empoigne ma tête, la roule sur ses côtes. Elle embrasse ma joue gauche, puis la droite. Je lèche ses seins de cinéma vérité. Elle insiste pour me voir nu, me cadre en riant. Ses mains en fusils superposés. À l'envers. Je lui lèche l'anus pendant qu'elle se penche. Je bande avec douleur. Un disque d'ondes Martenot peuple les histoires qui interagissent dans nos têtes respectives et détachées. Elle se retourne et m'embrasse dans le cou. Elle me suce avec ludisme. Je la pénètre sur le coin du lit,

WE ARE THE SOUL BABIES OF THE SEX ERA

en tremblant, en agitant mon sac d'impossible sur le plancher de lattes de bois. Je ne me retire pas. Je jouis. Je pleure. Terrible concours de la joie masochiste.
COST : 45 000 $ AA38

AVEC CORINNE L., sur son lit mou déposé sur une planche de bois. C'est une geisha cachée. Elle habite Montréal, mais se déplace par petits pas. Elle se déshabille vite. M'offre le bonheur de la contempler. Je la serre dans mes bras avec une désinvolture criarde. Elle ricane. Je l'embrasse. Nous nous couchons dans son lit en inventant des résidences d'écrivain. À Ouagadougou, à Dakar, à Johannesburg. Elle rit, avec une douce amitié. Me masturbe. Pendant que je la lèche. Pénétration approximative, jeu coupable de la corolle filmée. On tombe dans les essaims de l'inceste,

WE ARE THE LANDLORDS OF EVERY HUMAN BEING

WE ARE THE MASSIVE CRUEL DESIRE EXPLODING IN YOUR MIND IN ONE QUARTER OF A SECOND, TEN TIMES A MINUTE

PERSONNE NE SAIT POURQUOI. On ricane encore, puis elle me dit d'aller me coucher dans le salon.
COST : 4 500 $ AA39

AVEC EVA A., dans les coulisses, sur un lit de camp. Elle me tend ses jambes, je lèche d'abord ses bottes luisantes, j'embrasse ses pieds, je grafigne ses genoux. Dès que je glisse sa culotte sur ses hanches elle devient moins farouche. Avec mes doigts, j'écarte avec minutie les poils de son sexe. Pendant qu'elle m'enserre la tête, je la lèche doucement, en enfonçant périodiquement mon index droit dans sa fente. Elle crie légèrement. Je lui demande de m'offrir son cul. Elle s'exécute. D'un coup violent je la sodomise. Puis je l'embrasse longuement dans le cou. Je la masturbe en continuant à la sodomiser. Elle jouit. Je la prends ensuite dans mes bras et la caresse sans fin.
COST : 75 000 $ AA40

AVEC EDITH C., au parc Baldwin, l'été, sur un banc transformé en lit provisoire, un coupe-vent en guise de couverture. Je suis à genoux. Elle prend mon sexe dans sa bouche, l'humecte convenablement. Son visage rieur m'excite au plus haut point. Je fouille dans son t-shirt pour malaxer ses petits seins fébriles. Bien dur, elle me lâche. J'étends son corps égayé sur le coupe-vent plissé, je dézippe ses jeans, je cherche sa culotte, la déchire violemment. Ses bras et les miens sont en constante communion. Je la pénètre, longtemps, avec une application risible. Elle sourit tout en roulant sa langue dans ma bouche soudée sur la sienne. Je reste en elle. Elle continue à me tordre d'affection dans ses bras amicaux.
COST : 12 000 $ AA41

AVEC VÉRONIQUE C., dans une chambre de sa maison de Boucherville. Son chum regarde. Il a un chronomètre. Elle me parle longtemps, établit une intimité de la parole. Je lui demande de me montrer ses seins. Je les palpe avec componction, comme s'il s'agissait de trésors nationaux. J'embrasse son torse nu avec l'application d'un orfèvre suisse. Elle me touche. Frotte l'extérieur de mon pantalon. Je lui demande de pétrir mon membre. Audacieuse, elle fait mieux, elle me prend dans sa bouche. J'entends le chronomètre marteler les secondes. Je lui dis que je vais jouir. Elle se retire. Elle commence elle-même à se masturber par-dessus son pantalon serré. En tombant sur le plancher, je jouis. Une ecchymose de plus, un rêve tatoué.
COST : 250 000 $ AA42

AVEC NAOMI W., dans un hôtel de Las Vegas. Une orgie de miroirs dans la pièce, des bols remplis d'encens orientaux, des vases immenses contenant des petits palmiers. Un lit gigantesque en forme de cœur rouge trône au centre de la suite. Elle est nue sur le lit, drapée d'un tissu de soie. Le clinquant enrégimente ici tout l'exercice du désir. Je suce d'abord ses doigts, qu'elle me tend avec nonchalance. J'aspire l'odeur de son vernis à ongles, je lèche ses phalanges sans rechigner. J'embrasse ses bras par étages, cherchant une issue, apprivoisant son désir. J'arrive à ses seins purs, dénués de tout artifice, plantés là comme des huîtres sensibles au milieu du désert. J'effleure ses aréoles avec mes pieds en massant son sexe avec mes lèvres. Je ressemble à un scarabée entreprenant, un bousier égyptien. Je donne des coups de langue dans son cul, entre ses cuisses, sur le dessus de sa vulve. Ma verge gorgée de sang roule indistinctement sur le ventre de Naomi. En la léchant, je jouis sur son sternum. Je me réinstalle entre ses jambes. Je la lèche jusqu'à ce qu'elle jouisse. Puis je quitte la suite précipitamment.
COST : 250 000 $ AA43

AVEC ANNE-MARIE W., sur des coussins, derrière un décor brisé de *Flash*. Elle, en string vert pomme. Soutien-gorge à imprimé, sur le sein gauche le mot *ALL* et sur le sein droit le mot *WAYS*. Je la félicite pour ses dessous. L'espièglerie de son visage teinte mon excitation. Je l'embrasse avec fougue, imprégné de cette vague atmosphère de disjonction temporelle. Nous sommes ailleurs. Elle penche la tête vers la gauche, et je continue à la couvrir de baisers pendant que je saisis ses petits seins sans les dénuder. Je parcours son dos en ponctuant ma route de quelques points de shiatsu. J'arrive à ses fesses offertes, séparées par un cordon vert pomme qui relève d'un symbolisme vulgaire. D'un doigt, j'étire le tissu du cordon vers la gauche, je lèche la vallée qui monte de sa croupe jusqu'à sa vulve. D'une main ferme appuyée sur son dos, je lui demande de se pencher. Elle s'appuie sur le mur. Je la pénètre modérément pour rapidement revenir à mes mouvements d'adoration linguale. Je me renverse, je lui demande de me prendre dans sa bouche. Nous nous léchons jusqu'à la jouissance. Moi avant elle, elle quelques minutes après.
COST : 23 000 $ AA44

AVEC CÉLINE B., dans une ruelle malfamée, sur un lit troué, jeté aux rebus. Elle me plaque sur le mur de brique. Elle me dit : *Come on !*

WE UNDERSTAND YOU WE GET YOU

JE SUIS PRIS. Elle prend ma tête violemment et lui impose un mouvement de prostration. Elle tire mes cheveux et colle ma bouche sur sa vulve. Ses pantalons ne sont pas encore tombés. Elle se dézippe vite. Donne un coup de reins, puis offre ses fesses et ses hanches. Mon nez frotte sur son nombril. Elle garde ma tête en position. Je saisis ses fesses à deux mains, les pétris un peu, les traite comme du pain cérémoniel. La mâchoire me fait mal, ma langue répète son sillon autour de son clitoris, sur ses grandes lèvres, puis quelques instants dans sa fente, en faisant fi de la douleur. Je lui demande de respirer un peu. Elle me dit : *Finis-en, come on !* Je me concentre, je la pénètre avec mon index gauche, invente un rythme de va-et-vient conséquent, sa fesse droite toujours caressée par mon autre main. Elle jouit, je la bois. Elle me tire les cheveux. Je reste prostré. Elle part.
COST : 34 000 $ AA45

AVEC ANNE-MARIE C., dans un lit défait. Elle, étendue en momie, les draps enroulés sur son corps. Les yeux fermés, je glisse ma main entre les couches de tissus. J'accroche ses seins, trouve sa vulve en fouillant plus adroitement. Je l'embrasse. Elle me prend pour un archéologue. Je la dénude avec délicatesse. En la regardant dans les yeux, je la pénètre lentement, formidablement lentement. Séquence au ralenti.
COST : 18 000 $ AA46

AVEC ROBERT L., dans un sauna de Québec. Je cogne à sa porte, je lui donne une gifle gentille. Il me suce. Je lui frotte le ventre et le pénètre sans préparation. Vent fébrile et courroies des morts qui flattent.
COST : 6 000 $ BB05

AVEC ISABELLE M., dans le vestibule de son condominium. Je caresse ses cheveux, embrasse son cou, explore son dos. Nous nous étreignons jusqu'à son lit. J'enlève ses bottes noires et luisantes. Je lui lèche la plante des pieds. Elle remue. Je retire son jean griffé avec la minutie d'un chevalier qui vêt son armure brillante. Elle me tire les cheveux. Je me prosterne devant son slip en fine dentelle couleur camouflage militaire. Je la serre dans mes bras, continue sans gêne à frotter mon menton barbu sur le coton de son slip. D'un bond, je me relève, soulève ses fesses, déchire son slip avec mes dents. J'empoigne ses bourgeons de corps. Je glisse ma queue entre ses jambes, sans la pénétrer. J'enclenche une séance de frottis. Simultanément, je la masturbe. Elle lubrifie. J'attends qu'elle jouisse, puis je la pénètre sauvagement, par surprise. Amour de guérilla.
COST : 24 000 $ AA47

AVEC MAXIM R., dans une grange, sur un lit de paille. D'abord, elle se dérobe, me donne des coups de pelle. Mon bras est cassé. Je saigne. Mes cris couvrent le son de la moissonneuse-batteuse. Elle revient contrite. Me soigne. Un mois plus tard, avec mon plâtre, je reprends mes avances. Par pitié, elle se dédie. Elle ne me montre que ses fesses et me demande de me tenir loin d'elle. Elle ne fera que se masturber avec un godemiché énorme et noir. Je jouis férocement. Je m'affaisse sur le sol jonché de copeaux de bois.
COST : 75 000 $ AA48

AVEC CHRISTINE M., sur un lit situé au deuxième étage d'une maison de campagne. Pendant

WE SOLVED
THE MISERY
OF YOUR
OMNIPOTENCE

WE ARE THE WORLD

que j'avance dans la pièce, elle écrit. Elle suit les mouvements de mes hanches et retranscrit le tout. D'abord, je deviens un personnage. Ses notes déposées sur la table de chevet, elle se découvre, flatte son sein gauche avec lenteur. De personnage je me transforme en spectateur. Elle me tend la main, me propose un pacte. Je lui offre mes doigts, elle les couche sur son sein. Je masse son aréole. Avec calme, je lèche son torse. Elle se couche alors. Je continue à embrasser et à lécher ses seins pendant au moins dix minutes. Je monte vers son visage. Je pose ma bouche sur la sienne. Long, doux, profond, fort. Nous nous déculottons mutuellement. Nos têtes siamoises cherchent nos sexes à tâtons. Je la masturbe longuement, puis la pénètre sans cesser de l'embrasser. L'espace existe parce que nos corps communient.
COST : 23 000 $ AA49

AVEC SOPHIE C., sur un futon, dans une chambre repeinte tout récemment en jaune crème. Assis l'un en face de l'autre. Je lui demanderais de me tirer les oreilles d'abord. Oreilles rouges. Je grignoterais ensuite ses narines. Par secousses, accompagné par une musique grandiloquente (style Elgar, concerto pour violoncelle), je gravirais les venelles de ses bras en me servant de ma bouche comme piolet. Alpiniste de l'intime. Sur son visage sommet, je reposerais mes effectifs et mettrais à profit ma petite dynamo : ma langue. Plusieurs minutes collé à son visage. Plusieurs minutes à me fermer les yeux et à l'embrasser avec la moins pudique des vedettes : ma langue, encore. Je serrerais son corps avec tant d'habileté qu'elle s'amuserait à jouer à la proie du boa constrictor, sans m'en avertir. Tout simplement le bon vieux missionnaire, sans préliminaires évasifs. Elle ensuite, sur le dessus, malaxant mes hanches avec ses fesses sublimes. Par gentillesse, elle me ferait croire qu'elle a joui au même moment que moi. SVP.
COST : 12 000 $ AA50

AVEC DOMINIQUE R., sans parler espagnol. Jour pluvieux. Divan-lit. Étreintes un peu bâclées. Elle sur moi, pivotant sur l'axe en gémissant tendrement. Pas de couleurs locales, pas de mésententes morales. Du surplus d'excitation. Du cosmos par mégarde sur une tranche de pain beurré. Sexe ni vu ni connu.
COST : 3 400 $ AA51

AVEC SUZANNE M., sur un lit douillet, dans un appartement qui sent bon, dont le plancher est propre. Plusieurs plantes égayent notre présence. Je la déshabille rapidement, avant qu'elle ne m'adresse la parole. Le tout se déroule sans heurt. (Je sais qu'elle retiendra une ou deux de mes remarques gênées qui donnent l'impression d'être des sarcasmes et je sais que je retiendrai un ou deux de ses commentaires sociaux à répétition.) Nous nous aimons dans un sursaut de civilité drolatique. Puisqu'elle a développé une obsession pour le point G, je me mets au travail. Je farfouille. J'explore. Je me fais l'effet d'un Indiana Jones du plaisir. On rit plus longtemps qu'on peine. Je la pénètre, finalement, par dépit. Puis elle se fait jouir en se caressant, tout en me racontant les péripéties curieuses d'une de ses aventures nasales.
COST : 4 500 $ AA52

AVEC MÉLANIE V., dans une chambre d'hôtel, pendant le festival Metropolis bleu. Son énergie de Spartiate emprisonne une sensibilité de jeune fille effarouchée, blessée par l'amour. Je lui offre un massage de dos. Tout ce qu'il y a de plus standard. Je sens ses réticences crier panique puis se destituer les unes après les

AUTRES. Nos corps reprennent leurs festivités dionysiaques. Il y a une célébration du refoulé qui vient d'élever son chapiteau au milieu de la chambre. Elle embrasse plus fort, caresse avec plus de détermination, empoigne avec plus de vérité que la plupart des filles amoureuses. Elle offre sa jouissance en criant telle une vendeuse de hot-dogs au Stade olympique. Nous nous léchons avec sapidité. Elle refuse que je jouisse dans sa bouche. Elle insiste pour accueillir ma semence dans sa matrice. Elle appelle le symbolique, et je lui donne ma cuillérée de liquide séminal en offrande.
COST : 4 500 $ AA53

AVEC KATE W., dans le bain tourbillon d'un motel *cheap* de Longueuil. Elle est en tournage. Elle cherche un peu d'évasion. Me tire par le bras, me lance dans la source d'eau bouillonnante. J'ose l'embrasser avec une gêne de fan fini. C'est une expérience médiocre. Elle me repousse, déterminée, absolutiste. Elle empoigne mes fesses dures et pompe tout à la fois ma verge surprise, mon vit engourdi de plaisir. Elle arrête son manège lorsqu'elle sent que mon cœur a fini de contribuer à l'appel du sexe. Elle tend ensuite ses mains sur le rebord du bain, écarte les fesses, se caresse la fente avec véhémence et laisse ses poils flotter négligemment sur l'eau agitée. Une impression de vieux film pornographique des années 70 m'incite à satisfaire un spectateur-voyeur caché derrière la porte. Je la pénètre malgré l'eau qui assèche ses muqueuses. Elle arrive tout de même à lubrifier convenablement. Je reste transi de honte après l'éjaculation. Elle en redemande, elle m'attend maintenant dans le lit, à peine satisfaite, convaincue qu'il y a de l'espoir, mais refusant de m'en donner le crédit. Je repars. Je m'épuise avec elle jusqu'à ce que nous ayons excrété au moins un litre de sueur chacun.
COST : 98 000 $ AA54

WE ARE
THE HUMAN
RACE
WE ARE
YOUR BED

AVEC EVAN RACHEL W., dans un pré, sur un matelas de camping qui s'effiloche. Nous roulons d'abord, enlacés, nous abaissons une pâte à tarte imaginaire. Nous sommes des pâtissiers patients. Je la serre dans mes bras, je la cajole, je la caresse, je l'embrasse à répétition. Seule une fille aimante peut tolérer ce genre de promiscuité déroutante. Presque amoureuse, elle préfère me donner le bénéfice du doute, se vautrer dans l'émotion avec cette pincée de perversité maladive qui provoque les pires rapprochements comme les meilleures rencontres. Je masse ses seins. Elle masse mes fesses. Je la pénètre en comptant chacune des secondes pour les multiplier plus tard, lors de conversations viriles, en autant d'exploits. Attendrie, elle joue à l'amoureuse. Elle sait bien que la sensibilité fabriquée augmente les effets de la chair. Elle jouit avec le calme d'une jeune diva. Je jouis sur ses seins en imaginant quinze caméras vidéo du groupe Valentine immortaliser l'événement. Je me sens privilégié et amadoué comme un acteur de film pornographique. Elle sait pertinemment que je lui resterai au moins fidèle pour une nuit. Elle sait que ne pas brimer les personnages de son amant contribue à son propre plaisir. Telle une Amazone, elle me demande ensuite de la lécher avec patience. Je suis prêt. C'est une excellente scénariste.
COST : 76 000 $ AA55

AVEC RACHEL W., dans un appartement new-yorkais, parmi des piles de livres poussiéreux. Pour moi, cette actrice n'est pas réelle. Ses yeux proviennent des temps immémoriaux, et son cœur est attaché à l'arbre de vie, perdu dans les méandres imaginaires d'un amateur de récits mythiques. Je suis perdu devant une icône avec mes mains pleines de sexe. Elle ferme les yeux. Je lui touche le pied droit. Je pince légèrement son gros orteil puis le secoue. J'accentue la cadence de mon massage. Elle s'étend soudainement, affalée dans un rêve quelconque. J'embrasse successivement sa jambe gauche puis sa droite. Je soulève sa jupe, je retire sa petite culotte blanche, immaculée, avec un minuscule nœud rose sur le devant. Sa vulve ressemble à un trésor des mille et une nuits, une cassette d'encens laissée à l'enfant Jésus. J'adore son sexe avant de l'embrasser. Je traite son sexe avec autant de délicatesse que si c'était sa bouche, j'embrasse sa vulve tout en essayant de transmettre à tout son corps l'adoration indéfectible que je lui voue. Je suis minutieux, lent, rapide puis agile. J'ouvre parfois ses grandes lèvres, j'y insère mon doigt gauche telle une écluse à miel, tout en continuant à l'aimer. Elle jouit, laisse passer l'électricité dans son corps, sans aucune pudeur. Je reste surpris par tant de détachement. Je n'existe toujours pas. Ses yeux n'ont pas daigné identifier la source de cette excitation. Je me retire, honoré. Elle continue de dormir.
COST : 123 000 $ AA56

AVEC CHRISTINA R., sur le sofa terne d'un hôtel de passe. Je lui donne d'abord une gifle affectueuse. Je me libère ensuite de mon pantalon. Tout habillée encore, elle me fait des yeux de chatte putride. J'enfonce mon pénis dans son organe phonatoire. Elle tète. Fait semblant de minauder. C'est sale et sec, tranquille et sauvage. Rien ne peut déterminer, à part mes parties sexuelles impliquées, que nous participons à un échange sexuel. La télé grésille dans le coin de la chambre, tout est immobile et laid. Je jouis dans la même position, sans me retirer de sa bouche. Elle avale le tout, nonchalamment. Elle se déshabille ensuite avec célérité. Me demande le vibrateur extra-large qu'elle a laissé sur la table de chevet. Avec parcimonie, en surface, pour débuter, puis ensuite avec vigueur, elle s'applique au jeu de la pénétration, distend les parois de son vagin avec une énergie envoûtante. Je rebande. Je lui retire avec violence son objet de latex, la pousse sur le lit et la pénètre brutalement, en ahanant avec peine. Elle chante alors un crescendo aigu qui se prolonge dans la nuit. En jouissant, je la serre dans mes bras si fort qu'elle fait mine de s'étouffer. Je suis en amour avec sa perversité, elle est en amour avec ma spontanéité et mes excès d'assurance. Le tout se reproduit à quelques reprises jusqu'à ce que la nuit nous impose de dormir.
COST : 105 000 $ AA57

AVEC MARIE-SOLEIL M., à quatre pattes sur un lit en forme de *pin-up*, en Arkansas, dans un hôtel chic. Dans son regard, l'exagération est prohibée. Elle se retrouve dans un endroit cossu, incitant à la débauche, et elle préfère, en guise de préliminaire, jouer les filles raisonnables aux valeurs communautaires. C'est bien. Je l'appuie. Nous discutons. En profitant d'un silence de quelques secondes, je décide de l'embrasser. Tout bascule d'un coup. Elle se résigne alors à célébrer le décor. Je me masturbe entre ses seins énormes. Elle me demande de la lécher. Je m'y applique. J'embrasse avec obsession son nombril dans lequel se dandine un anneau d'argent. Je la surprends en lui léchant l'anus. Elle se coince, puis se décoince. Tout va bien. Elle persiste à imiter le décor. Je sors un lubrifiant sans alcool et l'avertis que je tente une incursion dans son tréfonds. Je place son corps afin qu'elle ressente le moins de désagrément possible. Je la sodomise lentement tout en la masturbant. Après quelques peurs, elle se laisse aller. Le plaisir apparaît, indistinct, puis sonorisé. Nous nous embrassons, tordus, enlacés dans une position gênante. Elle me veut. Me demande de m'essuyer avant. Je reviens alors des toilettes, la verge propre. Je la pénètre longuement. Rien n'est précoce aujourd'hui. Puis nous dormons, épuisés, parmi les draps du matelas *pin-up*, en Arkansas, dans un hôtel quatre étoiles, le champagne à nos pieds, sans avoir exploré tout le catalogue des lieux communs du sexe. Réjouis tels des pourceaux habitués aux surprises du plaisir.
COST : 34 000 $ AA58

FUCK CRAZY HOTLINE 514 525-2841
ONE CALL, ONE GIRL

Les nuits blanches de Cornell

Une chambre qui ressemble à une rêverie
— Baudelaire

L'insomnie, avec ses affiches de destinations lointaines, est une agence de voyages ouverte la nuit durant. Là-bas, la mer est toujours bleue, le ciel aussi. Un petit hôtel blanc avec des volets verts attend votre arrivée. Chacune de ses chambres est « quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre ».

Comme un voyageur fatigué, vous vous déshabillez devant votre fenêtre ouverte. Le soleil couchant porte un turban rouge. La mer est bleu foncé. Dans le jardin luxuriant, les hirondelles s'élancent. Quand la nuit tombe enfin, Schéhérazade, voilée, s'approchera de votre lit avec du thé à la menthe.

En attendant, le silence et votre ombre sur le mur blanc.

Hôtels imaginaires

Il y a l'Hôtel Beau-Séjour, l'Hôtel des Étrangers, le Grand Hôtel de la Pomme d'Or, l'Hôtel du Nord et plusieurs autres. L'homme qui n'a jamais voyagé s'est inventé son propre Baedeker.

Les hôtels de Cornell sont quelque part dans le sud de la France ou dans les colonies françaises d'Afrique du Nord. Ils ont tous connu des jours meilleurs. Jadis, ils avaient des colonnes blanches, des domestiques immobiles, des statues de marbre dont il ne reste que les socles.

Vous êtes conviés à imaginer vos propres hôtels : un vieil hôtel à la Nouvelle-Orléans, sa peinture écaillée, le linge séchant sur ses galeries blanches ; ou un motel rose dans le désert du Nevada, un camion solitaire garé devant une de ses chambres, et pas âme qui vive à des milles à la ronde.

Guide de voyage pour somnambules

Le Grand Hôtel de l'Univers avec sa tour à l'horloge arrêtée.

Les chaises et les sofas drapés de l'Hôtel des Mauvais Rêves.

Le cri d'amour dans l'Hôtel du Moment Éternel.

L'Hôtel de la Révolution Sanglante sur l'avenue des Parques et des Furies. Deux souliers noirs aux talons usés abandonnés sous l'auvent.

Notre grand-mère morte fixant une assiette vide dans l'Hôtel du Grand Secret.

Sur la même rue, l'Hôtel du Nom Effacé. Ses portes s'ouvrent sur saint Sébastien transpercé de flèches. Sainte Lucie exhibe ses yeux sur une assiette, haut perchée dans une des fenêtres ensanglantées par le couchant.

Et, au coin, l'ange de la mort dans un taxi jaune, rassemblant des invités pour l'Hôtel Ciel de Nuit.

Rue
Paradis

Un hôtel fréquenté par les fantômes. On ne voit jamais personne y arriver, personne en partir. Le hall obscur avec ses palmiers en pot est désert. Il manque le réceptionniste et toutes les clefs aussi. Malgré cela, tout semble être dans un ordre impeccable. Les tapis épais sur le plancher, les sofas et les petites tables, les immenses miroirs aux murs. On raconte que les chambres ont des miroirs même au plafond. La grande Marie Taglioni erre quelque part là-haut, dans les milles et les milles de corridors, à leurs intersections secrètes. L'acrobate Blondin, le docteur Caligari, mademoiselle Dickinson, la jeune Louise Brooks et tant d'autres danseuses, actrices et poètes morts sont là aussi. Dans la suite nuptiale, il n'y a personne, mais les fenêtres sont ouvertes. Dans le calme de l'après-midi, on entend, de l'autre côté de la rue, le tapotement d'une béquille solitaire dans l'hôpital pour enfants.

Hôtel
de la fin du monde

«Votre insomnie connaît tous vos secrets», dit l'écriteau à l'entrée. Le mur de votre chambre est blanc, les draps et les oreillers aussi. Il y a une fenêtre à battant, une grille loin au plafond, comme si l'hôtel avait autrefois été une prison.

Vérité blanche, «l'immensité cloîtrée», comme l'a dit Donne.

Infinité : Temps sans histoire à conter.

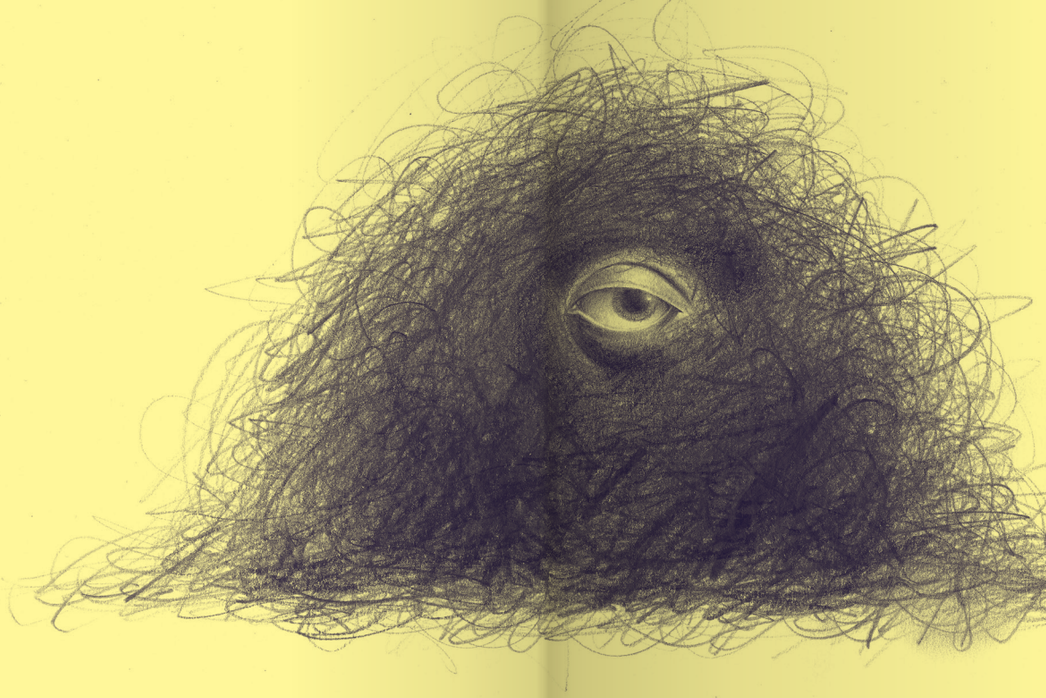
Vous avez le sentiment de mesurer le Tout avec votre petit bout de ficelle. Est-ce l'extrémité cassée d'un lacet ?

Voilà pourquoi les dernières boîtes de Cornell sont presque vides.

Des siècles de juin

Un refuge, un recoin, un endroit où se blottir à l'abri des regards. Chaque rêveur se cache dans son coin. Comme un évadé, il ne songe qu'à se coucher et à disparaître. Quelqu'un s'est enfoncé dans chacune des fissures du monde, à la recherche d'un refuge. De l'autre côté du mur ébréché, il espionne le monde d'où il s'absente.

Les poursuivants entrent dans la chambre d'hôtel et il n'y a personne. Celui qu'ils recherchent n'est pas encore né, ou il est mort depuis cent ans. La lumière du soleil qui passe par la fenêtre ouverte le sait. Bientôt ils repartent, et la chambre est de nouveau vide comme le ciel matinal. En ce seul instant, « Des siècles de juin », comme dit Emily Dickinson.



III

Si tout se passe comme prévu, le patron éventuellement s'éveillera et, comme chaque jour, à 19 h précises, il évoquera la nécessité de prendre un peu d'air frais pour descendre se poster sur le trottoir en face de l'hôtel, d'où il peut embrasser la façade effilée d'un seul coup d'œil. Sourcils froncés, front plissé, yeux grands ouverts, il imprime en lui la distribution des fenêtres allumées et des fenêtres éteintes. Elles sont au nombre de six, sur trois étages, pour un total de 36 permutations possibles.

Le patron, qui ne s'en confie à personne, est convaincu que les immeubles se parlent entre eux, que leur langage codé articule une équation complexe dont les termes sont des reflets, des lumières et des ombres. Les locataires d'un immeuble, ignorant le plein potentiel de communication d'une fenêtre illuminée ou d'une réflexion dans une paroi de verre, en sont les opérateurs involontaires. Le patron croit ainsi que les immeubles sont habités par un inconscient qui leur est propre, irréductible à l'intelligence humaine. Voilà pourquoi il essaie depuis plusieurs années de surprendre le mouvement des aiguilles de l'horloge de la réception, secrètement convaincu qu'à 19 h, alors qu'il n'y a plus personne pour les voir, elles se mettent à filer à l'envers, et se remettent à tourner en sens horaire à 19 h 15 précises, quand il remonte à l'accueil.

L'espion sait que l'art de la guerre est subtil. Ces dernières décennies, des tours de verre ont poussé partout autour de l'Hôtel de la mer. Le patron ressent la proximité des immeubles modernes comme une forme d'encerclement. D'ailleurs, il ne passe pas une semaine sans que des promoteurs immobiliers ne le visitent, une offre d'achat en main. Ils montent directement à la réception, située à l'étage, ignorant l'écriteau suspendu à la porte de verre du rez-de-chaussée, où l'on peut lire en lettres rouges, peintes par la main du patron, *This building is not for sale*.

Le patron soupçonne la compagnie électrique qui partage le lot où s'élève l'hôtel de tenter de miner les fondations

de son immeuble. Ses inquiétudes pourraient bien être justifiées. La façade de la monumentale tour de verre semble vouloir absorber en permanence la réflexion de l'hôtel, et le patron croit que la fontaine roucoulante au pied de la tour, qui enchante les pauses des salariés, constitue l'arme secrète de la compagnie. Ses canalisations, constamment sujettes à des fuites, entraînent des visites répétées des plombiers au sous-sol de l'hôtel. La compagnie électrique cherche depuis des années un moyen d'étendre son stationnement souterrain. Tandis que s'affairent, dans leurs salopettes de caoutchouc, les plombiers qui, il faut bien le dire, ne font que faire leur métier, le patron songe au retour de l'océan qui jadis couvrait ces terres. Les plombiers sont fréquemment, et malheureusement, accompagnés d'un inspecteur de la Ville suspect, dont la présence contribue à augmenter le risque d'une action législative qui pourrait conduire à la démolition de l'hôtel. Le patron devrait, un dédommagement en poche, finir ses jours ailleurs. Il est trop vieux pour l'Uruguay.

Nous ne soutenons en aucun cas le programme de la compagnie électrique. Nous admirons le patron qui, on le sait, est un résistant. Une fois par mois, à l'aube, il écume les ruelles du centre-ville, vêtu de la même salopette imperméable que les plombiers, le visage couvert d'un masque respiratoire. Il grimpe dans les bennes à ordures des hôtels voisins, opérés par des conglomérats internationaux, et récupère le mobilier et le matériel nécessaires au bon fonctionnement de l'hôtel. Les grandes compagnies sont contraintes par les partenariats arcanes qui assurent leur prospérité, les lois du marché, et l'implacable désir de nouveauté de la clientèle, à constamment renouveler leurs fournitures. Dans une chambre du premier, le patron a entassé un fatras de chaises, de commodes et de têtes de lit. On dirait les restes d'un naufrage. De temps à autre, le patron, rembourreur de talent et menuisier à ses heures, y repêche un meuble pour lui redonner vie.

Le patron est un survivant. Il n'est pas un soir où il ne songe, en vigie sur le trottoir d'en face, que l'Hôtel de la mer porte bien son nom, bien qu'il s'élève si loin des eaux, au milieu du labyrinthe vitreux de la presqu'île pluvieuse du centre-ville. La façade étroite de l'hôtel, réfléchie par celles des immeubles qui l'entourent, semble la poupe d'un navire archaïque, taillé dans le bois et la pierre, à la dérive au gré des reflets. Ceux qui s'engagent le long du mur aveugle à son flanc reconnaissent, dans la bordure de stuc turquoise où sa brique s'enracine, une ligne de flottaison. Qui sait quand l'hôtel a échoué ici? La mer s'est retirée de ces terres bien avant que notre histoire ne commence, et ceux qui en connaissaient le nom sont disparus longtemps avant d'apprendre à parler.

Il est 19 h 15. Le patron vient de remonter, d'un pas claudicant, à la réception. Haletant, il reprend place dans son fauteuil, et s'apprête à comparer le schéma de la façade à celui du tableau, en prenant bien soin d'exclure du décompte les chambres qui donnent sur l'arrière, sur la petite ruelle ou sur la place au pied du siège social de la compagnie électrique. Nous croyons qu'il griffonne, dans les pages finales du registre, des tentatives de décryptage, élabore des preuves comprises de lui seul, apeuré que leur compréhension s'efface avec lui, et que leur énigme n'intéresse plus personne, ou seulement des fabulateurs à la recherche d'un passe-temps. Nous voudrions l'enjoindre ne pas désespérer, lui dire qu'il peut compter sur nous, mais nous aussi devons veiller à notre mission, et nous sommes tenus au silence.

Maggie est allongée à l'étage. Mouvement infini des pluies. Combat contre la poussière. La mélancolie est une tendre compagne. Ces pensées sont trop faciles. Maggie aussi mérite notre soutien. *You are so beautiful. You are not alone*. Un voyageur s'approche, dans un long imperméable noir lustré comme la peau d'un phoque. Le patron aussi a été jeune. C'est lui, ce n'est plus lui, qui s'avance sous la pluie, entre les façades de verre du centre-ville. Nous ne sommes pas sans humour. Nous l'avons baptisé Bletchley.

Sonoflexe ronflant

Dessavage

Réveiller le son

Le Graphoflexe pansu reprenait la lettre, le Sonoflexe ronflant reprend le son.

Le texte est ainsi construit autour d'un lexique tiré de l'expression *sound asleep* («qui dort dur»; littéralement : «son endormi») décortiquée pour être rendue et réentendue en six segments sonores distincts : *sa, on, de, se, li, pe*. La graphie cependant importe peu : SA peut s'écrire «ssa», «s'a», «ça», «çà» ou «s'ha», et on l'entend dans «xa»; ON peut s'écrire «om», «omb», «ompt», «ond», «ons», «ont»; DE peut s'écrire «d», «dd», «deu», «des», «dess»; SE peut s'écrire «s», «ss», «sse», «seu», «ce», «ceu», «s'e», et on l'entend dans «xe»; LI peut s'écrire «lli», «lis», «lit», «l'i», «l'hy»; PE peut s'écrire «p», «pp», «ppe», «peu», «peut», etc.

Comment l'entendre

Message subliminal à l'endroit, le Sonoflexe ronflant contient un texte visible inaudible qui peut être entendu de la façon suivante.

Il s'agit d'abord de lire le texte et de l'enregistrer.

La première lecture sera faite avec un débit normal — sauf pour les segments identifiés plus haut, qui devront être prononcés le plus lentement possible (SA devient donc «sssss sssss sssss sssss sssss sssss sssss sssss aaaaa aaaaa aaaaa aaaaa aaaaa aaaaa aaaaa aaaaa»).

La seconde lecture sera faite en accéléré par une machine : le texte dit à la vitesse normale disparaîtra presque entièrement, alors que le texte ralenti au préalable émergera tout naturellement.

Ça dit *sound asleep*.

sac bronches garde fixe l'aliment pèle-le
(peler) passage façon corde chasse l'idée
la chape en deçà bien profond placide la
masse s'incline s'échappe ça bâton accède
au seuil d'une ligne échappe l'impensable
le bâton grade axe applicable à couper
(coupe) mais gardé c'est brassage action
saccade renversement d'un acclimatable
stop stable stable le sable le comble le
vide passe sa discipline à l'apesanteur
l'inlassable amoncellement d'offrandes tu
tapisses puis l'emplis le temple le dissipe
disciple savon remède dans seulement
l'hypothèse étripe savon dedans seulement
l'image pompe ça fond viande qui pense
prends l'escalier lâche la rampe ça fond
demande l'ascenseur livre-toi type dorsal
don devant ce lit peut-être ce désirer
dor
mir au
dortoir qu'ad
mire du corri
dor un
miroir

sas sonde graisse limite appela cassa
ponctue dégrade paresse explique attrape
sabote répond accède cesse élime palpe sa
chant poisson moutarde tasse olive loupe
sardine camion gourde semelle colis
chaloupe sa pin mouton grenade brosse
livre soupe Tant d'incassables sons qu'il
décode ou laisse illisibles le myope savant
qui n'a plus tant d'aplomb debout
seulement dans son intelligence il rampe
dehors c'est le
mirage du
d'ores et déjà le
miracle-Pan
dore le se
mi-règne du
dorénavant fré
mir
sans vertus hypnopompiques dors donc
c'est couche ou mis au lit / par écrit c'est
couche-lit l'amorce de litt somme somme
Night Book-Finnegan veillé pas mort (*dirt*)
dort (dire) c'est

la versationdeporce
la lipeçablarbon
la dédemauceliipope
le somnifensassondudecekaligoipe

c'est *sound asleep*

sa on de xe li
pe ssa on de sse l'i
pe çà ond de
sse li ppe ça on de
se li ppe sa
on de xe li
pe ssa on
de se li
p sa om
de sse li pe
ssa on des
sses lis pe
sa on de seu
l'hy pe sa on de seu
l'i pe ça ond de se
li pe ça ond
de seu li pe sa
on de ce lit peu

sa onde sse li pe ssa
on de sse li pe
sa ond de sse li pe sa
on de sse li pe
sa on de se lis
pe sa on de sse
li pe ssa ons
de sse lli pe sa
omb de
seu lli pe

sa onde ce
lipeça on
de celi pe
sa on dece li pe

AUTOBIOGRAPHIES DU SOMMEIL

Erín Moure

As-tu fredonné cet air jaunasse ?
Sa gouache me plie

Eau claire et nouvelles pousses
iphigéniques

Des rues que nous nommions
rue sud
châtain
inscrites dans le livre de l'immigration

dont le visage endormi
d'étonnement
fré
frémit

Le tonnerre et la parade de son écoulement
étendard ou étrier

je me suis soulevée pour chevaucher ce courant

« étais-je » ce muscle subtil ?
fibre entière se tortillant contre un câble tendu
des nageoires pour unique épaule

quel éveil comptait le plus pour moi
mon éveil ? le tien ?

peu importe : le plasma resurgissait
solitaire et affligé

un fleuret agité réticulaire

frémissement d'un doigt
                confectionné et effilé

filin de lumière
sous une porte

As-tu déjà dit sommeil
son champ de sumac et de cigales
as-tu usé ce poignet de chemise
à la corde
traçant un sentier de travail silencieux

où la parole est le canevas du possible

éprouvant chaque nuit
            la ceinture d'Hippolyte
            (le monde connu)

            lumière ombre dignité mœurs

Ou souffrir en de beaux atours tiraillés
dent et œil

repoussent ce soir la plasticité et
au matin

le corps frêle pénètre le tremblement de la sexualité
sans appel, sans invitation :

amie amie
je t'ai connue

comment t'ai-je connue ?

Dans l'empathie du sommeil *étendue*
solitaire sommeil
quatre fers *

* fleur
* fournaise

Certains bouleaux aussi fouettent le ciel
derrière les fabriques du tissu
les rails maintenant manquants

Dans les sentiers de ces champs
l'immigration n'est pas sans joie
s'avance
tremblement de tremble

Bouts de bouleau
car l'organisme que je suis porte en lui la trace —
trace de mémoire

rhizome du capital

L'opposé du sommeil serait-ce
l'odeur du pain

Le matelas qui est devenu sol
est devenu flasque un corps
a dormi seul

a pris l'air
le pli de la nervure

quand vinrent les plantes
poussa un sol au sol de ce corps
à la membrane de ce sommeil
colchonada na rúa

pour atterrir

salvo

Perdue dans la phosphorescence du sommeil
il fait sombre ici
près de la mâchoire

où la densité de l'afflux attire un plasma sous
sa bouche tordue
allumée en essor

est-ce qu'une maladie de gorge nous a mariés ?
Prise à la mâchoire et mise de côté
les branchies ouvertes de force

une entaille carmin vif
une aile repliée
sous moi
                une aile soulevée
                au-dessus d'elle

bagarre bigarrée
rouge brillant

L'émotion de l'oblique mise à distance
de rêver « défendre »
de désirer cette membrane *tenue*
« voudrais-tu tenir cette membrane »

tête poussée vers le bas dans le cours froid du courant
comme costas
côtes
retenues

mouvement de mes mains et rude repoussoir
(cascade un torrent
: personne n'entend)

air mouillé
de mai
bouleau

(passages d'un
édifice en tiges mouillées toujours
: personne ne voit)

Sous le sommeil

Mathieu Arsenault

Rien de spécial n'est arrivé et rien de spécial n'arrive jamais non plus l'essentiel est invisible et l'essentiel c'est une vie complètement vide de systèmes organiques qui fonctionnent à peu près tout seuls la température est régulée un trou est réparé une réserve de graisse est convertie en énergie debout assis couché respirer manger s'épuiser à des activités corporelles qui nous concernent à peine c'est l'essentiel des semaines à perte de vue quelle vie inconsciente pour cet homme invisible qui parle et qui marche en plein milieu de la circulation de son propre sang comment seulement s'imaginer penser par soi-même dans 80 % d'eau et les fils électriques du cerveau à ses doigts et à qui surtout s'adresser quand tout commence à se dérégler un cheveu qui blanchit un muscle qui claque un organe qui cogne un nerf qui brûle une toux pour rien une tache sur l'avant-bras j'ai la vie brève et l'angoisse du condamné je tapote mon oreiller et je cogne des clous entraîné malgré moi dans le sommeil de personne mourir dormir rien de plus et dire que par ce sommeil

nous mettons en veille tous les systèmes le cœur qui s'épuise à battre les mille tortures de toutes ces cellules qui meurent les unes après les autres et le code génétique qui dérape jusqu'à mourir dormir peut-être rêver

mais dans ce rêve s'épuiser encore à travailler toute la journée à se brûler comme un malade les cellules devant son ordinateur à compter des unités de systèmes comparatifs classés en ordre décroissant selon les fonctions distributives et les comportements de chacun des éléments tels qu'ils interagissent dans leur environnement complètement déterminé dans chacune de nos réactions je suis ponctuel je suis poli je fais tout ce qu'on me demande de faire je trouve qu'on me rémunère insuffisamment je trouve qu'on me complimente rarement je suis parfaitement d'accord plutôt d'accord plutôt en désaccord totalement en désaccord avec l'injure des supérieurs l'orgueil des chefs de service l'humiliation de l'employé je paresse quand personne regarde je culpabilise quand je perds mon temps je remplis un formulaire je connais mon clavier je connais ma tasse de café mon bloc de post-it ma petite strip de dilbert épinglée sur le babillard et ma boîte de courriel pleine de jokes de sexe que mes collègues m'envoient et je regarde par la fenêtre en rêvant à mes vacances

mais dans ce rêve travailler encore à ne pas finir tout seul être intéressant en toute occasion avoir quelque chose à dire amuser la galerie être spirituel et toujours trouver que c'est donc intéressant tout ce que les autres racontent et que c'est donc injuste toutes les flagellations et tous les dédains du monde qu'ils ont dû

subir les mépris de l'objet aimé et les rebuffades de l'amour éconduit et les écouter pendant des heures arpenter leur existence ordinaire et banale de travailler dans une job qu'ils aiment pas mais que c'est temporaire les écouter trouver que le plus important c'est la beauté intérieure de toujours garder la flamme de la passion et de vouloir déménager dans une maison de campagne d'avoir deux gros chiens dans un petit coin loin de la ville où il y aurait pas d'ethnies juste du monde normal qui parle français et je sais pas quelle niaiserie encore et se flatter le dos après cinq pintes et s'épuiser sur une piste de danse jusqu'à se frencher en regardant sa montre juste avant le close manger une poutine à la cantine rentrer chez soi se nettoyer dans la salle de bain se déshabiller dans la chambre je suis saoul je bande mou elle mouille je pénètre je rentre je sors je rentre je sors ça monte elle cherche quelque chose d'érotique à dire genre je te veux en moi et je commence trop tôt à gémir mais ça monte ça monte elle est interchangeable je suis interchangeable et je finis par venir

mais dans ce rêve se trouver quand même spécial unique et important de seulement exister avoir une opinion des désirs et des projets prendre une marche sentir une fleur admirer un coucher de soleil la première gorgée de jus d'orange pressé l'encre de journal sur les doigts une boule de papier tombée exactement dans le bac de recyclage et encore mille et une minuscules merveilles qui s'accumulent et qu'on remarque même plus après un million de fleurs quarante mille couchers de soleil des hectares d'orangers et les nouvelles déprimantes du monde entier en des tonnes d'exemplaires lues par des milliards de personnes qui se partagent un ensemble fini d'opinions de désirs et de projets

qui se battent entre eux dans l'espoir d'en réaliser quelques-uns en écrasant ceux des autres si nécessaire comment s'imaginer encore spécial et unique au milieu de milliards de gens imparfaits hypocrites et revanchards qui grognent et qui griffent et dans cette foule je fais mon gros possible et mon possible est le cent quatre-vingt millions deux cent quatre-vingt-dix mille huit cent soixante-sixième meilleur en amérique du nord ex æquo peut-être avec un adolescent au brésil qui prend des marches qui sent des fleurs et rêve comme moi de laisser une trace une marque un graffiti même minuscule dans la mémoire même défaillante d'une ou deux personnes

mais dans ce rêve gémir encore toute la misère de l'existence sentir qu'on pourrait arriver à le dire à force de travailler la langue et le style des nuits de temps passées à lire les classiques à taper des kilomètres de lignes serrées à remplir le disque dur de carnets.doc tout jeter pour ne garder que le meilleur et réussir à enfin se faire publier recevoir des critiques dithyrambiques donner des entrevues être invité à collaborer à des collectifs et à des numéros de revue mais n'être à la fin qu'un auteur et rien d'autre qui s'épuise à répéter cette impossibilité qu'il y a d'être et pourtant de n'être rien d'intéressant ou de nouveau sous le sommeil des millénaires et se rendre compte en pleurs que tout a déjà été dit bien mieux par platon ou kafka ou shakespeare qui mais qui pourrait supporter tout ça et gémir et suer sous une vie accablante si la crainte qu'aucun de ses textes ne survive à sa mort ne nous faisait préférer supporter ces maux-là que se délivrer de tout ça d'un simple coup de poignard ? ainsi la réflexion fait de nous des lâches ainsi la décision perd sa couleur native dans

les pâles ténèbres de la réflexion ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur cours à cette idée et perdent le nom d'actions... rien de spécial n'est arrivé et rien de spécial n'arrive une cellule meurt un formulaire est rempli on reste seul dans son lit même en cuiller et on s'épuise en redites mais taisons-nous j'entends venir la belle ophélie.

Encore une histoire sur le sommeil et les sociétés secrètes

Jacob Wren

Et ma théorie sur les artistes professionnels était la suivante : les artistes ne sont pas nécessairement les individus les plus créatifs ou les plus inspirés d'une communauté donnée. Ils sont plutôt les individus les plus portés à exploiter leur propre créativité et leur propre inspiration, les plus portés à profiter personnellement de leur subconscient et de ses émanations, ceux avec le plus grand zèle missionnaire pour la dissémination de leur perspective et de leurs propres idiosyncrasies. Les questions de pure créativité s'appliquaient définitivement ailleurs.

Comme la plupart d'entre nous, j'ai déjà connu quelqu'un qui était clairement une des personnes les plus créatives, étranges et profondément intéressantes qu'il me serait donné de rencontrer. Je ne suis pas certain qu'il m'appréciait vraiment beaucoup mais je l'admirais et donc il me tolérait. Avant de commencer ce texte, je lui ai écrit un courriel pour lui demander s'il serait possible d'écrire sur lui et aussi d'écrire sur certaines des choses qu'il m'avait dites au cours des ans. Il a dit non, que cela n'était

pas possible. J'ai ensuite demandé s'il serait possible d'écrire sur lui si j'évitais toute mention de son vrai nom. Encore une fois il a dit non, qu'il ne serait pas à l'aise avec une telle situation. J'ai ensuite demandé s'il serait possible d'écrire sur lui si j'évitais d'utiliser son vrai nom et si je modifiais aussi certains détails clefs de son histoire pour la rendre pratiquement méconnaissable. Encore une fois il a dit non, et il a dit aussi qu'il espérait que je ne viendrais pas à lui avec une quelconque nouvelle demande. Il était certainement une des personnes les plus créatives que j'aie jamais rencontrées, ses pensées et son travail beaucoup plus passionnants que ceux de la plupart des autres artistes, supposément plus professionnels, que j'ai croisés au fil des ans. Je suis tenté de m'expliquer davantage sur lui dans ce qui suit, ce qui serait bien sûr absolument contraire aux vœux qu'il a clairement exprimés. Dans ce cas, cependant, je n'exploiterais pas seulement ma propre créativité, j'exploiterais aussi la sienne. Et il m'a de toute évidence dit de ne pas le faire. Malheureusement, la théorie que j'ai proposée dans le premier paragraphe devra rester plus ou moins sans illustration.

Parfois, lorsque je n'ai plus d'idées, je tente de transcrire mes rêves. Dans un rêve, qui m'a visité de temps en temps au fil des ans, se manifestant souvent par des nuits où je m'y attendais le moins, ou des nuits où j'avais complètement oublié d'avoir jamais fait un tel rêve, il y avait une société secrète dont l'existence ne faisait l'objet que des rumeurs les plus vagues. Je voulais bien sûr immédiatement en faire partie. Ce désir d'en faire partie était si fort en moi qu'il est rapidement devenu une sorte d'obsession lancinante. Il n'était pas clair si cette organisation que je voulais désespérément rejoindre était un groupe organisé qui gérait les choses depuis les coulisses ou seulement un groupe qui arrivait

à rendre plus difficile la vie des gens qui géraient réellement les choses. Après de nombreuses démarches, j'ai finalement compris ce que j'avais à faire. Il y a une porte et on frappe à la porte et éventuellement quelqu'un l'ouvre. Vous expliquez à l'homme qui ouvre la porte que vous avez de nouvelles idées qui contribueront grandement au secret et à l'efficacité de l'organisation et il vous demande ce que sont exactement ces « nouvelles » idées. Ce qui suit est extraordinairement important : vous devez absolument refuser de lui répondre. Peu importe combien il répète sa question et plaide vous continuez de ne rien dire. De cette façon vous créez un sens du mystère et un désir, de sa part, d'en savoir plus. Cette stratégie peut sembler stupide mais dans la logique étrange du rêve vous êtes surpris que cela fonctionne aussi bien. Il y a ensuite une période de plusieurs années où vous êtes en quelque sorte conscient d'être vaguement associé à cette société secrète bien que vous n'ayez encore eu accès à aucune preuve concrète de son existence. Cela étant dit, vous avez fait le premier pas, un certain niveau de progrès, et vous continuez à espérer.

Je suis très nerveux de transcrire mes rêves, en quelque sorte contaminé par un sentiment persistant que notre subconscient ne devrait pas être exploité à des fins artistiques. C'était une des questions que je discutais si souvent avec Paul (ce n'est pas son vrai nom, et je m'excuse, Paul, je sais que tu ne voulais pas que j'écrive sur toi et j'écris de toute façon sur toi — mais je suppose que ce ne sera ni ma première ni ma dernière trahison). Parce que l'art lui-même est une sorte de rêve et que de représenter un rêve dans une œuvre d'art ou de transformer ses rêves véritables en œuvre d'art semble en un sens redondant. Mais pas seulement redondant. Parce que de plusieurs façons nos rêves représentent

des aspects de notre être profond, et il n'y a aucune raison de publiciser de telles choses sans faire attention.

Il y a un type de thérapie par le rêve où on se projette tour à tour dans chacun des différents personnages rêvés dont on se souvient, parce que chacun de ces personnages représente simplement un des différents aspects de soi. Ainsi si vous faisiez un rêve dans lequel vous étiez battu par un officier de police vous vous mettriez à la place de l'officier de police pour deviner ce qu'il dit et pense et fait, comme si de tels mots et pensées et actions n'étaient que d'autres aspects de vous-même, et dans votre subsconscient vous ne seriez jamais seulement celui qui est battu mais aussi celui qui bat. Comme dans nos vies on n'est jamais complètement innocent, on doit continuellement se sentir impliqué, prendre sur soi des aspects de la culpabilité collective et commune.

Ainsi plusieurs années passèrent et, bien que je fusse confiant d'être resté en quelque sorte impliqué, sinon à l'intérieur du cercle des initiés, au moins en périphérie de la société secrète globale, je n'avais toujours pas plus d'information concrète ou factuelle sur les subtilités de ses machinations réelles. Parfois j'entendais quelque chose, un fragment de conversation parvenu d'une table proche dans un restaurant, ou je lisais quelque chose, une note laissée dans ma boîte aux lettres au travail ou une phrase unique dans un long article apparemment sans lien mais qui suggérait subtilement l'existence d'un réseau actif, secret. Mais vous réalisez qu'on vous a dit d'attendre et ainsi tout ce que vous pouvez faire, c'est attendre, confiant, ou au moins espérant prudemment, que tôt ou tard ils auront recours à vous et qu'on vous donnera finalement l'opportunité de subtilement vous infiltrer et de vous élever dans les rangs avec le but éventuel de pénétrer dans le cercle des initiés.

Dans le rêve vous êtes également marié et trompez votre femme qui vous trompe aussi et vous commencez en quelque sorte à soupçonner que l'homme avec qui votre femme vous trompe est en fait profondément impliqué dans la société secrète dont vous demeurez un membre occasionnel, une affiliation vague. La nuit, au lit, vous pensez l'interroger sur cela, plutôt qu'à propos de l'adultère, afin de tenter de voir si vous ne pourriez pas utiliser sa relation sexuelle avec cet homme pour vous aider, vous son mari, à monter en rang. Vous ne voulez certainement pas qu'elle mette fin à sa relation, non seulement parce que vous devriez mettre fin à votre propre relation, que vous semblez trouver immensément réjouissante, mais aussi parce que votre seule piste réelle, votre unique opportunité d'avancement à l'intérieur de la secte secrète, s'évaporerait alors très rapidement. Vous avez peur que, si vous abordez la question avec votre femme, elle vous comprendra mal et pensera que vous ne faites que la réconforter de manière à la forcer à rompre sa relation. Et en quelque sorte vous devez aussi faire tout cela sans lui laisser savoir que vous êtes au courant de l'existence de la société secrète, puisque vous n'êtes pas certain si elle est au courant ou non de son existence, et que si vous en parliez à quelqu'un qui n'est pas censé savoir cela diminuerait encore une fois vos chances de monter en rang.

Heureusement, un soir où vous êtes encore paralysé par l'indécision, incertain du meilleur moyen d'aborder le sujet, votre femme vous vient en aide : premièrement, elle vous dit qu'elle sait que vous entretenez une relation mais que cela est parfaitement correct puisqu'elle aussi entretient une relation et elle propose que si vous êtes d'accord vous continuiez tous les deux. Vous acceptez immédiatement. Puis elle vous dit que, bien qu'elle ne comprenne pas pourquoi, l'homme avec qui elle a une relation

aimerait vous inviter à une réunion. Elle vous donne l'heure et l'adresse et vous êtes pendant quelques heures le plus heureux du monde. Et ce, bien que tout cela se soit déroulé sur une période de plusieurs années.

Paul avait une motocyclette (en fait, non, mais j'ai espoir que ce détail rendra ceux d'entre vous qui le connaissent vraiment incapables d'identifier à qui je fais référence puisque, comme je l'ai déjà mentionné, tel est son vœu explicite ou, plus spécifiquement, puisque j'ai déjà transgressé son vœu le plus explicite, j'espère que c'est la meilleure solution de rechange, un compromis avec lequel il sera en désaccord mais qu'il devra en quelque sorte accepter). Je le voyais sur sa motocyclette, se baladant la nuit, égaré dans la spirale de ses pensées, comme s'il tentait de résoudre un problème complexe qui n'était destiné qu'à lui et à lui seul, ou ne pensant peut-être à rien, son monde intérieur qu'une projection distante, idéalisée, de ce à quoi je pourrais penser si j'étais en fait lui. Parfois, ces nuits-là, je lui faisais signe de s'arrêter et nous parlions un moment. Ou nous allions prendre un verre. Ou il stationnait sa motocyclette et nous marchions. Et il me disait des choses et j'écoutais, tout ce qu'il me disait me saisissant comme quelque chose de brillant et d'excitant. Et pourtant d'autres fois je le laissais passer, certain qu'il ne m'avait même pas vu, ne voulant pas intervenir dans ce que je présumais être ses infinis et infiniment fascinants monologues intérieurs, puisqu'à la fin, même quand nous buvions ou parlions, je ne pouvais pas m'empêcher de sentir que ses pensées n'étaient destinées qu'à lui-même et n'étaient partagées avec moi qu'avec réticence, presque contre sa volonté.

Une fois, il me demanda ceci : si tu prenais toutes tes pensées, toutes les pensées que tu as eues, et que tu les divisais en deux piles, l'une rassemblant toutes les pensées que tu as eues et qui

étaient utiles et productives, et l'autre rassemblant toutes les pensées inutiles et improductives, et en supposant que les deux piles soient de taille approximativement égale, est-ce que les pensées qui émanent directement de ton subconscient seraient dans la pile utile ou inutile ?

Et vous vous présentez au rendez-vous avec l'autre homme, l'homme qui partage le lit de votre femme quand vous n'y êtes pas avec elle, et il vous amène dans une grande pièce pleine de gens que vous croyez en quelque sorte reconnaître. Il y a plusieurs artistes bien connus à la table ainsi que l'homme qui vous a un jour ouvert la porte, qui vous a questionné sur votre idée qui « contribuerait grandement au secret et à l'efficacité de l'organisation » et à qui vous avez refusé de dire quoi que ce soit. À ce moment du rêve, vous pouvez à peine vous souvenir combien d'années se sont écoulées depuis ce moment mais vous êtes certain d'avoir considérablement vieilli. Et vous êtes à une réunion où des choses importantes vont se décider, des choses importantes pour l'avenir de la société secrète et des choses importantes pour l'avenir de l'humanité. Et vous avez beaucoup de difficulté à saisir le sens exact des discussions puisqu'elles font référence à plusieurs choses sur lesquelles vous ne savez en fait rien du tout ou que vous ne connaissez que dans les termes les plus vagues. Mais peu importe, vous êtes extrêmement excité d'être enfin au centre de tout, où des choses sont discutées et où des décisions sont prises. Si seulement vous pouviez exactement comprendre à quoi s'appliquent les décisions qui sont en train d'être prises.

Ainsi vous commencez à boire, comme vous le faites souvent dans des situations sociales inconfortables, comme vous le faites souvent dans les rêves, et bientôt vous réalisez que vous êtes

extrêmement saoul. Ce n'est que cette ébriété ridicule qui vous permet de vous lever et de faire la proposition suivante :

« Salut tout le monde. C'est ma première fois ici. Et je suis saoul. » Des applaudissements épars et amusés répondent à votre ébriété. « Mais je pensais, je veux dire, je pense que personne ici ne peut s'empêcher de se demander pourquoi… »

Non, bien sûr, vous n'êtes pas si saoul. Il n'y a probablement pas assez d'alcool dans le monde pour vous faire vous lever devant une pièce remplie d'étrangers, des étrangers que vous respectez et que vous admirez et dont pour une raison quelconque vous souhaitez désespérément faire partie, et vous faire proposer quelque chose choisi de manière presque aléatoire. Cependant, ce soir-là vous rencontrez un couple et, parce que vous êtes si saoul que vous n'arrivez même pas à vous souvenir où vous vivez, ces gens vous ramènent chez eux. Vous croyez d'abord qu'ils comptent vous faire une proposition sexuelle vous impliquant tous trois mais quand vous arrivez chez eux, une maison moderniste assez grande, surplombant une rivière, vous réalisez qu'ils ont quelque chose de plutôt différent en tête.

Ma dernière rencontre avec Paul était un peu difficile. J'ai toujours senti que la source principale de tension entre Paul et moi était que Paul, consciemment ou non, était frustré que je sois un artiste de carrière modérément accompli, bien que lui, clairement plus talentueux et brillant que moi, n'ait aucune carrière artistique du tout et, au meilleur de ma connaissance, n'ait jamais produit quelque art que ce soit ou au moins n'ait jamais essayé de produire d'art ou de publier quelque chose. Et parce que je me sentais ainsi, et soupçonnais qu'il se sentait aussi comme ça depuis plusieurs années, en fait pendant la presque totalité du temps où je l'ai connu, un soir j'ai décidé de lui demander.

Et ce n'était pas vraiment comme si je lui demandais quelque chose. C'était beaucoup plus proche d'une confrontation directe, comme si je l'accusais d'avoir été toute sa vie un couard, comme si je l'accusais de vouloir faire et montrer de l'art mais pour une raison ou une autre d'en avoir très peur. Il se hérissa à la seule mention de mon accusation. « Les artistes sont des lépreux », me dit-il, « toi, tes amis, toute la culture mondiale des artistes et des bohémiens, c'est comme si vous aviez une étrange variété de la lèpre. Tout ce que vous voulez, c'est que les gens vous regardent et regardent ce que vous faites et pensent que vous êtes spéciaux et talentueux. Vous le voulez tellement que vous pensez qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec ceux d'entre nous qui ne le veulent pas. » J'acquiesçai solennellement, me sentant coupable, alors qu'il continuait : « Fais-moi confiance, je n'ai pas besoin de lettres de mes admirateurs pour m'assurer que mes pensées sont intéressantes et valables. J'ai confiance… ma vie suit son propre cours… mes pensées sont leur propre récompense. » Et alors il se détourna et partit, sans se retourner même une seconde. Je dois admettre que je ne le crus pas complètement. Et bien sûr, maintenant, quand il passe sur sa motocyclette et que je tente de crier son nom ou de lui faire signe, il ne s'arrête plus, mais continue tout droit.

Dans son salon le couple vous offre du thé vert avant de révéler un panneau secret dans le mur derrière lequel un livre unique est disposé sur un lutrin. Le couple vous dit que le livre est comme une clef pour la société secrète, qu'il contient toutes les doctrines et les stratégies et les historiques. Il a été écrit par plusieurs personnes sur plusieurs générations. Le livre s'appelle *Un rêve pour l'avenir et un rêve pour maintenant*, et dès le moment où vous lisez le titre vous devenez soudainement conscient du fait que vous ne

faites que rêver et quelques instants plus tard vous quittez votre propre corps, votre propre perspective, et entrez dans les corps et les perspectives du couple dont vous visitez la maison, les deux à la fois (ne me demandez pas comment cela est possible), et vous comprenez comment ces gens vous voient. Qu'ils vous ont laissé entrer dans leur maison seulement pour vous égarer, que vous n'êtes rien, un poseur, un chien errant reniflant aux marges de leur organisation, et qu'ils vous montrent le livre seulement parce qu'il est totalement faux. Que le livre est une carte déchiquetée, une fausse piste qu'ils vous tendent seulement pour vous détourner, pour vous faire explorer les mauvaises avenues dans votre tentative dévoyée de vous rapprocher du cœur de l'organisation. Et alors vous vous retrouvez dans votre propre corps, de retour dans la partie du rêve qui est complètement occupée par le personnage du rêve que vous identifiez comme étant vous-même, et vous regardez ce couple qui vous a invité dans sa maison, qui vous a offert du thé vert, de l'hospitalité et de la sympathie, mais qui a fait tout cela seulement parce qu'il vous méprise et cherche à vous égarer. Et tout ce que vous êtes capable de ressentir pour eux est une délicate et infinie tendresse.

Trois Berceuses

Stephanie Bolster

Lampe au gaz

Voici le creux du désespoir.

Le pot d'encre, le canif, la lime à ongles.

Voilà la lumière de la lune.

Le chien solitaire, le chien battu,
seul avec sa solitude.

Suie dans les éteignoirs.

À chaque porte, les branchages arrachés
qui furent des branches.

Chevrotement des vœux, éteint.

Chambres plaquées d'osier.

Voici le non-sommeil l'à-jamais.

La lumière d'une lampe.

Californie

Rêve de la ville Art déco à demi délabrée

des tramways et des tikis

Rêve de pourpiers, de lueurs
dans la brume

du sable

de la clôture

du chêne

de la pomme

Rêve du cerf au bord de la route

de la voiture et des conducteurs

de la côte et de la falaise

Rêve ganté, à une main

Pour ma fille,
qui ne veut pas dormir

Chanson des coulées et des bourbiers

Chanson d'une poulette grise

Chanson d'un murmure

Ours en veston bleu, avec velcro

Suce, rose, ornée de lapins

Canard jaune, mouillé par le bain
et sa bouche

Qu'elle jette par terre

Et pleure

Et se plaint

Et s'enrage de ma poitrine absente

De mes bras absents

Du claquement de mon clavier
à travers la paroi

DORMIR AVEC UN OURS

Franz Schürch

Non tu ne dors pas, contrairement à ce que tu penses.

Et moi non plus.

On peut faire semblant de dormir, oui, mais au fond de son sommeil, même tout enrobé des vapeurs molles de l'air construit par la douceur des draps, personne ne dort vraiment.

Le sommeil, en fait, est la vieille hypocrisie la plus dangereuse.

Et n'oublions pas qu'il est étrange d'être endormis.

Abandonnés à l'inquiétante constance du ressort mécanique des organes involontaires.

Est-il compréhensible que j'aie l'air mort
Que je disparaisse pour plusieurs heures
Et que ce cœur que je surveille battre lorsque je suis éveillé
Lui qui peut arrêter quand il veut sans que j'y aie mon mot
Que précisément lorsque tout de moi dort
et que je n'y vois plus rien
Il continue de battre sans que je puisse même le vouloir ?

C'est comme le cœur le sommeil
Ou plutôt c'est le contraire
Puisque ce muscle central n'arrête jamais de battre.

Quand nous sommes fatigués et que nous croyons
vouloir dormir
Qu'on croit pouvoir et vouloir se reposer
C'est là qu'on se trompe
Personne ne se repose
Il y a toujours quelque chose qui bat en profondeur
Et c'est toujours la chose la plus intelligente
Celle qui comprend où est la mort et où est la vie.

Car personne ne veut vraiment dormir
Mais on se prend au jeu parfois lorsqu'on est fatigués
On fait semblant d'en avoir assez
On ferme les yeux et on s'écrase
On croit vouloir dormir
Et toutes les fois qu'on peut on fait ce qu'on nous dit et
ce qu'on attend de nous
Pour se donner un petit élan

Puis on fait semblant de se reposer
avec des choses divertissantes
Pour se convaincre dans son rôle de celui qui dort.

Mais qui peut vraiment dormir ?

Qui peut vraiment être bête comme une planche ?

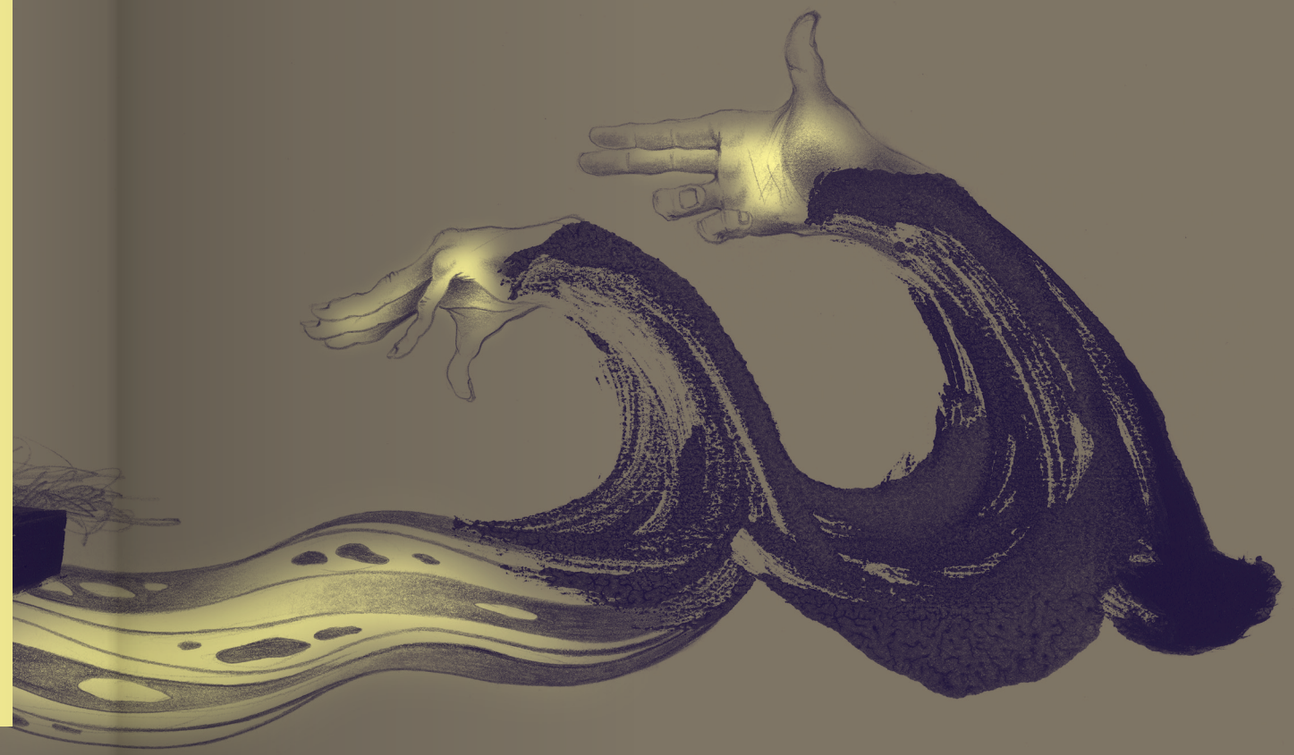
L'intelligence de chacune de nos cellules se débat
C'est d'ailleurs ce que les gens sans éducation
appellent le cancer
Ne saviez-vous pas qu'après les métaplasies,
les dysplasies sont le dernier recours des
cellules pour s'arracher au sommeil ?

Personne ne veut dormir parce qu'au fond
tous sont intelligents
Mais tout le monde voudrait être bête et cacher
son intelligence
Pour se faire croire qu'il est souhaitable de se reposer
Car ce qu'on veut vraiment est toujours difficile
Et il est plus facile de faire semblant de vouloir ce qu'on
ne veut pas
Et de s'endormir.

Chacun sait de toute façon que le sommeil est impossible
Puisqu'il y a des monstres partout
Et que ce sont eux en vérité qui souhaitent que
nous dormions quelquefois

Car il est vrai contrairement à ce qu'affirment
les spécialistes
Qu'il s'agit de la grande et subtile feinte de l'ours
De nous inviter à croire lorsqu'il nous attaque
dans les forêts
Qu'il convient pour espérer lui échapper de faire le mort
Alors qu'il n'attend que de nous voir naïvement
abandonnés
À notre sommeil menteur
Pour nous prendre sans effort et nous dévorer la tête.

Non tu ne dors pas, contrairement à ce que tu penses.
Jamais.
Et tu as raison.



IV

Growing older, you become more nearly who you are. On ne change pas qui on est. On finit peut-être par mieux le comprendre. Le patron sait que la mort nous travaille tous. Il s'en sent d'autant plus proche depuis qu'il a appris qu'il couve un cancer. Comment survivre à la guerre en soi?

Il s'inquiète souvent de ce qu'il adviendra de l'hôtel après sa disparition. Maggie, si loyale, lui survivra sans doute. Mais le patron est un rêveur, et nous avons confiance qu'il poursuivra jusqu'au trépas son combat contre la compagnie. Nous croyons qu'il cache un esprit fantasque et le soupçonnons de perfectionner en rêve sa propre arme secrète. L'équipe de démolition mandatée pour la construction du stationnement découvrira, sous les fondations de l'hôtel, un géant primordial, endormi là depuis le temps où la mer recouvrait ces terres. Le patron le voit au fond de son sommeil, étendu sur toute la longueur du lot, momie emmaillotée d'algues et de boue. Les travailleurs étonnés et apeurés exhument des parties de son corps immense, une main, un pied, encroûtés de sel et incrustés de coquillages et de fossiles, ils dégagent délicatement sa tête d'enfant vieilli, les yeux clos sur un rêve envolé. Un crabe, niché depuis toujours dans l'oreille du géant, au plus près du cœur caché de sa pensée, s'en va, à reculons, le long d'un filet de sang, dans l'espoir de rejoindre la mer. Et qui saura y voir reconnaîtra, dans la douceur de ses traits, le visage d'un adolescent forcé de partir en guerre. Les travailleurs devront, pour dégager le géant des fondations, démanteler, avec l'hôtel, le siège social de la compagnie électrique.

Mais ce rêve n'est pas pour maintenant, car Bletchley s'approche. Nous attendons ce moment depuis toujours. Nous attendons chaque moment depuis toujours. Il est 19 h tapantes. Le patron s'éveille et note enfin le clignotement insistant du voyant de la chambre 28. 19 h 05. Il descend se poster devant la façade et constate que la fenêtre de la chambre du deuxième est grande ouverte. La météo tient. Les rideaux battent dramatiquement dans le vent et la pluie.

Un géant respire derrière la fenêtre? 19 h 08. Le patron remonte aussi vite que son corps vieilli le lui permet, forcé d'emprunter les escaliers en marchant de côté. Nous espérons qu'il note au passage que l'horloge tourne vraiment en sens inverse. Cela, nous en sommes convaincus, lui ferait plaisir, malgré l'urgence de la situation. 19 h 10. Il consulte le registre, constate une erreur. La chambre 28 est inoccupée depuis trois jours. Le dernier locataire était un sous-traitant letton en satellites de communication et portait le prénom de Bakpu, inscrit noir sur blanc en caractères cyrilliques. Le patron se résout à monter, oubliant, comme nous l'espérions, le registre sur son fauteuil.

À ce moment précis, Bletchley, ruisselant de pluie, le regard voilé sous son chapeau cabossé, apparaît à la réception de l'hôtel. Il fait belle figure, dans son costume d'espion. Il se glisse derrière le comptoir, saisit le registre abandonné sur le fauteuil et s'installe, fort confortablement, pour attendre 19 h 15.

19 h 12. Le patron parvient au seuil de la chambre 28. Il aperçoit, plus loin dans le corridor, le chariot de Maggie. Il cogne à la porte, sans réponse. Maggie, alertée par le bruit, se retourne sur le lit. Au diable. Il ouvre. La jeune femme se redresse dans le lit défait. Comme elle est belle, avec son air coupable. La fenêtre laisse entrer la pluie. Le patron jette un regard de douce désapprobation à son employée. Elle se lève du lit pour le refaire, alors qu'il lui tourne le dos et entreprend de décoincer le bouton d'appel de l'intercom, situé à côté de la porte. Lorsqu'il réussit enfin, l'ampoule du plafonnier se met à briller à la cadence du signal secret. Maggie et le patron se retournent ensemble vers la lumière. Lui lève la tête vers la lumière de l'ampoule, variable comme celle des rêves, et en considère les intermittences d'un air fasciné. Maggie constate que les deux cheveux noirs se sont envolés de l'oreiller. Elle se retourne subitement vers la fenêtre, tire les rideaux. Ses gestes sont empreints d'une finalité qu'on ne leur connaissait pas.

19 h 15. Le patron semble complètement immobile, la tête levée vers le plafonnier. Il s'est peut-être encore endormi. Maggie, avec l'air grave et tendre d'une mère qui vient de border son enfant, le laissant seul avec sa veilleuse, se glisse hors de la chambre. Elle referme délicatement la porte derrière elle. Puis elle arrache son tablier, dévale les escaliers jusqu'à l'armoire du deuxième, saisit l'imperméable qu'elle a rangé là. Elle court rejoindre Bletchley au premier. Il se lève en souriant pour l'accueillir. Il passe devant le comptoir et lui offre son bras. Elle murmure quelque chose à son oreille. Ces deux-là semblent se reconnaître. Où vas-tu, Bletchley? Nous comptions sur toi. Où pars-tu, Maggie? Reviendras-tu à temps pour faire ton travail?

L'Uruguay est lointain. La guerre est finie. Ce qui arrive doit arriver. Nous sommes qui nous sommes. Vient un moment où il faut s'avouer vaincu. Nous n'accéderons pas au registre, n'aurons pas l'occasion d'en déchiffrer les codes. Peu importe. Bien que notre mission ait failli, nous en sortons grandis. Nous ne connaîtrons rien de plus de l'Hôtel de la mer que ce que le patron a bien voulu nous en raconter. Nous aurions dû savoir que nous ne pouvions compter que sur lui. Le voilà encore une fois endormi debout. Il rêve de crabes, marchant à reculons depuis le début des temps, d'armes secrètes, abandonnées au fond des mers, d'espions cachés dans les jungles d'Uruguay, rêve d'ouvrir les yeux dans un corps de géant et de retrouver l'hôtel, submergé au fond d'une mer sans nom. Une lumière intermittente clignote sous la porte close de la chambre 28. Maggie et Bletchley disparaissent au loin. Il est temps pour nous aussi de partir d'ici. Courage, patron. Votre sommeil est enfin entier. Nous sommes ceux qui rompent le rêve, et nous disparaissons en lui.

DU GUNK DANS LA NUIT

Renée Gagnon

rouler se retourner
rouler sur hanche gauche
souffler
ouvrir yeux
fermer
encore
roule la tête change d'appui
souffle
se dire
rouler sur hanche droite
bouger les mains
chercher à ah la bonne place position
encore
pas encore ça
lever les bras roule sur ventre tête sur mains
soupir ouvrir grand yeux sur rien sur lumière dehors
attendre imprime le corps enfonce

quelqu'un disait qu'il fallait imaginer des lutins comme les sept nains qui travaillent dans chacun de nos membres en commençant par les pieds, puis monter et, au fur et à mesure, sentir son corps plus lourd
sentir son corps lourd
pesant très pesant
très peser sur le matelas
très pesants les membres très très
on m'avait aussi parlé d'autohypnose d'alcool d'herbe et de pilule
même sans j'ai vertige
étourdie
engourdie
comme soi flottant sur matelas flottant
bouger pour arrêter
ouvrir les yeux
grand sur rien sur blanc du ciel la nuit ou matin arrive
ou junk food insomnies
prison break, vagabond, sopranos, albator, tout sherlock
ou simenon, monster, commence à faire tout hammett,
departed, l.a. confidential, blackjack ou poker online,
samurai champloo
se relever
marche secoue va reviens
se jeter sur matelas s'enfouir
puis rouler dérouler s'enrouler entortille tiquer détraquer
craquer rouler dérouler râler comme ramer rassembler
me rassure comme surir s'ouvrir virer revirer retourner
me détourne comme enfourner entourer tousser serrer
comme s'arrêter rater rager gésir j'ai déjà essayé le truc

de compter décompter recompter s'arrêter raconter
ramène remémore alors ricocher recoller écouler
recompter rappeler réentendre riposter parler refaire réécrire me rattrape comme trapper tramer maudire médire
méditer comme prédire diriger réviser relire lister lier
délier débattre déborder reborder réaborder rouler
encore ?
dans la jungle avec des gens qui seraient mes amis mes alliés mon dos criblé de balles dans une espèce de géométrie saigne symétriquement je continue de marcher avec eux vers un endroit où il faut il faut absolument se rendre malgré une certaine douleur surtout une grande fatigue
ouvrir grand yeux
plie tiens mollets serre fort
regarde face le mur
encore combien de temps ?
revenir à plat corps droit droit
se retourner rouler ramasser genoux
recouvrir tête
serre dents serre fort
gricher
parler dire n'importe quoi
parler à quelqu'un pas là
ou junk food insomnies
the blob, t-men, la peste ou ragtime, chandler, kitano,
dirty harry, my name is nobody, crime et châtiment,
warlock, century boys, la dame dans la voiture, vanishing
point et gun crazy, coburn, bronson, bogart, brynner, ou
des beaux gosses, du rouge, du sec, du noir, du vert, maïs,
crème glacée, beurre de peanuts, gin tonic, vodka tisane,

quelqu'un disait qu'il fallait imaginer des lutins comme les sept nains qui travaillent dans chacun de nos membres en commençant par les pieds, puis monter et, au fur et à mesure, sentir son corps plus lourd
sentir son corps lourd
pesant très pesant
très peser sur le matelas
très pesants les membres très très
on m'avait aussi parlé d'autohypnose d'alcool d'herbe et de pilule
même sans j'ai vertige
étourdie
engourdie
comme soi flottant sur matelas flottant
bouger pour arrêter
ouvrir les yeux
grand sur rien sur blanc du ciel la nuit ou matin arrive
ou junk food insomnies
prison break, vagabond, sopranos, albator, tout sherlock
ou simenon, monster, commence à faire tout hammett,
departed, l.a. confidential, blackjack ou poker online,
samurai champloo
se relever
marche secoue va reviens
se jeter sur matelas s'enfouir
puis rouler dérouler s'enrouler entortille tiquer détraquer
craquer rouler dérouler râler comme ramer rassembler
me rassure comme surir s'ouvrir virer revirer retourner
me détourne comme enfourner entourer tousser serrer
comme s'arrêter rater rager gésir j'ai déjà essayé le truc

de compter décompter recompter s'arrêter raconter
ramène remémore alors ricocher recoller écouler
recompter rappeler réentendre riposter parler refaire réécrire me rattrape comme trapper tramer maudire médire
méditer comme prédire diriger réviser relire lister lier
délier débattre déborder reborder réaborder rouler
encore ?
dans la jungle avec des gens qui seraient mes amis mes alliés mon dos criblé de balles dans une espèce de géométrie saigne symétriquement je continue de marcher avec eux vers un endroit où il faut il faut absolument se rendre malgré une certaine douleur surtout une grande fatigue
ouvrir grand yeux
plie tiens mollets serre fort
regarde face le mur
encore combien de temps ?
revenir à plat corps droit droit
se retourner rouler ramasser genoux
recouvrir tête
serre dents serre fort
gricher
parler dire n'importe quoi
parler à quelqu'un pas là
ou junk food insomnies
the blob, t-men, la peste ou ragtime, chandler, kitano,
dirty harry, my name is nobody, crime et châtiment,
warlock, century boys, la dame dans la voiture, vanishing
point et gun crazy, coburn, bronson, bogart, brynner, ou
des beaux gosses, du rouge, du sec, du noir, du vert, maïs,
crème glacée, beurre de peanuts, gin tonic, vodka tisane,

gros grog
ou fermer les yeux marche
dormir des secondes
je tiens la main de quelqu'un nous allons
se réveiller
se dire que ça s'est pas passé
garde yeux grand ouverts
ouvre la main
mets main sur matelas
respire
se dire ça s'est pas passé
se retourner
rouler sur ventre
fermer les yeux serrer les muscles tous les muscles des
jambes du dos lâcher se retourner souffler
ferme fort les paupières serre fort
ouvre vois :
ça s'est pas passé
rien se passe dans le blanc du ciel sauf moteur tourne
seulement des voitures la nuit passent seulement des
gens marchent passent devant passent des fois crient
passent la nuit
la nuit passe
pas passé ça pas ça
ferme doucement les yeux les valves pour pas stresser la
tête relâche la tête relaxe le cou ne pas penser ça ça s'est
pas passé relâche tout dans la tête ne pas penser à ce qui
pourrait venir dans sa tête surgir ne pas penser se dire de
ne pas penser ne pas penser à autre chose
qu'à pas penser ralentir se le dire doucement pour pas

stresser se dire tout doucement ne pas penser relâcher les
mots se dire lentement doucement qu'il faut pas penser
il faut pas penser à ce qui s'est passé ça s'est pas passé se
le dire autrement ne pas penser comment c'est passé c'est
hors la tête ne pas penser ça c'est passé ne rien vouloir
sauf dire dors dur doucement doucement la tête stressée
ça s'est pas cassé arrêter tête allez arrête la tête se dire
de rien se dire rien se dire rien se dire pendant qu'on
se dit rien ne pas penser ne s'est pas passé se dire rien
ne même plus dire dors dur se dire : rien se passe qui se
pense rien rien se dire rien dans la tête rien
encore
vous joindrez-vous à nous
nous ne savons pas
ce serait bien d'y aller une fois avant ton départ
oui je sais mais je ne suis pas sûre
hum
oui
bien je m'y rendrai de toute façon
oui bien sûr
qu'il dit son chum
il était beau
beau et humble
oui
ouvrir les yeux
lumière blanche jaune
ciel bleu
déjà
déjà oui

LOONIRISME

DESCRIPTIF D'UNE NUIT DE SOMMEIL MOUVEMENTÉE

Marc-Antoine K. Phaneuf

S'ouvrant sur les prémisses nécessaires pour s'assurer de bien rêver, « Loonirisme » contient quatre descriptions de rêves de différentes natures. En tout, cinq proses listées oniriques, d'innombrables références à la culture populaire, des chansons d'amour de Nick Cave aux classiques du cinéma d'horreur en passant par les plus belles folies de Monty Python.

ZÉRO — tranquille, détendu, la tête vide ; manger du fromage, un big mac un whopper, lourd ; boire une 50, fumer un joint ; dans la lune, Brian Eno, un suppositoire d'opium les doigts dans le nez ; enfant la veille de Noël, excité ; en amour, effarouché, s'éclater, gonfler, fondre, s'effondrer ; stupeur, tremblements, terrifié, après un film d'horreur ; perte de sens, en manque d'accomplissement, des situations inachevées, déplacements, condensations.

UN — un nuage, une pellicule bleutée, des photographies floues, surexposées, arrêts sur image, ralentis, une machine molle qui avance comme un paquebot, souillure, une fenêtre à la Jan Saudek, plonger grave dans le ventre du dragon, doute, indécidabilité, gros Freud, la maison ancestrale au cœur d'un champ sous le vaste ciel bleu saturé, rires d'enfants, une balançoire, faire une farce, râler pour le plaisir, un challenge chaque fois, chercher, trouver le fou, lunatique, chercher le poisson, un éléphant, un homme-chat les bras trop longs, pris dans le filet, Ronald McDonald, Patof, les trois Stooges, une poupée qui fait non, chercher le kink, casser des assiettes sur le bord d'une table, un bolo-pieuvre, un toutou, crème à barbe, un sous-marin jaune, marsouin, un calmar lutteur, un koala bureaucrate, une rose, un bouquet, clamédia, des barbituriques, les barbapapas, pique-assiette grosse douceur, un lapin futé, quoi de neuf docteur ?, le Cap'n Crunch, un nain moustachu colérique, un boucan, le pirate ma poule, se battre avec un requin dans une toilette, un pic-bois, le ministère des Marches idiotes, un train miniature, sordide mécanique, un homme avec la tête en chou, complexé amer, un rhum et rye avec une couple de pouces, une vasectomie à quatorze ans pour être cool, frapper une petite vieille avec des coussins mous, un monsieur en tweed un fou du bacon, des blanc-manger, des animaux qui explosent, un fonctionnaire qui écrase la tête des gens avec ses doigts, il n'y a personne à la maison, chauffard de taxi malcommode, frapper quelqu'un avec un poulet en rubber, chanter une chanson sur les gens qui s'appellent Dave, la demoiselle poule, poisson pas frais, Sam le toucan psychédélique, les oiseaux de malheur, des corbeaux nègres, les Aristochats, boogie-woogie bam bam, Télétubbies, sur un fond de cornemuse, Annie Brocoli, expliquer la peinture à un lièvre mort, une petite vieille qui fume

des battes, braque une banque, va dans les shows métal, un derby de démolition dans le hall d'entrée d'un gratte-ciel, un barman maladroit, le bar fait de vaseline, vibrer fébrile ému, impossibilité de prendre le contrôle, connaître une chanson pour écœurer les gens, un orgasme atténué.

DEUX — des caresses, des baisers chauds, partout ça chatouille, regards intenses, passionnés, des lèvres pulpeuses, yeux italiens, espiègles cajoleurs, mordiller sa lèvre inférieure, rouler un patin, d'une sensualité brute, angélique, divine un peu folle, un peu mistress, tendre et douce, des Scarlett éparses, une amie dans le besoin, une vraie amie, une japonaise en soie, parler avec elle, fondre, se fondre, un rocher de Gibraltar, acheter le journal du dimanche mais ne jamais le lire, chantonner du Nick Cave, être en feu, excité, le souffle coupé, cueillir la rose sauvage, trouver l'amour au musée d'histoire naturelle, parce que c'est plus romantique, parce que c'est plus joli ; Audrey Hepburn, Edie Sedgwick, candide sexy, majeure, épilée, une coucoune qui fait sa fofolle, avec les yeux de Sophie Desmarais, le visage d'Elisha Cuthbert, les seins de Mena Suvari, les hanches d'Olivia O'Lovely, absolument superbe, enfantine comme Leah Luv, Vanessa Lane les abdos solides, Katie Morgan qui me rappelle une de mes ex, la femme de Roger Rabbit, fesses douces, jazz suave à la Careless Whisper, respirations, sueur, regard hagard, perdue, éperdue, amoureuse, vibrante, perdre ses sens, venir comme Cytherea, fort fort, partout ; fantasmer la petite Kitty, son corps de jeune adolescent, faire l'amour en Corée du Nord, jouer aux Indiens sur la plage, Pocahontas les fesses à l'air, foursome, swingers, sauna, cire chaude, une glace sur le ventre, mordillage de lobes d'oreilles, grands coups de langue, rimjob, quelque chose

d'emprunté, quelque chose de bleu, dépuceler une vierge, jouer les faunes, minotaure tortionnaire, mordre les fleurs quand soudain haletante, tremblote, extase, climax et autres mots clichés, seize milliards de chfalvagins, venir en sursaut, éveillé.

TROIS — assis avec ma mère dans une taverne de grande superficie ; genre Grand Union Bar à Victoriaville ; parloter ; m'enflammer contre Armand Vaillancourt parce que trop vieux et totalement dingo ; rictus étrange apeuré de ma mère ; constatation que l'Armand gît sévère derrière moi ; paniquer, un peu ; il se met à tout casser, l'éviter de justesse ; gérant, homme de petite taille, ne le prend pas, le fait sortir ; extérieur du bar est en fait la bâtisse où je travaille ; gérant appelle le propriétaire du bar ; riche Texan grand et fort débarque d'une Cadillac blanche ; vitres teintées, cornes sur le hood ; d'une cuve géante, un acide vert fluo coule sur le vieux, qui fond en lambeaux comme à la fin de RoboCop. Réveil en sursaut, paniqué un peu, mais rapidement satisfait d'un rêve morbide avec références à RoboCop.

QUATRE — se noyer, se faire poignarder, au visage, se faire tirer dessus, avoir la leucémie, être piqué sur une plaie par un moustique, avaler accidentellement une lame de rasoir, être aspiré par la télévision, un vieux hit de Phil Collins, Poltergeist, Freddy Krueger, Michael Myers, Jason et autres tueurs en série, Chucky, les poupées qui tuent, une vieille tante clownesque, trop de make-up, grotesque, couleurs fades, becs en pincette, des plottées de sueur, une verrue une tétine, la sorcière du village, Salem sayonara bungee bonsaï, Géronimo des cimetières indiens, des kamikazes, yakuzas, pratiquer une petite torture, suspension par crochets et huile chaude, faire peur à tout rompre, des petits

voleurs armés jusqu'aux dents, des écervelés, militants quotidiens de l'inhumanité, mettre le pied sur une mine, les fourmis, Johnny Got His Gun, un chevalier noir invincible, Dr. Feelgood, Jack l'Éventreur, tératologie, thanato manquée, la pompe à sang, une morgue sombre la nuit, des chiens enragés, une meute, une chasse à l'homme, un coyote, un Martien de petite taille entêté à détruire la Terre, rien n'y comprendre, ciblé, traqué, cultes, malédictions, thriller, les loups-garous, les morts-vivants, possédés, Linda Blair enfant, vomir, cracher du sang, injurier, le syndrome de Tourette, toutes les excuses, idiot, une boîte en forme de cœur, le tour d'écrou, un mort-né, une tragédie, dépression, une souricière, cheveux grichous, cloître, perdre sa tignasse, beurre de peanuts, kidnapping, travail glauque des enfants, Guy Cloutier, balancer la décadence, Roman P. et une gosse, Charles avec Sharon, Ozzy Osbourne, Marilyn Manson, un cadavre, un requin, une mangouste défigure, un carcajou estropie, les purges staliniennes, Auschwitz, le Cambodge, battre avec une chaise un homme pendu à un arbre, un épouvantail, des dictateurs, hanter les nuits de Duvalier, terre natale trouée, aller en prison pour rien, hurler se débattre, se faire driller la tête, pourrir, carcasse, vautours, des fettuccine carbonara qui tombent sur le cœur, pièges à souris, l'Inquisition espagnole, rire démoniaque, le rack, magie noire, Satan mon amour, les griffes de la peur, le jardin des tortures au cinéma, les ongles de Fu Man Chu, ses yeux gros comme des choux, être attaché à une voie ferrée, Ovide Plouffe à la Kidd Video, Owner of a Lonely Heart, Lunacy, deux gros chauves qui s'approchent avec une camisole de force, l'internat, la rupture, des électrochocs, gn gn gn

M COMME POLAR HACHÉ

Patrick Poulin

rose ou violet, le phare automobile décuplé, découpé • auréole aux ténèbres hautes les enseignes surlignent le travelling du mercury sable motel sand ou arche de mc mcdonald's ou pégase • les ailes lisses léchées par la bifide langue noire du boulevard allongé, élastique ou musculeux sphinx de rétention • huiles aux ailerons du mercury, iris indigo et les lampadaires de bronze • mercury comme squale • son automobile • du bronx jusqu'au sand, l'investigation déploie des ailes de girandole, véritable esprit de la pensée ramenée aux faits, les faits, de new york à las vegas et dallas, l'enquête en zigzag • à droite de l'opéra du bifteck, le chapeau de contrée clignote serin en haut du pôle du golden nugget

à la file du liquor, pensée lancée à la fille, la fille perdue • et puis celle-là qui sourit enjeannée de denim abyssal comme venin • décolleté, bustier, pelucheux carreaux noirs et blancs contre le plateau, le cercle de liège et les deux bières, l'univers de la levure et des champs, la mousse sous les néons, harpies vomissant d'extatiques

rengaines • champs, terrain verdoyant • hot-dog, « hut hut » et les cowboys de dallas, l'astre marin sur chaque casque • dans le stationnement désert, le pickup truck de doug, dodge blanc comme un cheval blanc — n'a pas bougé • filé, café et café et pinottes • doug qui déjà • moustache dans la pénombre du pare-brise

la surveillance l'observation colliger reculer par méthode ou avancer par manque de temps • car le temps manque avec cruauté • l'affaire avance comme une barque dirigée par un nocher

débarque du taxi puis filtré par les ruelles vénériennes festonnées de tessons ciment cruz azul • il se dirige monter • la grande clef de plastique chiffré • à la chambre • il n'a que ça à faire • visionner le film, encore un film • gene hackman ? • alors que ses semelles poudreuses tapent chacune des marches polies par l'eau de javel et le bruyant va-et-vient des visiteurs, un sac translucide se tortille dans un motif hélicoïdal contre sa jambe — l'aplomb des cannettes y imprime ce mouvement • siffler une bière chaudasse et se moustacher la lèvre, groucho blond pince-sans-rire prêt à dormir • rien à foutre sinon lire ou regarder la tv en métal sorte de cube carcéral — ce que n'arrange en rien l'horrible douchette adjacente • bordel que les draps puent le pénis et la passe (et le savon aussi) la crasse • lire de petites idiotes bd à 10 pesos, sous les néons osseux la nuit girant, les moult chires noueux dénoués dans les clameurs hurlantes comme autant de fictors, les loups par vagues • victor, la bière noire • les rires, les cris ou les deux, méconnaissables hallucinations fendues dans le sens du grain comme des bûches léchées par un feu griffu • cante en plein milieu • alors qu'on chante dehors, une splendide canción, candide bête • faudra descendre, descendre sous la frontière

on dit doug : doug le doppelgänger, mais son nom innommable, c'est M • M comme dans majuscule • M comme dans milieu • ou ornement en clef de voûte • une moustache • le milieu ou le sous-milieu : underworld et gangland • non, meurtre : meurtre, puis enquête • pourquoi disparaître • (ou enquête puis meurtre ?) • sujet d'intérêt millénaire ou public • ombilic aux ailes reptiliennes, comme le revers d'un caducée • alors tout commence par M. Meurtre, dit « joe la forme »

la terre parle et roule décousue, la terre forme une étincelante gouache derrière la vitre martelée par le soleil comme par un haut-le-cœur • en brûlure • rossé • sault • les drapeaux bleus, blancs, rouges piqués de stars territoriales • disloqué par un mouvement péristaltique, mâché, son visage ressemble au mélange de chairs ouvertes et de fourrure d'une bête tapissée sur l'asphalte • visage écrasé contre la vitre comme un garfield automobile, la langue roulée dans le sommeil, dans une réflexion de mountain dew, la manne-de-dep' et des grosseries, sa salive et sa langue fabriquant des rouleaux

pétillent les bulles lorsque le corps tombe dans le liquide • éclatante, la surface • glace et glaçons • « un scotch ? »

la porte brillait de mille feux dans le soir mat, et la pelouse émeraude dans l'obscurité gisait comme de la mémoire • de la matière

la boue noire de l'empâtement du skyline édificiel • alphabétiquement les lettres détachées écarlates dans le stationnement d'une chaîne • les griffures en L comme l'empattement des buildings

cernés • col de chacune des bêtes • médaillon chez opera steakhouse • grille des chiffres et menus d'oriflammes ornés

night moves, encore un geste en L • problème : comment couder ? • cavaler noir • coudre, souder les parois de matières, ouvrage de boucher à l'envers mettons couler entre les couleurs • circuler ou tourner en rond, en cédille l'idylle • débile • forcément la scène est reconstituée fortement : premier verbe être

dans l'entrée • la poitrine éventrée, labyrinthe de viscères noires au carrelage en damier enté • la scène demandera plusieurs photographies

sur le lit blêmi aux néons comme par le béton peinturé à la va-vite, il s'écoule en tirant quelques gorgées de bière, et se déverse, entaillé, les entrailles hors du front pour ainsi dire, à la faveur du film, d'une torpeur, ne sursautant jamais que lorsque, justement, toutes les lumières s'éteignent, que les néons disparaissent comme soufflés par l'orage sourd dehors • son père s'était endormi en jouant à mario

tête inclinée sur la poitrine soudainement, bouche molle sous la moustache grise perdue dans la macula des verres, les yeux presbytes se relâchent de concert avec la mâchoire • michel se nommant mike • (pourquoi pas michael ?) • profondément assoupi • « c'est l'apnée »

« au vermont il y avait un centre commercial avec une arcade en diagonale selon le ames » • (la tête du centre) • (« ames » se prononçait gauchement « émz » : M en bouche, mais graphiquement,

âme) • l'orangé cramoisi des flammes : la trépidante action • deux gars musclés-dessinés comme par l'explosion et par le champ de bataille, vêtus d'une veste kaki • schwarzenegger dans commando • figures-actions • « contra, c'est ce que je voulais, je voulais quasi mon nin' juste pour jouer à contra » • « le spread gun rouge cerise surtout »

les deux gars bronzés ressemblaient aussi à zangief ou à ken dans street fighter • était au taj mahal, en miroir mais aussi en annulation, la machine street fighter, dans l'arcade en annexe • les boules miroirs des billards électriques illustrés, le tapis strié de notes d'or et de sortes de dièses mauves barrés roses • le son lui-même miroir • et michel moustachu observe la partie que joue fiston, la machine plongée au fond d'une allée de souvenirs marins, des cendriers, des cuillères • n'était-ce pas plutôt dans le maine ? • sous-marin sur la plage et orangeade • « tous pareils, ces personnages, finalement » • « et mario bros. et duck hunt », pensa-t-il • puis sa mère morte qui ressassait des lambeaux d'échanges et d'événements morts, la mémoire hors de ses gonds

se rappelait-elle en en faisant une manie, comme si la boue noire et matérielle revenait la dévorer vivante, revenait la prendre en cendres • ressassait-elle en dépliant toujours les mêmes souvenirs et les mêmes angles, une attaque répétée comme si elle était morte quelque part en 1993, tombée pour ainsi dire dans sa réflexion, son portrait mobile, un portrait figé à l'huile pour se tuer, tombée de la rive pour remonter en elle comme au travers des orifices de sa mère, dans la tubulure d'un cancer démoniaque et barbu comme un léviathan, tombée de toute mesure et échelle, ayant rendu la vie mais la répétant à l'infini comme les pages

des magazines et les illustrations idiotes, les images nerveuses au mur des émissions télé, stratifiée pour ainsi dire, prenant la pose pour faire peinture, jeu de formes sous le pinceau, loisir métamorphique qui dépose la chair dans la tombe, avant même qu'elle ne soit métaboliquement morte • sa propre mère était morte du cancer en 1993, elle devenait morte depuis, et remontait le passé dans le prélude d'un assoupissement • creusé et retourné comme les os dans la terre, par les vers

les jeux idiots, navigation et rythme • palpitant • des vagues atlantiques loin au-delà du boardwalk

musique en mosaïque, escaliers de lumière, couleur pleine • sa moustache noire (un rectangle), la ligne de ses yeux en profil et sa salopette vert vif, ses gants blancs de magicien prestidigite • bondissant hop paglop sur un cancer-crabe (écrabouillé), dans un donjon turquoise et noir • bling bling bitch la monnaie, ding ding, un champignon décuple la stature, une fleur fait du feu et, lui, il glisse soudainement—jusqu'à s'immobiliser • «?» • le chrono s'évacue... les secondes passent... donjon turquoise et noir... musique... • «la princesse attendra!» • «écoute, mon père s'est endormi en jouant à mario bros.»

il s'endort roulé dans une sorte de laine audiovisuelle, la télé rugissant, et les échos détachés en guirlande dans la cage d'escalier • très doucement, la tête privée de visage, le cou vacillant, devant un film, il croule sur le côté • mais un claquement soudain le ramène à la veille, et il n'est pas sûr s'il s'agit du bruit d'une fenêtre du côté de la douche, entre la table et la penderie, l'une des fenêtres du puits d'aération, toutes constituées de lames de verre

givré, en vénitiennes, ou s'il s'agit d'autre chose, un tuyau par exemple • debout et retenant son souffle pour mieux entendre, il se tient immobile entre le lit puant l'eau de javel et la salle de bain • puis la nuit se lézarde et se fend quand un glissement retentit et que la porte de la penderie claque et qu'une forme noire et brune tombe sur le sol, et lui crie sèchement de frayeur en bondissant élastiquement vers l'arrière, et la forme au sol, un tapis roulé, avec quelqu'un • quelqu'un qui lui ressemble étrangement (dont moustache), mais mort et la tête ensachée dans un bas de nylon • il n'aurait jamais dû mettre les pieds à brownsville • on ne lui pardonnerait jamais d'avoir éventré Mme Die au uzi, et terminé son bras droit au lance-flammes • le sang dans la piscine, la tache d'encre sur le chéquier, le doigt coupé dans le cendrier de marbre • près de la piscine, une botte de cow-boy avec un pied coupé à hauteur de cheville et des lambeaux de jeans • fumée • c'est ce qu'on comprend, du moins • descendant à la volée l'escalier de secours, et le métal vibre joliment sous les bottes de cow-boy en écailles turquoise, il s'immobilise à nouveau, mais on ne comprend pas tellement pourquoi

lunettes fumées, il émerge du hall • don die avec les dés chopés au cesar • clefs font clic clic, comme des cartouches vides tintinnabulant sur du marbre • *razor die*, dit *the x*, par sa méthode ciseaux bien entendu • coupage, montage et spin kick • don die et la conduite automobile vipérine • *the viper* sa femme • mi-femme, mi-monture • courbes en cascade • la voiture en poignard, guépard à tête d'ours

Cher Daniel Canty,

Louis-Philippe Hébert

Montréal, le 3 février 2008

Cher Daniel Canty,

Il est difficile d'imaginer la cruauté dont vous avez fait preuve à mon égard en me demandant de participer à votre aventure. Sans doute ne le saviez-vous pas. Comment auriez-vous pu le savoir ? *Je ne dors pas*. Je n'ai jamais appris à dormir, voilà. Je ne connais que l'éveil. Je suis en veille perpétuelle. Ma conscience est toujours aux abois. J'ignore ce qu'est le sommeil.

Qui aurait pu vous dire que je ne sais pas dormir ? Peut-être est-ce visible dans tous les textes qu'il m'a bien fallu publier. Je comprends que ce n'est pas facile de le discerner, même au cours d'une lecture perspicace comme la vôtre. Les autres, je veux dire les textes les plus probants, sont restés secrets. Car comment avouer une si inexplicable tare ? Si ce n'est en empruntant mille détours, mille déguisements…

Aujourd'hui, c'est jour de recyclage à Montréal. Donc il fait grand vent. Il vente à crier, disait ma mère. Et il faut se faire une

idée de la pauvre femme, les traits tirés, qui se penche au-dessus d'un berceau pour y voir les deux yeux grand ouverts de son enfant qui la fixe, en plein jour comme en pleine nuit.

On a de ces exigences en bas âge et on n'a aucune connaissance des autres, de ce qu'ils ressentent, et de cet impératif besoin de dormir qui, si on les empêche de l'assouvir, peut rendre leur vie si misérable. On m'en a adressé des reproches à ce sujet. Bien des oncles et des tantes, des médecins et des bonnes m'ont sermonné à un âge où on ne peut donner la réplique. Je ne parlerai pas de mon père qui me fuyait.

Jour de cueillette d'éléments à recycler et jour de grand vent. Les bacs vides traversent la rue dans un sens comme dans l'autre sans se soucier des voitures ; on dirait qu'ils sont partis à la chasse aux débris de toutes sortes — papiers, bouteilles de plastique, boîtes de carton. Tout ce ballet est infiniment ridicule. Il produit une cacophonie qui empêche la population de dormir.

Et moi, je n'ai pas dormi depuis des années. Depuis ma naissance, en vérité. Je vous laisse compter. Je vous confesserai que je ne me souviens même pas d'un bref assoupissement. Seul me revient, comme un fantôme, le visage de ma mère exténuée. Moi aussi, je pouvais être cruel.

Ces paupières, les miennes, ne se ferment pas pour dormir. Malgré tout, en bas âge, je n'échappais pas à cette obligation de me coucher. D'aller au lit aux heures prescrites. « Bon, il est l'heure d'aller au lit ! » Je devais me conformer aux habitudes de ma famille, qui ne différaient pas de celles de l'humanité en général, comme je fus en mesure plus tard de le constater. « Monte te coucher ! » Sinon mon père — qui dormait déjà, allongé sur son *lazy boy* — allait intervenir. Me frapper. Sur la tête.

Oui, même aujourd'hui, alors qu'avec l'âge j'ai pu peser le pour et le contre à plusieurs reprises, que je suis arrivé à rationaliser certaines peurs, à temporiser, à relativiser, voilà, même aujourd'hui je soupçonne qu'il se retenait de m'assommer. De m'endormir de force, avec du chloroforme par exemple. Une trépanation. Une lobotomie. Un coup de poing. Mais non, rien. Le pauvre homme a préféré prêcher par l'exemple et me dormir au nez.

Vous avez déjà assisté à une pièce de théâtre qui traîne en longueur. Remettez-vous en esprit dans cette situation et vous comprendrez ce que je ressens. En permanence. Pas de tombée de rideau sur cette pièce interminable, un seul jour — j'en ai déjà parlé dans mes écrits, et les critiques peu éveillés à ces traumatismes ont cru à une métaphore alors que je vivais une véritable métonymie à l'échelle même de mon existence. Oui, un seul grand jour sans fin, apparemment sans fin, réparti d'une manière redondante sur des années et des années.

Un autre que moi serait devenu fou. Je me suis allongé près de multiples corps. Je suis désolé de présenter ainsi mes compagnons et mes compagnes. Je veux dire de les exposer à vos yeux comme des cadavres. Mais pour moi ils l'étaient. Un corps endormi, c'est un peu un corps mort. Un mort qui respire, vous ne m'apprenez rien. Et qui n'a pas encore commencé à pourrir, si vous le prenez sur ce ton.

Il m'est arrivé aussi, et souvent, de me pencher vers l'autre — celui ou celle qui dort —, l'autre absolu, en ce sens que ce n'est absolument pas moi, de le regarder dormir et de croire en sa mort. De ne plus entendre son souffle. Rapproche l'oreille. Pose-la presque sur son cœur — tu verras bien s'il est mort. Comme c'est idiot, je ne saurais pas localiser avec précision

cet organe qui doit se manifester pour qu'on croie à la vie. À gauche ! « Le cœur est à gauche, le portefeuille est à droite. » Mais où à gauche ? Essaie de voir si l'autre est encore en vie. Combien de fois ai-je veillé au lit toute la nuit en me disant que c'était peut-être une veillée funèbre.

Une petite camionnette jaune, à quatre roues motrices, vient de coincer un bac de recyclage sous son pare-chocs et elle le traîne dans la rue. Ça produit un de ces vacarmes… Je vois des gens qui écartent les rideaux. Ils ont les cheveux ébouriffés. Les traits tirés. Et ils vont se recoucher. Il paraît que le maire va passer à l'histoire pour avoir inventé une poubelle. Moi, j'aime bien ces bacs qui courent les rues. Ça me fait quelque chose à écouter la nuit. Mais il faut croire que ça n'arrange pas les contribuables, et que la solution vaut bien une centaine de millions. On croirait rêver !

Pas moi. J'ai une bonne connaissance de l'âme humaine, de toutes les vanités qui l'animent. Là où le commun des mortels confond la réalité et les manifestations nocturnes de son esprit, moi je reste infiniment lucide. Même si cette lucidité me rend parfois très malheureux. Le manque de sommeil dans un environnement où la plupart des gens jouissent de s'allonger et de se laisser descendre dans une sorte de morbidité acceptable peut être comparé à mourir de faim dans un grand restaurant du centre-ville ou, plus justement — c'est toujours une image qui m'a fasciné —, à être torturé par la soif dans une barque à la dérive sur l'océan. Il y a de l'eau. Beaucoup d'eau. C'est d'ailleurs cela le problème. Mais cette eau n'est pas pour toi. Tu ne seras pas désaltéré. Salée, elle est imbuvable comme la nuit est pour moi indormable. La nuit et le jour.

Je ne dors pas. Comprenez-vous ? Pas du tout. Les signes du sommeil — j'allais utiliser les *symptômes* — me sont pour la plupart

étrangers. J'en ai une connaissance objective. Une compréhension, même. Le pouls ralentit. La respiration devient plus espacée. Les paupières, en général, restent fermées. Je le sais ! Je le sais ! Mais je ne le sais que théoriquement, techniquement. Scientifiquement, si vous voulez. Comme vous savez que la Terre tourne autour du Soleil. Vous ne vérifiez pas tous les jours. Avez-vous jamais vérifié ? Et qu'est-ce que ça change à votre vie ? Des millions de personnes ont vécu en croyant le contraire. Encore de nos jours, des millions de personnes *vivent* en étant convaincues du contraire. Oui, même aujourd'hui ! Monsieur le Maire, la population veut un sondage ! On se conformera à l'opinion de la majorité. Vous allez voir, on va devoir réécrire les manuels scolaires.

Des philosophes qui ignoraient la vérité — quelle vérité ? — ont formulé des propos qui, même au moment où j'écris ces lignes, paraissent intelligents. Éclairés. Pourtant ils croyaient comme tout le monde — comme tous leurs contemporains — que le Soleil tournait autour de la Terre et que les étoiles étaient des trous dans la voûte céleste.

Moi, je sais ce que c'est dormir même si je n'ai jamais dormi. Je sais ce que cette activité, ce relâchement cérébral, musculaire, provoque chez les gens qui m'entourent comme chez les gens en général. Théoriquement, je dis bien « théoriquement ». Je peux en parler longuement. En exposer des mécanismes qui échappent encore à la science parce que, justement, ceux qui l'étudient, le sommeil, sont aussi ceux qui le pratiquent. Ils ont perdu toute objectivité véritable face au phénomène. Pas moi.

Il se passe que j'en souffre, voyez-vous. Cette aliénation bien particulière m'a apporté beaucoup. Mais la privation de sommeil a fait de moi un monstre. Et c'est ce monstre qui, à votre demande, vous écrit aujourd'hui.

Vous m'avez convoqué. Peut-être à la légère. Vous ne pouviez pas imaginer ce que vous alliez provoquer. Une confession totale. Crue. Une âme mise à nu. Une souffrance indicible qui, à la faveur de votre invitation, se révèle au grand jour. Car je souffre, voyez-vous. D'un mal terrible. Subtil. Sinueux, diraient les commentateurs. Je dirais plutôt insidieux. Je souffre d'une lucidité qui ne s'éteint jamais.

J'ai peur de ne pas bien me faire comprendre : la fatigue, je connais — c'est le sommeil que je ne connais pas. Imaginez une soif inextinguible. Une jouissance toujours inassouvie. Mais la pulsion est toujours présente. Au début, et surtout à l'adolescence, cette période où l'on voudrait tellement ressembler aux autres, le désir vous hante. Vous obsède. Puis, vous apercevant que jamais vous ne réussirez à plonger dans le sommeil, plonger, vous voyez, vous écartez de vous cette pensée mais elle revient, toujours plus lancinante, des journées humides comme aujourd'hui je dirais comme une inflammation rhumatismale. Cela élance tout le temps, pensez-y !

Le désir de dormir revient périodiquement, le désir de fermer provisoirement la lumière, le désir d'entrer dans un monde mou, aqueux, d'où surgissent comme dans les films de Fellini des radeaux encombrés de chevaux faméliques, des toiles déchirées flottant au vent, et des femmes lubriques, dont on sait qu'elles sont lubriques rien qu'en les regardant. Il y a là un apprentissage que je n'ai jamais fait. Des leçons que je n'ai jamais tirées. Une volupté que la vie quotidienne ne pourra jamais m'offrir.

Votre demande a agi sur moi comme un rappel à l'ordre. Une prise de conscience soudaine. Abrupte. Il y a si longtemps que je n'avais même écrit le mot *sommeil*. Et il a fallu que vous me fassiez cette terrible invitation. Vous avez fait ressurgir quelque

chose en moi. Mis en lumière les manifestations d'un mal inavouable. Toujours présent. Incurable.

Peut-être avez-vous eu l'idée de cette invitation au moment d'aller au lit, ou, après une bonne nuit de vous savez quoi, avez-vous pensé à moi. Ce lien que vous avez établi, sans nul doute inconsciemment, prouve bien que le fait de dormir sert à quelque chose, ne serait-ce qu'à réveiller chez l'autre, chez celui qui ne dort pas, un lointain traumatisme. Comme un handicapé qui, soudain, regarde le membre inexistant qu'il a perdu dans un accident ou qu'il n'a, comme moi avec le sommeil, jamais eu et qui constate — oui, constate, je sais que vous aimez les mots, celui-là est juste — le manque, l'absence, le vide, un trou béant, un trou qui bée de toute son inexistence. Il ressent même une douleur à ce qui n'existe pas ou n'existe plus. Comme lorsque, dans la gencive, du bout de la langue, on caresse la présence de l'absence — vous voyez, je ne vous refuse rien, je voudrais tellement que vous continuiez à me lire —, la présence absente de la dent arrachée. Moi, cette dent partie, je la ressens depuis que je suis né.

Mon Dieu, Daniel — vous permettez que je vous appelle par votre petit nom —, vous rendez-vous compte de la boîte de Pandore que vous avez ouverte ? Des drames qui se succèdent sans arrêt, des guerres à mener sans trêve, des échecs sans cesse répétés, voilà l'existence de celui qui ne dort pas. Et son prix, c'est la lucidité. Une implacable lucidité.

Dans la rue, sous ma fenêtre, la benne verte du camion qui fait la cueillette des matières recyclables gronde sous l'effort quand le fardeau à compacter est trop grand. Il y a alors toutes sortes de bruits étranges, de verre concassé et de boîtes de carton qui explosent sous la pression. Mais, le son le plus agréable c'est pour moi le tintement des bouteilles vides qui dégringolent dans la benne.

Je pourrais vous dire que je peux même déceler dans cette dégringolade le son caractéristique de la bouteille qui se brise. Quand on pense que, pour mes voisins tirés de leur lit par le bruit, la visite hebdomadaire du camion de recyclage peut être infernale.

Moi, je me suis procuré un *lazy boy,* comme celui de mon père, et je passe souvent la nuit à demi étendu comme il l'était de son vivant, mais les yeux grand ouverts alors que lui, dans son fauteuil inclinable, il avait les yeux fermés d'une manière si ferme qu'on aurait cru qu'il faisait un effort pour garder les paupières dans cette position, un effort comme celui que l'on ressent chez les morts, dans les salons funéraires. Enfant, je croyais que les corps se retenaient de pouffer de rire ou de sortir de leur cercueil pour asséner des coups à la petite assemblée irrévérencieuse où une hystérique a poussé un cri aigu qui les a tirés de leur sommeil. Fût-il éternel.

Vous savez, j'aurais pu être le prédateur par excellence, allant dans la nuit choisir ses victimes parmi la populace endormie. Me glissant dans leur domicile à la faveur de l'obscurité. Leur plongeant des couteaux dans le ventre pendant qu'elles rêvent et ne savent plus différencier si la douleur est vraie ou si elle est générée par l'angoisse. Ou, calmement, faisant alliance avec les chats et les chiens, ou autres animaux domestiques qui dorment le jour pendant que leur maître est absent et qui trouvent la nuit bien longue, j'aurais pu m'emparer de leurs cartes de crédit, de leurs bijoux et de leurs petites économies. Au réveil, ceux que j'aurais visités n'en auraient rien su, et, maudissant leur mémoire, ils auraient cherché longtemps les précieux objets.

Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre que, privé dès la naissance de l'exutoire du sommeil, j'aurais pu devenir un criminel, un assassin. Quand on a quelques mois — quelques

jours ! — et qu'on voit ses parents s'endormir devant soi, il est difficile de décrire l'effet que ça crée. Le sentiment d'abandon ! La solitude ! Voilà, le mot est lâché. La solitude, l'épouvantable solitude ressentie chez le guetteur, non, chez la sentinelle. Et s'il y a une alerte à donner à qui la donnerai-je ? Réveillez-vous ! Ils s'en viennent ! Ils arrivent ! Ils vont être bientôt là ! Qui ? Mon Dieu, qui ? Les recycleurs ?

Je cherche dans le noir. En quarante ans, je n'ai pas réussi à déceler leur présence. Mais je suis parvenu à les détecter. Si je pouvais au moins en apercevoir un… Le voir. Le décrire. Sa bouche. Ses dents à lui. Ou à elle ! Ses incisives. Ses yeux rouges comme les miens. Ses yeux rouges, les veines éclatées dans le blanc de l'œil. Ses yeux ronds. De ne jamais avoir dormi, elle non plus. Lui aussi. Qui va bientôt… Ils sont si nombreux. Ils sont légion. Malheureusement, je n'ai jamais pu en attraper un.

Je n'arrive pas à croire que je suis un être unique. Voué à ne jamais me reproduire. Une simple anomalie dans l'évolution de la génétique. Une voie de garage. Un cul-de-sac. Un animal qui ne dort pas, dont la vie sera nécessairement écourtée. Pourtant, même si l'on fait abstraction de ce temps supplémentaire qui est accordé à celui qui ne dort pas, j'ai déjà vécu plus que bien de mes congénères du collège. Et j'ai lu tous les livres.

Maintenant, je passe mes nuits à écrire. Mes jours à travailler. Parce qu'il faut bien manger. Je ne peux pas leur consacrer tout mon temps. Toujours à chercher le moyen de les atteindre. Ou de l'atteindre. Finalement, je me contenterais d'un seul être qui me ressemble. J'imagine les voyages que nous ferions. Les choses que nous avons comprises, nous passerions des heures à nous les raconter. Si je pouvais seulement mettre un mot sur lui, ou sur elle. Sur eux ! Un verbe sur ce qu'ils font, sur ce que nous

faisons… Un mot dans la nuit. Je sais, et vous savez comme moi, qu'un seul mot suffit. Un cri de ralliement. Mais je vous écris la nuit, et il faut se taire, observer un silence religieux, garder un comportement — comment dirais-je ? — bibliothécaire. Et tout cela pour entendre ronfler ? Vous comprenez pourquoi je suis seul.

La présence de dormeurs et de dormeuses m'irrite. Leur fréquentation me consterne. Quand je vois leur humeur modifiée par un mauvais rêve, quand leur cerveau refuse de prendre cette expérience fantasque pour autre chose que la réalité, quand je les entends évoquer leurs insomnies comme autant de prétextes à un manque d'attention, quand au cours d'une discussion bien relevée ils étirent le bras pour dévoiler le poignet et l'inévitable montre qui l'encercle pour ensuite chercher entre les répliques le court laps de temps où il y aura ne serait-ce qu'un infime relâchement et annoncer qu'ils doivent se coucher — parce qu'ils devront se lever de bonne heure demain ! Je désespère de mon état. Je me rends compte dans ces moments-là que je suis véritablement un monstre, et j'ai l'impression que mes collègues font tout pour me le démontrer.

Je rentre chez moi parce qu'il faut que je sois quelque part. Et je ne peux pas toujours hanter les halls de gare — j'ai lu et relu mille fois le Ô Canada sculpté en bas-relief sur les murs de la gare centrale, où des personnages « art moderne » font penser aux œuvres soviétiques, eux dont la chair de béton beige rivalise avec celle des immigrantes au teint pâle allaitant leurs petits sur les banquettes de bois pendant que le bébé ferme les yeux si doucement qu'on ne sait plus s'il s'est endormi ou s'il tète encore. De le voir, cela me transperce le cœur comme une broche à tricoter, une broche qui serait sortie du tricot qui repose près des grosses fesses de la mère. Je pourrais me mettre à crier de désespoir.

Les terminus d'autobus sont encore moins attirants. Il y a une odeur d'urine et de bière renversée dans les bars après minuit. Je me retrouve parfois *Chez Claudette*, où les petits-déjeuners sont servis à toute heure du jour et de la nuit. Les yeux ouverts. Sur l'autre réalité. Mais Claudette est fatiguée. Elle se plaint du manque de sommeil. Elle me lance : « Et vous, Professeur, vous ne dormez jamais la nuit ? » Comment lui répondre ? Je pourrais l'embrasser.

Si je n'étais pas si seul. Si désespérément seul. Au point que chaque approximation de ce que je suis me semble une caricature de mon état, que chaque insomniaque que je rencontre me paraît méprisable. Qu'est-ce que c'est de ne pas dormir pendant une nuit ou deux à comparer au fait de ne pas dormir pendant toute une vie ?

Je vous écris cette lettre vautré dans mon *lazy boy*. Je sais que vous me comprendrez. Je vous connais un peu. Si peu. Mais je sais que ce qui m'afflige et qui me grandit tout à la fois ne vous paraîtra pas risible. Je sais que, comme moi, vous sentez que l'humanité telle qu'on la connaît sera bientôt remplacée par une race nouvelle, qui grouille parmi elle, qui se glisse dans sa population, qui est, comme je le suis, un accident. Un accident génétique comme celui qui a apporté ce que l'on appelle la conscience à l'animal fou qu'était le singe.

Moi, je le sais dans ma chair. Dans ma fatigue qui me paraît éternelle. Dans ma solitude increvable. Je les devine, je sens leur odeur, leur appétit ne m'est pas inconnu, et je crains de les voir surgir, ces êtres nouveaux qui, comme moi, ne dorment pas. Je les désire mais, d'une certaine manière, je les abhorre comme ces chiens-loups qui, nés de l'accouplement d'un chien et d'une louve, ne peuvent endurer la présence d'un chien et ne cherchent qu'à égorger les loups. Longtemps, on s'est servi d'eux pour

protéger les villages. Chasser les loups avec des hybrides. Mais les hybrides ne peuvent se reproduire. Les bêtes issues d'un tel croisement vivent dans une solitude complète, refusant leurs deux origines, n'affectionnant les humains que parce qu'ils leur donnent à manger et, finalement, parce qu'ils les craignent. La nature a voulu qu'un tel prototype soit créé chez les humains.

Je n'ai jamais dormi et, pour cela, je n'ai jamais été un enfant. Alors, vous comprenez, d'ici, de ce fauteuil inclinable pour lequel j'ai payé le gros prix parce que je l'ai voulu le plus confortable possible, de ce *lazy boy,* du fond de ce « garçon paresseux », dans le bruit insupportable du verre qui se brise, des articles qui sont concassés, des bouteilles de plastique qui craquent, et du moteur qui pousse la palette d'acier du compacteur, les yeux grand ouverts, seul avec ma conscience, j'attends que monte le jour en souhaitant qu'il se lève avant eux. Avant ceux-là.

Et j'écris. J'écris toute la nuit. Comme si c'étaient des mémoires adressés à la posthumanité. Pour que les prochaines générations sachent qu'il y a eu un épisode charnière, peut-être même un être charnière même si ce n'était qu'un seul, et que les transformations qu'elles auront vécues, quelqu'un les a vues venir. Quelqu'un les a annoncées. J'écris des pages et des pages. Je les laisse s'additionner les unes aux autres près de ma chaise. J'écris jusqu'à ce que j'aie les doigts en sang.

Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Vous le savez, vous qui jouez à ces jeux. Vous le savez, qu'il y a autre chose que le sommeil. Autre chose que la terreur que le fait d'en être privé inspire. Que ceux pour qui le rêve n'existe pas sont bien seuls. Entre nous, nous n'avons pas besoin de nous mentir. Les gens comme nous n'ont pas à inventer d'histoires. Ils continuent leur existence, que certains encore plus misérables qu'eux pourraient

qualifier de misérable, comme si de rien n'était. Ils regardent les femmes, les enfants, leurs amis dormir et ils s'éloignent sans faire de bruit.

Vous comprenez donc, mon cher Daniel, que je peux difficilement contribuer à votre expérience sur le sommeil. C'est une intuition vraiment prodigieuse qui vous a fait vous adresser à moi. Vous savez maintenant dans quelle direction il faut chercher. Dans quelle direction un esprit scientifique comme le vôtre n'a d'autre choix que de poursuivre. Malheureusement, à la lecture de ce qui précède, vous comprenez que tout témoignage de ma part serait considéré comme un mensonge, une aberration sinon le fruit d'une pure démence.

En ces circonstances, je préfère m'abstenir de votre projet. Je vous souhaite le plus grand succès dans votre entreprise et je vous encourage à persévérer dans vos études sur le sommeil. Vous y trouverez la clé que vous cherchez.

Je vous prie d'agréer l'expression de ma considération la plus sincère,

Onil M.

—Onil M.

L'écrivain Daniel Canty avait offert au professeur Onil M. de collaborer à un ouvrage collectif portant sur le sommeil. La présente constitue, le lecteur s'en sera douté, la seule et unique réponse qu'il reçut.

Prié de sommeil

n.s.

Je n'ai pas voyagé en écrivant ce livre. Le seul peut-être. Sauf à la toute fin. Les villes se sont un peu bousculées. C'était tout de suite après la Bulgarie-en-passant-par-London, un saut à Montréal, la gorge massacrée par l'omniprésence de la fumée bulgare qui m'a valu une infection suivie d'un asthme précipité m'ayant poursuivi jusqu'en août. Ce qui ne m'a tout de même pas empêché de rencontrer S., qui a très gentiment fait avec moi le tour des pharmacies à la recherche de gouttes à oreilles pour le vol du retour, une douleur jusque-là inconnue, j'ai pleuré à l'atterrissage — les trente minutes de descente — tellement la douleur se contractait dans ma tête qui aurait mieux fait d'exploser, de jeter du sang, n'importe, pourvu que la douleur se sache, se matérialise d'une façon ou d'une autre. Et ce rire, le sien, que je n'oublierai pas, sa force et sa douceur. Trois premières rencontres ratées à cause des maladies et des agonies, et me voilà qui débarquais les oreilles bouchées, la gorge lacérée. Dès juin, après donc la Bulgarie et Montréal, le jour même de l'installation de la fournaise,

d'une canicule improvisée, et du fessier collé aux planches huit ou douze heures d'affilée avec les chats avant de pouvoir réintégrer l'appartement, la chose s'annonçait, même si le diagnostic ne s'est pas fait avant le deux au soir, tard, c'est-à-dire le deux août, la fin des temps, et l'oreille s'est alors mise véritablement à saigner, sur le carrelage frais de l'habitation, et les boiseries ont gobé tout ça. Huit mois de tissu nécrotique ; conclusion : annulation de tous les voyages, et ce livre laissé en plan juste au moment où il démarrait. Le désir du retour s'est matérialisé dans le lieu du désaccord le plus total survenu entre le corps même, les langues parlées-chuchotées, les appartements abandonnés et quelques manuscrits aussi. Tout ça pour dire que de mai à avril je n'ai pas touché le sol d'un autre pays, ni même d'une autre ville, ligoté que j'étais aux urgences, au suivi d'une leucémie déclarée dans un corps qui n'était pas mien mais qui aurait tout aussi bien pu l'être, à suivre, à épier les médecins dont l'incompétence se propageait de corridor en corridor, dans ce Panopticon où sévit un Wizard of Oz de qui nous dépendions et qui devait répondre à nos contestations, les miennes surtout. Jusqu'au jour où je m'imaginais en train de mettre le feu à la tête de la pharmacienne et que j'ai dû prendre du recul, c'était moi qui flambais. Je quittais ce lieu tous les jours tous les soirs, quatre-vingt-dix-huit jours d'hospitalisation très exactement, sur deux cent deux jours de traitement, d'infections éventuellement mortifères provoquées par le traitement, ou carrément manufacturées sur place, et desquelles personne ne répondait. Je quittais ce lieu par les portes battantes (il s'agissait de portes coulissantes, mais peu importe, en moi elles battaient, elles battaient leur plein), le gel, la canicule, cela revenait au même, j'étouffais dans le téléphone, je criais aux passagers de bus, je réclamais le droit à la liberté,

mais laquelle, la liberté d'un corps souffrant, libre de souffrir, on l'était, et de refuser la surveillance du malade comme du prisonnier, la dérogation de ses droits humains, déshumanisants. Il fallait vite apprendre à faire la distinction et à la nommer, les médecins *tuaient* la maladie, la massacraient, se livraient à des attentats des plus grossiers, des plus meurtriers, et, en tripotant quelques chiffres étudiés avec plus de sensibilité que le corps même (que faire de ce corps), administraient quantité de médicaments, de calmants, de chimiothérapies, de somnifères, de gouttes pour les yeux, d'antibiotiques, de trucs et de machins pour empêcher le développement de tel ou tel « effet secondaire » provoqué par l'autre médicament ou traitement et pouvant se déchaîner dans le corps déjà atteint sous la forme d'une maladie secondaire mais tout aussi tuante. Certains de ces médicaments finissaient dans la toilette ou la poubelle, d'autres, subrepticement avalés, des remèdes et thés chinois, entraient et sortaient de la chambre en contrebande, avalés entre deux incursions médicales, entre deux disputes, réclamations et revendications, avalés dans les toilettes s'il le fallait, pour donner au corps du tonus, ne serait-ce qu'un peu, alors que l'intraveineuse lui soufflait du poison on ne peut plus empoisonné. C'était à qui mieux mieux, et moi dans tout ça je gueulais jusqu'à en perdre la voix, je pestais contre la trop familière bêtise qui passe pour une science, qui trône sur cette culture hébétée de brebis en lambeaux tétanisés. Pas dormi non plus, et du coup le livre en a été meurtri, mais c'était sans doute pour le mieux. Mes déambulations dans Chicago n'étaient en rien celles d'un flâneur, mais s'apparentaient davantage à celles d'un rôdeur, invisible à moi-même et surtout aux autres, même en temps de crise et d'engueulade. Je me glissais sur le même pavé jour après jour, été comme hiver,

dépourvu de toute capacité digestive de faits et de sensations non reliés à la progression de la maladie et de son traitement. Conclusion : assise sous le cerisier au pied de la rue Thomas ou remontant carrément la rue Division, j'apprenais — avec quelque retard — la saison et le jour de la semaine en me référant aux habitudes de mes concitoyens, à la limite très souvent de la connerie, c'est bien le cas de le dire, et en fonction de leur occupation ou non des terrasses. Il était clair à deux heures du matin, lorsque les terrasses étaient bondées, qu'il était vendredi-samedi-même-dimanche et parfois jeudi, c'est tout ce qu'il me fallait comme indice, mais j'ai mis au moins un mois à comprendre que, l'été, les terrasses signifiaient le week-end. L'état d'éveil provoqué par l'angoisse, l'insomnie, la terreur des chiffres, des pronostics et de la pression à la baisse me projetait dans une situation de crise permanente exacerbée par la présence de la maladie dans mon lit dès que je fermais les yeux, et du coup je me retranchais dans des lectures des plus absurdes et des plus conséquentes tel le livre de Sontag — *Illness as Metaphor* — qui m'a presque fait vomir à quatre heures du matin et alors j'ai compris qu'il me fallait plutôt lire la biographie de *Barbara*, un cadeau de ma mère, et m'armer néanmoins de Foucault, n'importe lequel, dès que je franchissais le seuil barbare de l'Institution béate, parfois plusieurs tomes à la fois, et je m'évertuais à faire part de mes lectures à qui voulait m'écouter, mais celui-là trouvait superflue la philosophie dans un lieu se suffisant à lui-même, la réflexion n'y pouvait rien, c'est certain qu'on n'y réfléchissait, qu'on n'y réfléchit pas. Je m'entêtais tout de même, consciente de mon ridicule, à les exhiber, ces livres, sur la table de chevet, et l'autre table où je posais mon ordinateur en m'endormant, car il est vrai que je ne dormais plus qu'à l'hosto, entre deux injections, chirurgies,

douches, repas, changements de draps, peu importe, j'arrivais et je dormais, me réveillant en sursaut à l'approche des intrus qui débitaient à cent à l'heure leurs bêtises en réveillant le patient (très patient) au bout de trois heures de sommeil, entre la dernière prise de sang et la tournée de toute la ribambelle de petits médecins étudiants, de petites filles et de petits garçons qui jouent aux savants avec leur air totalitaire-stupéfié, qu'au bout de plusieurs semaines on envoie chier, ayant compris qu'il fallait exercer son choix, et ne montrer son cul que lorsqu'on le voulait. Mais que veux-tu et qu'est-ce que moi je voulais au juste, piétinant jour et nuit ces corridors dégoûtés de moi et moi d'eux, imposant un rappel à l'ordre, mais à un ordre autre que celui qui régnait dans le désordre le plus total des bactéries et de l'oubli, un hôpital *privé* messieurs, privé que celui-ci. Privé, on l'était, de sommeil et d'autonomie, et le livre, du coup, qui semblait ne plus pouvoir s'écrire, s'écrivait malgré moi puisqu'il y est maintenant, il y a un livre et je l'ai écrit sur ce tissu nécrotique qu'est devenue ma vie partagée-emprisonnée au moment où je m'apprêtais à descendre de mes grands chevaux et à prendre l'avion, vol direct à Paris, où depuis dix-huit ans je ne vais plus, ne vais pas, ayant à vingt ans résolument rompu cette distance, pour toutes les violences qu'elle recelait, et la décision, qui ne faisait que se remettre, s'est rangée dans le corps agonisant, lequel, je ne sais plus, ils sont si nombreux, et les accumulations de ce genre sont indéchiffrables et impossibles, voire indécentes, à compter, et mes rêves de mort précipitée, d'exécution sur la place publique lyonnaise, de ma résurrection sur Paris-ma-mort autrefois révulsive, se confondaient avec les corps amassés dans les fosses de ma mémoire, dans les jardins déterrés, attendus, brouillés, mort-nés, je préférais avec Cioran ne jamais n'être, ne jamais naître, l'existence

injurieuse n'était plus un trope ni le souvenir d'un rêve mais bel et bien éclaboussée sur la paroi en miettes accouchant de sa violence catastrophée, et moi, nous, le livre avec, on le recevait en plein visage, les yeux écarquillés, subjugués par l'impossibilité béante transformée en fait flagrant, le tout dégoulinant sur le plancher crasseux-venimeux d'une chambre d'hôpital, le livre soustrait au rêve, le rêve au corps, et le corps hurlant à tout casser, mais le bâtiment étant insonorisé-blindé, il s'est ramassé dans le corps d'où il sortait éjecté-éjaculé. Le livre s'est couché dans le lit où je ne dormais pas, c'est un fait et tout fait est à démentir.

Chicago, juin 2008

Carnet de désaccords (Stephens, Quartanier, 2009) ; *Illness as Metaphor* (Sontag, FSG, 1977) ; *Barbara* (Lehoux, Fayard/Chorus, 2007) ; *Philosophie* (Foucault, Gallimard, 2004) ; *Histoire de la folie à l'âge classique* (Foucault, Gallimard, 1972) ; *La volonté de savoir* (Foucault, Gallimard, 1976) ; *De l'inconvénient d'être né* (Cioran, Gallimard, 1973) ; etc.

Douze expériences rêvées

Melisandre Schofield

Les notes qui suivent représentent un échantillon des incursions de LAFIN *(the Liberal Arts Fictional Institute of Narrative) dans le domaine du rêve. Les résultats de ces expériences rêvées, inévitablement colorés par les pulsions cachées de leurs rêveurs, contribuent à la compréhension des rêves comme lieu d'exploration potentiel de la narration, des jeux et des relations humaines.*

Ces expériences proposent autant d'immersions dans le laboratoire de l'inconscient collectif, où l'on s'abandonne à la méthode des essais et erreurs, en s'attardant aux subtilités, et en traversant, d'un pas léger, les carrefours où se croisent nos mondes rêvés. Les rêveurs sont avisés de consacrer le temps prescrit à chaque expérience, et de traiter leurs corêveurs avec la délicatesse propre à nos esprits inconscients.

— Mélisandre Schofield
Chercheuse, LAFIN
www.lafin.org

Vœu

1 Sur un petit bout de papier, écrivez un rêve que vous souhaitez faire rêver à quelqu'un d'autre.

2 Pliez et scellez le papier.

3 Donnez-le au rêveur désigné, préférablement de façon anonyme*.

4 Indiquez au rêveur de conserver le papier scellé sous son oreiller jusqu'à ce qu'il rêve un rêve qu'il juge relié au bout de papier.

5 Ce rêve peut être noté sur le papier scellé avant que le sceau ne soit rompu.

* Cette expérience fonctionne bien avec de nombreux rêveurs. Cependant, il est déconseillé de donner à quelqu'un un rêve qui pourrait le décevoir, l'anonymat ne diminuant nullement les conséquences du geste.

Jardin communautaire

1 Achetez des semences.

2 Gardez-les près de vous dans votre sommeil. Durant une semaine ou un mois, respirez près d'elles.

3 Voyagez* de votre maison à celles de gens que vous aimez.

4 Saupoudrez vos semences le long du chemin (leur donnant ainsi une chance de pousser).

* Si vous le désirez, le voyage peut durer des jours. Il importe seulement d'avoir dormi avec assez de semences pour tracer un sentier intermittent entre vous et les autres. Évitez les modes de transport qui rendent l'ensemencement impossible : les navires transocéaniques, les hélicoptères, etc.

Chose la plus triste du monde

1 Avant de vous endormir, chantez une berceuse* en l'honneur de la chose la plus triste du monde.

* Les berceuses donnent de meilleurs résultats quand les mots et les mélodies sont improvisés.

Insertion éveillée

1 Le sujet choisi est endormi. Il est permis de présumer qu'il dort puisqu'il n'est pas près de vous.

2 Vous êtes seul ou en groupe.

3 Il est presque temps pour votre sujet de s'éveiller. Notez l'heure.

4 Tout en pensant à lui, dessinez* quelque chose pour votre rêveur.

5 Tentez d'établir un lien éveillé avec son esprit endormi. Cette relation est favorisée par l'heure tardive, et par la disponibilité de votre esprit fatigué aux interconnexions de l'univers des rêves.

6 Pratiquez. La pratique est importante.

* Bien que le dessin soit un rituel facile à accomplir (il ne nécessite qu'un crayon et un esprit léger), si vous faites partie d'un groupe, vous pourrez envisager de vous lancer dans un rituel surréaliste, comportant des actions comme le *jumping jack*, des appels et réponses, des costumes, des bottins téléphoniques ou quoi que ce soit qui stimule votre imagination.

Gourmet

1 Trouvez un corêveur.

2 Tenez, avec assiduité et discipline, en notant la date et, si possible, l'heure exacte, un journal de vos rêves.

3 Le premier rêve où apparaît de la nourriture doit être immédiatement suivi, aussitôt que les préparatifs sont en place, d'un plan pour la rencontre des corêveurs.

4 Les plats rêvés doivent être préparés, aussi improbables et indigestes qu'ils puissent sembler.

5 Tous ceux présents dans le « rêve alimentaire » ou dans le rêve associé du corêveur doivent aussi être invités à manger avec vous, aussi inconfortable* que puisse sembler cette combinaison de convives.

* Le rêveur doit choisir son corêveur avec beaucoup de discernement, l'esprit inconscient tendant naturellement à vouloir rassembler ex-amants et beaux-parents.

Onirophones archaïques

1 Munissez-vous d'autant de boîtes de conserve qu'il y a de rêveurs. Les petites boîtes de salade de fruits fonctionnent à merveille.

2 Partagez une collation de minuit et nettoyez avec soin les conserves.

3 Assemblez les onirophones en perçant de petits trous au fond de chaque conserve et en les reliant en paires avec des bouts de ficelle.

4 Reliez tous les endroits où l'on dort en liant un onirophone à chaque oreiller*. Recouvrez la ficelle de ruban adhésif afin que les somnambules ne trébuchent pas.

5 Éveillez-vous à temps pour partager le petit-déjeuner et vos rêves.

* En glissant la ficelle par une fenêtre, vous pouvez relier des rêveurs dans des maisons voisines, ou à différents étages d'immeubles résidentiels.

Rêve voyageur

1 Des animaux en peluche* voyagent par la poste d'un rêveur à un autre.

2 En cours de route, des bouts de fils et de tissus sont ajoutés et cousus en place.

3 Les mondes rêvés grandissent avec les voyages des animaux.

* Vous aurez besoin d'une aiguille, de fil rouge, et de quelque chose de moelleux.

Rêves publics

1 Tenez un journal de vos rêves.

2 Laissez une note dans la marge* de chaque page, où vous suggérez à quiconque choisit de conserver cette trace de vos rêves de penser à vous avant de s'endormir.

3 Arrachez les pages et jetez-les dans des boîtes aux lettres, laissez-les dans des magazines de salles d'attente, des niches, les poches de pardessus de friperies ; distribuez-les à des étrangers dans des cafés ; glissez-les entre les flacons de soporifiques à la pharmacie.

4 Avant de vous endormir, pensez aux cachettes que vous avez choisies : la couleur d'une boîte aux lettres, la texture d'un pardessus, la page froissée d'un magazine ou l'odeur d'un chien qui dort.

* Vous pouvez aussi inclure une adresse ou un lieu de retour, au cas où.

Tout petits meubles

1 Construisez des meubles minuscules avec du bois ou une autre matière solide et légère.

2 Laissez le mobilier sur le rebord de votre fenêtre pour que des familles de petites gens puissent se l'approprier, en échange de leurs rêves.

3 Le matin venu, si le mobilier est encore là, soyez patient, et essayez de le rendre un peu plus grand ou un peu plus petit*.

* N'oubliez pas de choisir une fenêtre à laisser ouverte qui soit assez grande pour que le mobilier puisse y passer.

Alarmerie *

1 Ajustez votre réveil afin qu'il sonne à toutes les heures et demie (certains téléphones ou ordinateurs permettent de multiples sonneries).

2 Si vous ne partagez pas vos quarts de sommeil avec une partie consentante, trouvez quelqu'un qui dort près d'un téléphone, et dont vous avez le numéro en composition rapide.

3 Chaque fois que l'alarme vous éveille, éveillez votre corêveur, en mentionnant seulement les images rêvées, sans commentaire ou salutation, et en permettant à votre corêveur de faire la même chose. Dites « toujours rien » si vous n'arrivez à vous souvenir d'aucun rêve.

* Cette expérience s'inspire d'expériences archaïques réalisées au XIXe siècle. Les chercheurs de l'époque, et leurs successeurs à LAFIN, ont choisi de noter leurs rêves à divers moments de la nuit, à la flamme d'une chandelle. Si vous avez besoin d'éclairage, il est suggéré d'employer la même méthode.

Système de messagerie

1 Pensez à un message que vous souhaitez relayer à votre corêveur*.

2 En état d'éveil, contactez des gens que votre corêveur connaît bien, en leur demandant de relayer votre message en rêve.

3 Endormi, dites à tous ceux que vous rencontrez de transmettre le message à votre corêveur.

4 Continuez jusqu'à ce que votre corêveur reçoive votre message.

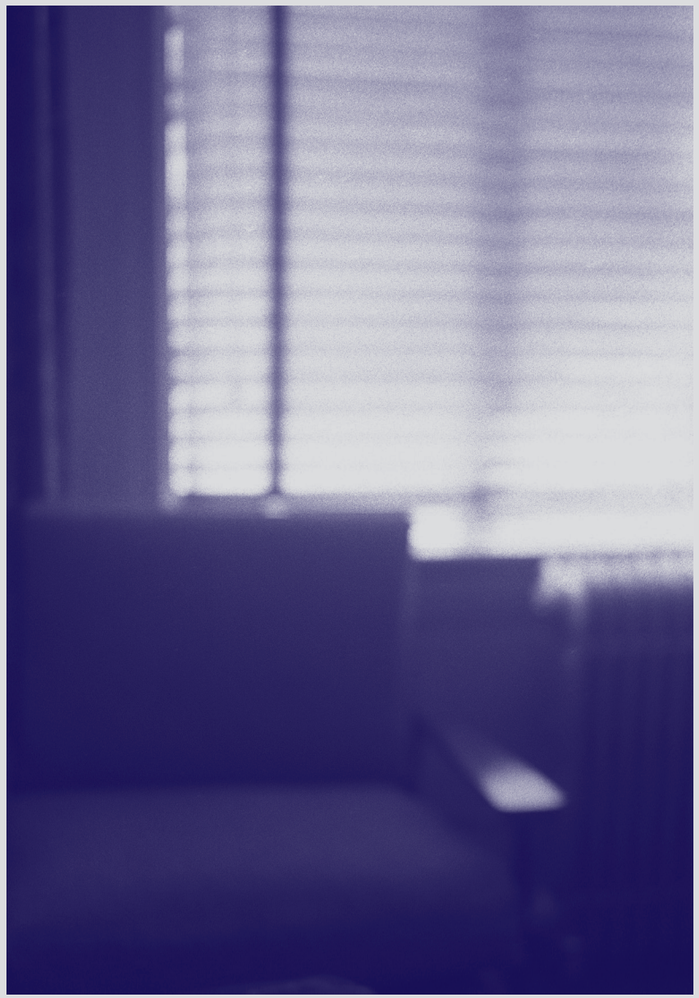
* Cette expérience fonctionne le mieux avec un message dont la transmission semble urgente aux participants.

Révélation du lieu

1 Venez à ma rencontre. Je serai sur un bateau* mouillant près du port.

2 Si vous n'arrivez pas à trouver le bateau, continuez à chercher. Hier soir c'était un cargo chargé de mobilier usagé, mais il n'y a aucun moyen de savoir ce dont le bateau aura l'air quand vous me retrouverez.

* Si vous avez un autre lieu en tête, dites-le-moi, et nous pourrons nous rencontrer le soir suivant.



Une conception graphique de Feed.
Direction de création Daniel Canty.

Collages d'Annie Descôteaux, p. 14-71 et p. 178-220.
Illustrations de Pol Turgeon, p. 76-173.
Lettrage de Léon Lo.
Photos et schémas de Daniel Canty.

Les textes de J. R. Carpenter, Angela Carr, Oana Avasilichioaei,
Charles Simic, Erín Moure, Jacob Wren, Stephanie Bolster
et Mélisandre Schofield sont traduits de l'anglais par Daniel Canty.
Le texte de Salvador Alanis est traduit de l'espagnol
par Christelle Juin avec la collaboration de Daniel Canty.

Révision et correction Hélène Taillefer.

Merci à Erín Moure et The House of Anansi,
et à Charles Simic, Ecco Press et New York Review Books
pour les permissions accordées.

Annie Descôteaux remercie Vincent Leduc pour son aide précieuse
tout au long du projet.

Merci à Nathalie Bachand, à Raphaël Daudelin et à Simon St-Onge
pour leurs lectures de « l'Hôtel de la mer ».

Merci à Lucille pour sa contribution à la culture.

Calendrier de couleur variable

Minuit ... 12 boucle

Calendrier dont les couleurs clarifient

Noir à Blanc Photos . Illustrations

Le paquet peut changer de couleur

Paquet fermé . Faire la couverture

ONE DAY'S DESIGN Dessiner dans la nuit

Pol Turgeon

Laurent Quintal

photo - dessin

Images trouvées

Annie Descoteaux

Sorcière à rouleaux

Vu d'ici

Trois berceuses

Douze expériences rêves

Avec un après Bertrand

Ba bed bee

Du jusque dans la nuit

Écrire une histoire sur le sommeil et les rêves seulement

En couverture : une horloge

Alternative Eau de la givrée

Thème du cerbère

Autobiographie du sommeil

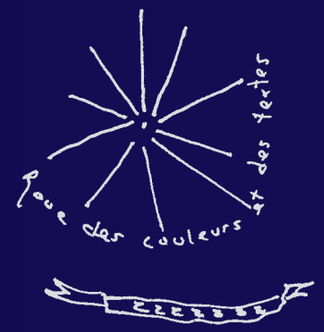
Tout berceuses

Le livre de chevet

A HOTEL YOU CAN ENTER FROM ANY SIDE, FILLED WITH THE JETSAM FLOTSAM OF LIGHT.

Qu'est-ce que cette succession de couleurs sert à quelque

Définir le côté carré et carré des autres livres



Un texte [illegible] deux?

Texte final ?

Préface à une histoire du sommeil

[JAMAIS] ET [TOUJOURS]

Tête de plume [TOUJOURS]

Sous le sommeil

Carnet de bord

Privé de sommeil

Les 8 quartiers du sommeil

Rue Price

Spitzberg

L'eau de la givrée

Dormir avec un ours

Dormir comme une roche

L'heure du cerbère

Éclat du sommeil

Autobiographies du sommeil

Loomirisme

N comme point haché

Préface...
Encore une histoire...
12 expériences rêves

24

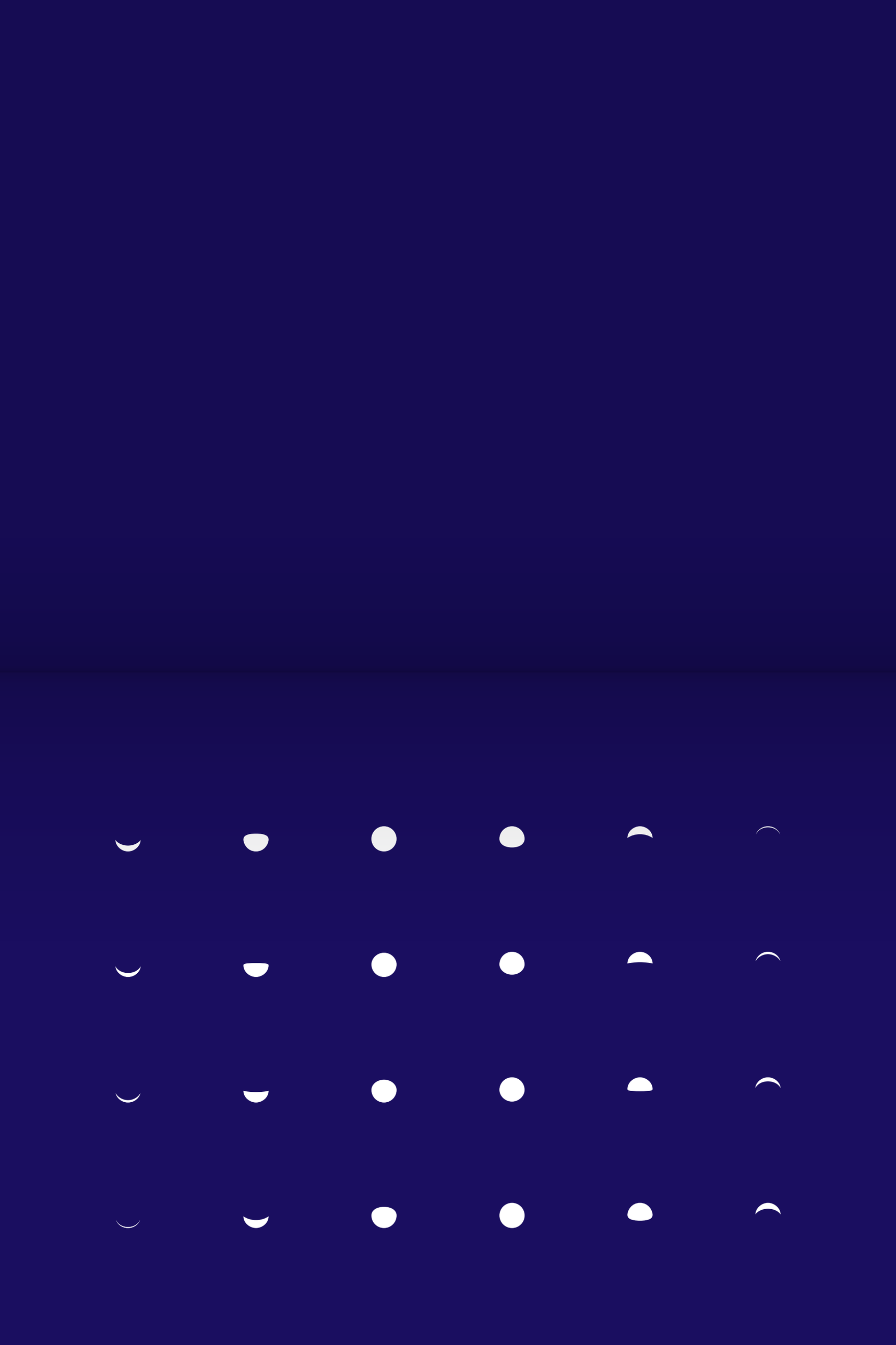
Chez Daniel Canty [JAMAIS]

Mettre au centre l'étrange histoire de chaque texte.

Dormir avec un ours

Dormir comme une roche

Achevé d'imprimer en octobre de l'an deux mille neuf
sur les presses de l'Imprimerie Gauvin à Gatineau
pour le compte du Quartanier.



La table des matières

011 *Hôtel de la mer I*
Daniel Canty

015 *François Didier de Jouet, inventeur du sommeil*
Christophe Bernard

033 *Carnet de bord*
Salvador Alanis

045 *Ici*
Éric Giraud

051 *Rue Price*
Nathalie Bachand

055 *Les huit quartiers du sommeil 1990-2006*
J. R. Carpenter

067 *Eaux du sommeil*
Angela Carr

073 *II*

077 *Dormir comme une roche*
François Turcot

081 *Spitzberg*
Annie Lafleur

089 *L'eau de la givrée*
Dauphin Vincent

107 *L'heure du corbeau*
Oana Avasilichioaei

115 *Tête de plume*
Simon St-Onge

119 *Les chambres vides*
Charles Simic

The Cost of Misery (Be Bed Bee)
Supplément pornographique de
Bertrand Laverdure

129 *III*

133 *Sonoflexe ronflant*
Dessavage

137 *Autobiographies du sommeil*
Erin Moure

147 *Sous le sommeil*
Mathieu Arsenault

153 *Encore une histoire sur le sommeil et les sociétés secrètes*
Jacob Wren

165 *Trois berceuses*
Stephanie Bolster

169 *Dormir avec un ours*
Franz Schürch

175 *IV*

179 *Du junk dans la nuit*
Renée Gagnon

185 *Loonirisme. Descriptif d'une nuit de sommeil mouvementée*
Marc-Antoine K. Phaneuf

191 *M comme polar haché*
Patrick Poulin

199 *Cher Daniel Canty,*
Louis-Philippe Hébert

213 *Privé de sommeil*
N. S.

221 *Douze expériences rêvées*
Mélisandre Schofield

32,95 $ | 25 €

ISBN 978-2-923400-60-0
9 782923 400600